



Library  
of the  
University of Toronto





C.F. Davis

4-3-1

12d  
720

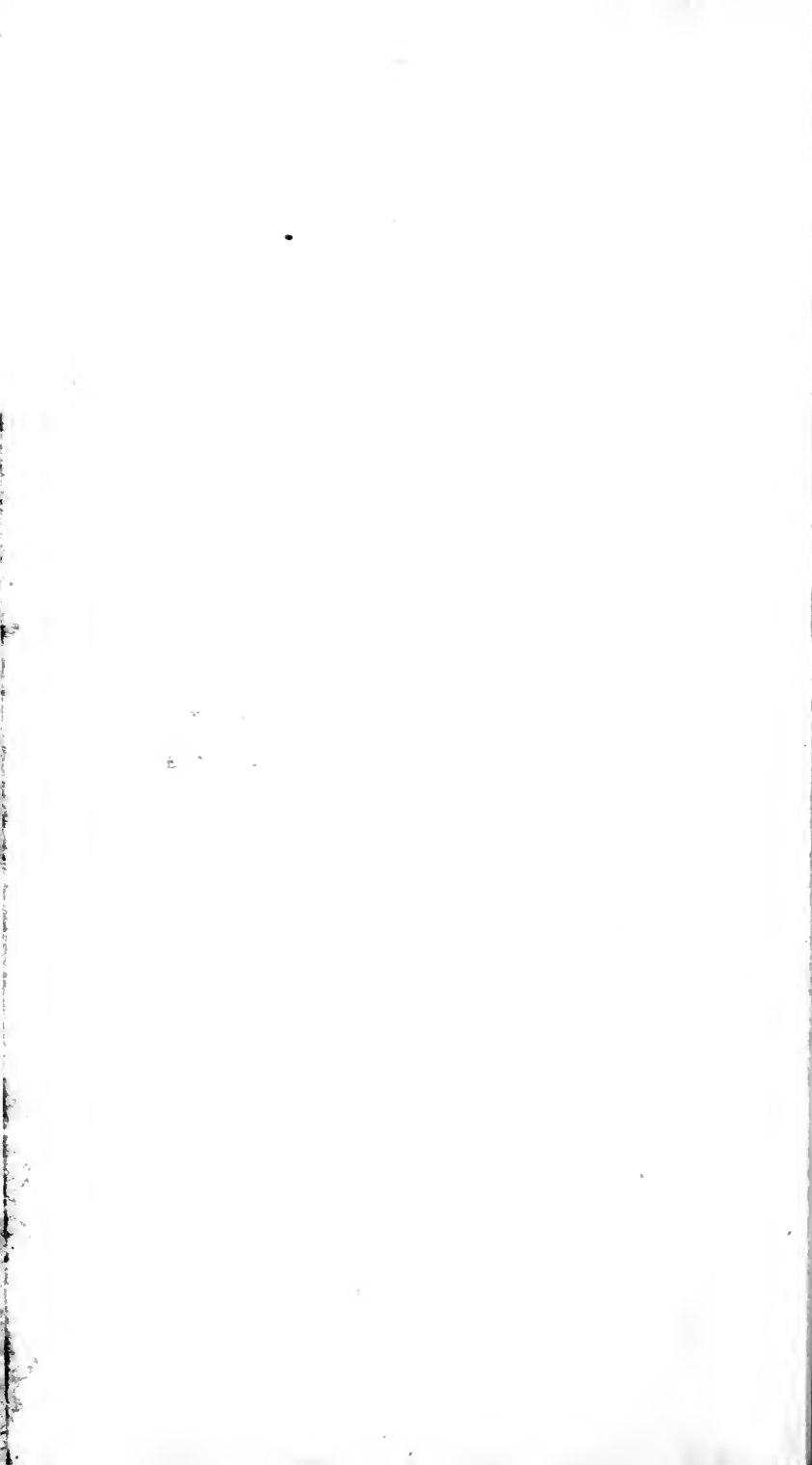
Charles Stuart

c

ÉTAT PRÉSENT

D U R O Y A U M E

D E P O R T U G A L .



# ÉTAT PRÉSENT

D U R O Y A U M E

D E P O R T U G A L ,

EN L'ANNÉE MDCCLXVI.

---

PHILOCTÈTE DE SOPHOCLE, trad. Angl.  
*Army, City, all*

*Depends on those who rule; when men grow vile,  
The guilt is theirs, who taught them to be wicked.*

L'armée, l'état, tout dépend de ceux qui gouvernent.  
Quand les peuples s'avilissent, la faute doit en être  
jettée sur ceux qui les ont rendus méchants.

---

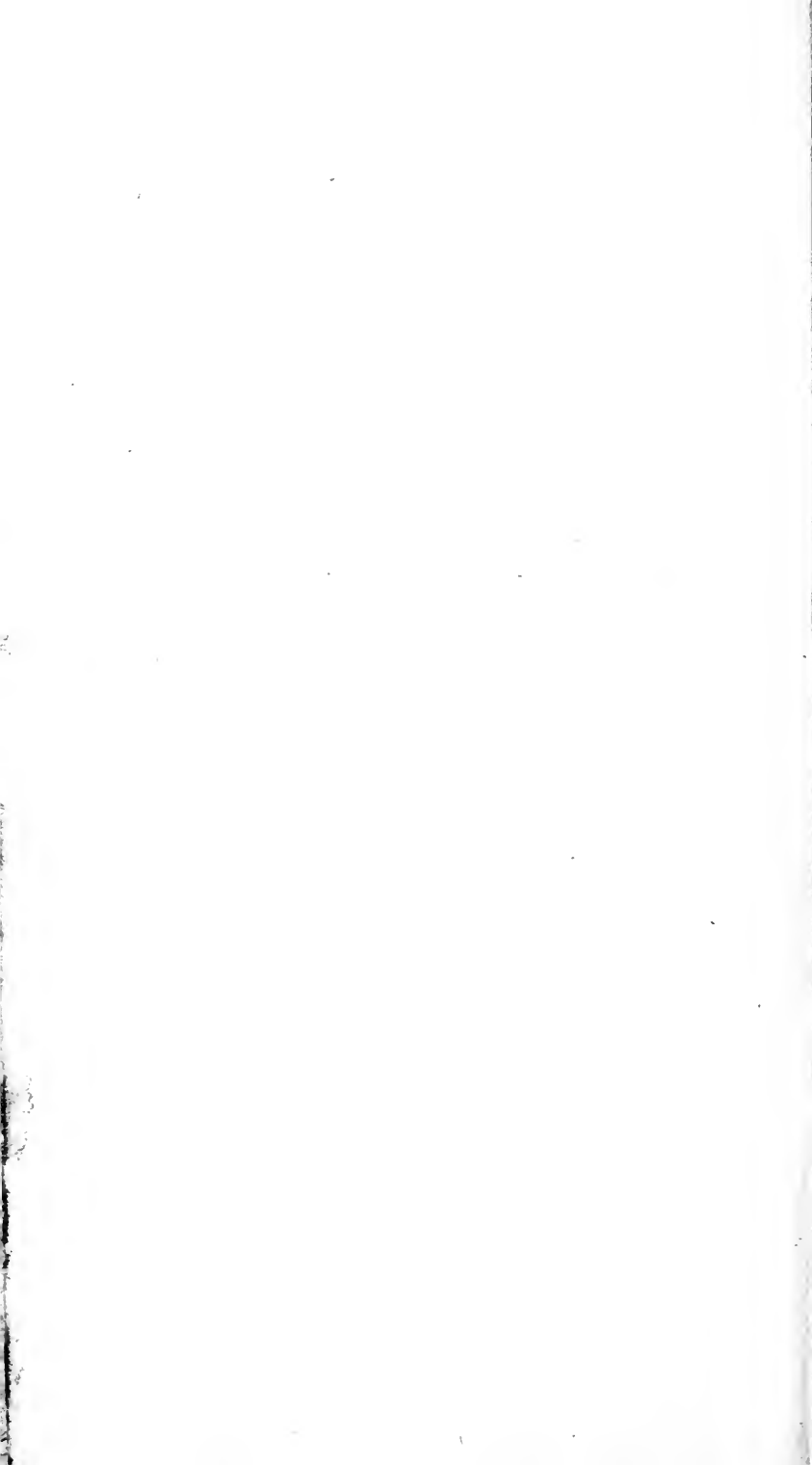


A L A U S A N N E ,

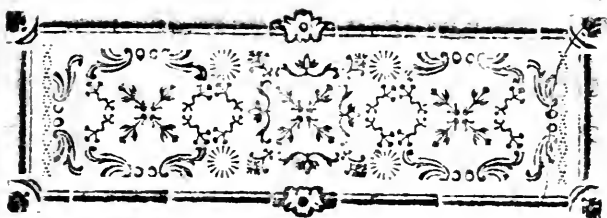
Chez FRANÇOIS GRASSET & COMP.

---

M. D. C C. L X X V.







## P R É F A C E.

**L**E titre de cet ouvrage donne beaucoup de facilité pour sa composition ; il n'exige ni rigidité chronologique , ni méthode de diction , ni commentaire , ni analyse , ni éloquence , ni imagination ; il ne faut que dire la *vérité* : la plus austère critique n'y doit pas chercher autre chose. C'est un tableau que je colore plus ou moins ; pourvu qu'il soit vrai , j'ai rempli mon titre & mon but.

Nous avons en français une histoire fort détaillée du Portugal , en huit volumes , faite avec soin par Mr. de la Clède ; on pourra la consulter pour la partie historique & le détail des faits , dans lesquels je ne

veux pas m'embarasser. J'en ai choisi & placé quelques traits, qui pouvoient jeter quelques lumières sur le caractère national, & qui éclaircissoient quelques unes de mes réflexions sur l'état présent de cette monarchie.

Je cherche à représenter le Portugal tel qu'il étoit en 1766; je vois avec étonnement & avec plaisir que mon ouvrage aura le mérite de la nouveauté, & que ce royaume est fort peu connu. Son alliance intime avec l'Angleterre, sa richesse, sa position, au centre de l'Europe maritime, les cruelles catastrophes qu'il a essuyées depuis ce siècle, les guerres dans lesquelles il s'est trouvé mêlé, & surtout le génie supérieur du grand Ministre qui le gouverne, devoient exciter la curiosité générale & engager les voyageurs, que leurs affaires y conduisoient, à en rapporter des connoissances toujours intéressantes pour

l'humanité, & à communiquer leurs réflexions sur ce pays, (j'ose dire) inconnu, & ce qu'ils y avoient vu & appris.

Les Anglois, les plus curieux observateurs de l'humanité, ont semblé négliger absolument le Portugal, & désespérer d'y rencontrer aucun objet digne de leurs spéculations philosophiques. Il ne va en Portugal que des négocians de cette nation, qui uniquement concentrés dans leurs affaires de commerce, ne connoissent que Lisbonne & Oporto, vivent dans leurs comptoirs & ne fréquentent que des étrangers.

Les Espagnols, que leur voisinage, leur état politique, leur inimitié naturelle, devroient engager à observer scrupuleusement ce pays, sont encore plus nonchalans sur cette étude intéressante, n'ont aucune carte exacte, aucun plan des places, aucunes connoissances des forces, des moyens, du caractère, des

ressources, des dispositions de ce royaume; ou bien ils les réservent dans les cabinets impénétrables du ministère, où ces notions restent enfouïes, sans communication, même lorsqu'ils vont faire la guerre dans le pays. Tous les Officiers qui servoient en 1762, dans l'armée de Portugal, peuvent se souvenir qu'à Zamora, le Marquis de Sarria, dans sa salle d'audience, environné de ses Officiers généraux, raisonnoit avec eux, les interrogeoit sur les chemins du Portugal d'une façon fort perplexe & fort incertaine: l'un favoit par un marchand, que d'une telle ville à telle autre du Portugal, les chemins étoient de telle & telle façon; un autre avoit appris d'une Dame de Valladolid que les chemins entre telle & telle province étoient impénétrables: tout se passoit en conjectures, en ouï dire, & il n'y avoit pas de projet de campagne, faute de connoître le pays. Cependant

il existoit des mémoires du grand Duc d'Albe, du Duc de St. Germain, du Duc d'Offone, de Don Juan d'Autriche, du Marquis de Bey; il y avoit des cartes levées anciennement par les ordres de ces Généraux; on possédoit les plans apportés par un ingénieur françois nommé Nicolas de Langres, qui avoit passé du service de Portugal à celui d'Espagne dans la guerre de 1640. Tout cela étoit enseveli, & l'est encore dans les vieilles paperasses & dans la poussière des bureaux. La guerre de 1762 n'a rien produit, on n'a pas même vu une seule bonne carte paroître; tout est oublié, & le Portugal reste inconnu aux Espagnols.

Les Anglois, au moins, ont donné une fort belle carte du Portugal, qui n'est fautive que dans quelques parties, mais dont on peut se servir, & qui jette beaucoup de lumière sur l'histoire ancienne & moderne de ce royaume; la partie ma-

rine de cette carte est de la plus grande exactitude ; elle se vend à Londres, chez Thomas Jeffreys.

Les François, ce peuple curieux, vif, entreprenant, qui remarque tout, qui réfléchit sur tout, qui écrit sur tout, n'ont produit aucun ouvrage sur le Portugal, ils n'y ont vu, comme le reste des voyageurs, que Lisbonne & Oporto, & ils se sont contentés d'écrire avec beaucoup d'esprit & de feu une brochure spéculative sur le commerce ; ils n'ont pas étendu plus loin leur attention, & ils n'ont vû le Portugal que du côté du négoce. Quant à la partie militaire, les Officiers qui ont fait la campagne de Portugal, comme auxiliaires, n'ont pas pénétré assez avant dans le pays pour pouvoir prendre des connoissances fort étendues ; le mépris que leur ont inspiré les ridicules opérations de cette guerre ne pouvoit que dégouter leur curiosité : leurs réflexions portoient autant le

caractère d'amertume & de critique sur leurs alliés que sur leurs ennemis.

Une autre raison de l'oubli assez général dans lequel est tombée la nation portugaise vis-à-vis du reste de l'Europe, c'est la paresse & l'indifférence de ce peuple qui ne voyage point, qui n'écrit point, & qui n'a aucune communication avec les autres peuples. Les voyages par terre au travers de ce royaume & de celui d'Espagne, sont si dégoûtans par le mal-aise, les peines & les dangers dont ils sont accompagnés, qu'il n'est pas étonnant que les Portugais ne les entreprennent pas; mais l'alliance intime avec l'Angleterre, la proximité de ce pays, la facilité des embarquemens pour toutes les parties du monde, devroient exciter en eux le désir naturel de connoître & d'être connu.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que le gouvernement s'y oppose, & qu'il ne permet point les

voyages; bien loin d'imiter la prudence des Danois, qui pendant cette guerre, dont ils ont eu la sagesse de se dispenser, ont envoyé de jeunes Officiers dans toutes les armées pour apprendre leur métier, sous de grands Capitaines: le Roi de Portugal a rappelé ceux que le zèle de la gloire & de l'instruction avoit conduits hors de leur patrie.

C'est cet oubli général de toute l'Europe, & cette nonchalance des Portugais, qui rendent mon ouvrage curieux & intéressant; j'évite avec soin la critique, même quand mes réflexions en ont l'apparence; je cherche à ne laisser voir que la *vérité*, & cette considération m'arrête souvent sur beaucoup de détails, dans lesquels j'aurois nécessairement l'air fatirique, si je me livrois le moins du monde au développement des faits & aux idées qu'ils présentent.

AVIS



## A V I S

## DES ÉDITEURS.

COMME l'un de nous, notre Sr. GRASSET, a été témoin oculaire de la plûpart des faits qui sont décrits dans ce volume, & sur-tout du tremblement de terre qui se fit ressentir à Lisbonne, le premier jour de Novembre de l'année 1755, dans le reste du Portugal, & dans toute l'Espagne jusqu'à Bayonne; & que dans un second voyage qu'il fit en Espagne en 1762, il fut arrêté à Salamanque, par ordre du Roi, conduit au camp de *Ciudad Rodrigo*, obligé & contraint de servir par force dans l'armée Espagnole, en qualité d'Officier, pendant un mois & demi, & qu'il s'est trouvé au siège & à la prise de Chavès, Miranda & d'Almeyda; il déclare, que tout ce que l'Auteur écrit avec tant de clarté sur ces matières, est conforme avec ce qu'il a été à portée d'observer & à ce qu'il en avoit couché alors sur son journal.

---

# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S

*contenus*

DANS LES QUATRE PARTIES

DE CE VOLUME.

L I V R E P R E M I E R.

GÉOGRAPHIE DU PORTUGAL.

CHAPITRE I. <i>Division.</i>	page	1
CHAP. II. <i>Entre Minho-y Douro.</i>		4
CHAP. III. <i>Le Tra-los-Montes.</i>		12
CHAP. IV. <i>Le Beira.</i>		17
CHAP. V. <i>Eſtremadure Portugaiſe.</i>		28
CHAP. VI. <i>L'Alentejo.</i>		39
CHAP. VII. <i>Les Algarves.</i>		47
CHAP. VIII. <i>Concluſion.</i>		52

L I V R E D E U X I E M E.

LES COLONIES PORTUGAISES.

CHAP. I. <i>Division.</i>			57
CHAP. II. <i>Aſie.</i>			58
CHAP. III. <i>Afrique.</i>			63

## TABLE DES CHAPITRES. xv

CHAP. IV. <i>Amérique.</i>	page 67
CHAP. V. <i>Isles de l'Océan appartenantes au Portugal.</i>	92
CHAP. VI. <i>Conclusion.</i>	101

## LIVRE TROISIEME.

### ÉTAT MILITAIRE.

CHAP. I. <i>Défaut de l'état militaire portugais.</i>	107
CHAP. II. <i>Etat de l'armée. Infanterie, cavalerie, troupes légères, artillerie, génie.</i>	117
CHAP. III. <i>Généraux, Officiers, Etat Major, Subsistances, Ministère de guerre.</i>	126
CHAP. IV. <i>Topographie, rivières, montagnes, places fortes.</i>	134
CHAP. V. <i>Réflexions historiques sur la guerre de Portugal.</i>	146

## LIVRE QUATRIEME.

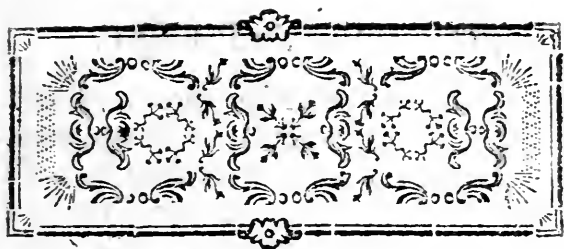
### CARACTÈRE NATIONAL ET GOUVERNEMENT.

CHAP. I. <i>Mœurs des Portugais, les fidalgos, les femmes, spectacles, danses, combats de taureaux.</i>	167
---	-----

XVI TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. II. <i>Habillemens, maisons, police de Lisbonne, son climat, tremblement de terre, quintas.</i>	174
CHAP. III. <i>Justice, prisons, Tribunaux, Cités, Ordres, Archevêchés, Evêchés, Patriarchat, Religion, Inquisition, expulsion des Jésuites, thèse du P. Ferreira. Schisme du Portugal.</i>	179
CHAP. IV. <i>Université de Coimbre, Collège des Nobles, Littérature, Auteurs, Historiens, Poëtes, Arts.</i>	212
CHAP. V. <i>Gouvernement, marine, commerce, agriculture, finances.</i>	220
CHAP. VI. <i>La Cour.</i>	235
CHAP. VII. <i>Précis de l'histoire du Portugal.</i>	240
CHAP. VIII. <i>Anecdotes. Jean V, Joseph I, tremblement de terre, conspiration, guerre de 1762, incendie de la douane, mort de Graveron; révolte du Bresil.</i>	250
CHAP. IX. <i>Etat politique du Portugal.</i>	288
CHAP. X. <i>Le Comte d'Oyeras.</i>	294

ÉTAT



ÉTAT PRÉSENT  
DU ROYAUME  
DE PORTUGAL.

---

LIVRE PREMIER.

*Géographie du Portugal.*

---

CHAPITRE PREMIER.

*Division.*

IL est plusieurs espèces de lecteurs, & toutes les matières ne sont pas propres à tous; rien n'est en général plus sec & plus ennuyeux que les détails géographiques, & cependant aucuns ne sont plus nécessaires; ceux qui li-

## 2 *Géographie du Portugal.*

font pour s'instruire les reçoivent avec avidité, & les examinent scrupuleusement; ceux qui ne cherchent qu'à s'amuser les craignent, & ne font tout au plus que les parcourir. J'ai cherché à contenter les premiers par de l'exactitude; quant aux derniers, ils trouveront dans ce livre géographique des réflexions & des traits anecdotiques sur la dernière guerre, qui leur en diminueront la sécheresse & l'ennui: c'est aussi pour eux particulièrement que j'ai cru devoir ajouter le dénombrement des habitans des six provinces du Portugal, que l'on ne trouvera nulle part. Il est peu de personnes qui sans en avoir vu les détails & sans avoir des connoissances antérieures, puissent imaginer que le Portugal contienne autant d'habitans; cependant rien n'est moins douteux, & il est encore plus vrai que la population de ce petit Royaume n'est pas en juste proportion de la moitié de la valeur du terrain, qu'elle pourroit être double sans surcharger le pays, & qu'elle a passé cinq millions d'ames du tems des Romains & quatre du tems du règne de Don Emmanuel, le siècle brillant du Portugal.

Je désire avoir rencontré le vrai moyen de jeter de l'intérêt dans cette

lecture nécessaire & fondamentale de l'ouvrage.

Le royaume de Portugal n'a pas plus de cent lieues de longueur sur quarante à quarante cinq de largeur ; il est cinq fois moins grand que le royaume d'Espagne ; mais sa position avantageuse , le secours des Anglois , la foiblesse de ses ennemis , la difficulté de ses chemins & le nombre de ses places fortes le mettent à l'abri d'être absolument envahi , quand même la politique de l'Europe le permettroit aux Espagnols , ils le rendent capable de résister contre cette nation à la guerre la plus vigoureuse , tant que ce petit royaume aura des alliés puissans & des ennemis foibles.

On divise le Portugal en six provinces fort petites ; trois formant la répartition , ou département du nord ; l'Entreminho y Douro , le Tra-los-Montes , & le Beira ; trois formant la répartition du Sud ; l'Estremadure Portugaise , (\*) l'Alentéjo & le petit royaume des Algarves.

---

(\*) Il faut lire ce mot comme s'il étoit écrit *Alenteko*.

---

---

**C H A P I T R E II.***Entre Minho - y Douro.*

**L**A province d'entre Minho y Douro a au Nord la Galice & le fleuve Minho ; à l'orient la province de Tra-los-Montes , dont elle est séparée par la chaîne des montagnes du Maron & du Geres ; au midi la province de Beira , dont elle est séparée par le Douro ; à l'occident, l'océan ; sa longueur est de dix-huit lieues du nord au sud , & sa largeur de douze du levant au couchant : malgré sa petitesse elle est sans contredit la plus peuplée du royaume , en proportion d'étendue.

Cette province contient deux cités , Braga la capitale & Oporto , vingt-six villes , ou bourgs fermés , dont les principaux sont Viana , Guimaraens , Ponte de Lima , Villa de Condé , Caminha , Monçon , Barcelos , Valença ; elle renferme deux églises cathédrales , cinq collégiales , & plus de cinq-cent paroisses ; elle est arrosée de plusieurs rivières , outre le Minho & le Douro qui lui procurent une très grande fertilité ,



& l'ornement de plus de deux cent ponts de pierre.

Les principales productions font des bleds, du vin, de l'huile, des troupeaux, des laines & du lin; on y vit à bon marché, & l'on y a en abondance le gibier & le poisson.

La province se divise en six juridictions; trois Royales, nommées Corregidories, & trois particulières, nommées Oydories.

La première Corregidorie est Guimaraens; elle renferme quatre villes; son terrain est fort étendu & fort peuplé, il contient cent vingt-quatre mille ames. Guimaraens est situé à trois lieues de Braga entre les deux rivières de la Dave & la Vifela: cette ville a été la résidence des premiers Rois de Portugal, & la patrie d'Alphonse Henriqués qui prit le premier ce titre après la bataille d'Ourique. Il y a une collégiale; dont les chanoines sont de grande naissance & fort riches. On trouve sur la place aux poissons une église ruinée dédiée à St. Jacques, qui étoit autrefois un temple de Cerès; cette ville contient plus de cinq mille habitans, elle a un vieux château assez fort, bâti sur une montagne.

La seconde Corregidorie est Viana;

elle renferme neuf villes ou bourgs dont les plus considérables font, Monçao, & Ponte de Lima; elle contient quatre-vingt-dix-huit mille habitans.

La ville de Viana est à l'embouchure de la rivière de Lima; son port étoit autrefois très bon, mais il s'y est formé des bancs de sable, & il n'y peut plus aborder que des petits bâtimens; elle est fort bien bâtie, ses environs sont fort agréables, & elle contient plus de sept mille ames; elle a été fondée par le Roi Alphonse III, qui lui a donné le droit de ville en 1253; son port est défendu par le château de St. Jacques situé sur la barre, entouré de cinq bastions & d'un fossé profond taillé dans le roc vif.

Ponte de Lima est extrêmement ancienne; on attribue sa fondation aux Grecs; elle est située sur la Lima à trois lieues de Viana; c'est une petite ville bien bâtie, qui contient environ deux mille ames. Monçao a été fondée par Alphonse III, à deux lieues de Valença sur le Minho; elle est assez bien fortifiée, & il y a peu de chose à réparer pour en faire une bonne place; elle ne contient qu'environ sept cents habitans.

La troisième Corregidorie est celle

d'Oporto ; elle contient une cité , trois villes & plus de cent mille habitans. Oporto est après Lisbonne la ville la plus considérable du Portugal ; son port à l'embouchure du Douro est fameux par son prodigieux commerce , qui lui a attiré une population nombreuse , surtout depuis trente ans ; elle ne s'est presque pas ressentie du tremblement de terre , qui a encore augmenté son commerce & le nombre de ses habitans : cette ville est surtout remplie d'étrangers , qui en font tout le commerce & principalement d'Anglois. Elle ne contenoit en 1732 que vingt-quatre mille habitans , & on en compte à présent plus de quarante mille ; Oporto est sans défense & toute ouverte , excepté du côté de la mer qu'elle est défendue par deux forts ; on y vit à meilleur marché & avec plus d'agrément qu'à Lisbonne , & il a été question d'y transporter la cour lors du tremblement de terre de 1755. Le Douro inonde souvent les quais & les quartiers bas de la ville.

La première Oydorie est celle de Barcelos ; elle contient sept villes ou bourgs & plus de cinquante mille habitans ; la ville de Barcelos appartient à titre de comté à la maison de Bra-

gance , elle est située à trois lieues de Braga , elle a une collégiale & un peu plus de quinze cents habitans.

L'Oytorie de Valença renferme trois villes, dont la principale est Valença , fondée par les soldats de Viriatus sur le Minho ; cette place avoit été fortifiée régulièrement autrefois , mais on l'avoit laissée tomber en ruine ; le Ministère actuel a donné des ordres pour la faire rétablir ; elle n'est qu'à demie portée de canon de Tuy , frontière de Galice ; elle appartient avec titre de Marquisat à la maison de Vimioso : on n'y compte que neuf cents habitans & vingt-six mille dans sa juridiction.

L'Oytorie de Braga ne contient que cette ville & trente-quatre mille habitans ; Braga a été , dit-on , fondée par les Grecs après la destruction de Troÿes ; elle est située dans une plaine fort agréable à cinq lieues de la mer , arrosée de deux rivières , le Cavado au nord , & la rivière d'Este au sud ; cette ville a été fameuse du tems des Romains , on y voit entr'autres vestiges de son ancienne grandeur un aqueduc & les ruines d'un amphithéâtre , elle est bien bâtie & contient douze mille & quatre-cent habitans ; elle est le siège d'un Archevêque qui est seigneur de la ville ;

& qui prétend au titre de Primat d'Espagne, parce que c'est le plus ancien évêché de cette presqu'île ; il s'est tenu cinq conciles dans cette ville, on y compte une suite de cent quatorze Prélats dont plusieurs ont été renommés par leurs vertus & leur science, entre autres le fameux Barthelèmi des Martirs.

Les six juridictions de cette province contiennent cinq - cent - quatre - mille âmes par le dernier dénombrement. Le peuple de ce pays est aisé, brave, plus laborieux que dans les autres provinces du royaume, plus beau, de bonne foi & fidèle au gouvernement ; le sang y est fort beau, & les hommes très robustes & adroits : c'est la meilleure infanterie du Portugal.

L'Entreminho y Douro n'essuye dans les guerres du Portugal contre l'Espagne que des courses passagères qui arrivent à peine à la frontière. Les frontières de la Galice sont couvertes par le Minho, remplis de défilés & de gorges impénétrables ; les habitans sont braves & animés par une forte haine contre les Castillans ; il y a quelques châteaux fortifiés : le Minho qui termine une partie du Portugal est bordé dans cette province de places fortes,

telles que Valença, Villanova, La Pela, Monção & Melgasso. Plusieurs rivières traversant les frontières en différens sens, se joignent à des chaînes de montagnes pour rendre le nord de cette province respectable; toutes les rivières intérieures de la province qui sont celles de Cancinha, la Lima, la Neiva, le Cavado, le Deste, la Dave, la Vifela, ont leurs cours du levant au couchant, & forment par conséquent des défenses naturelles & des postes, qui fécondés par les montagnes ne sont pas aisés à forcer pour les troupes qui attaqueroient cette province par le nord; du côté des sources de la Lima au nord-est, le pays est un peu plus ouvert, mais on y trouve des postes excellens le long de la rivière de Vazzeas du côté d'Alcobassa, Thiau, Paradela, forte de Estrica & Portela de Homem: à l'est elle est séparée du Tra-los-Montes par la Sierra de Geres, Ste. Catarina & de Marom, qui en défendent les approches. Cette chaîne de montagnes est difficile à traverser & fort aisée à défendre par des postes intermédiaires fortifiés sans dépense, par des coupures, des redoutes, des abattis, des redans; en tout cette province, quoique

riche , craint peu la guerre : les Espagnols n'y ont jamais pénétré fort avant , & elle se défend d'elle-même à moins d'être attaquée par des forces extrêmement supérieures ; aussi n'y l'aïsse-t-on en tems de guerre que la seule milice du pays qui suffit pour sa conservation , & on n'y met que deux ou trois bataillons de garnison le long du Minho & à Oporto. Telles ont été jusqu'à présent les dispositions militaires dans cette province ; elles ont suffi pour préserver Oporto des entreprises auxquelles il est exposé. La difficulté des chemins , la quantité des montagnes & de bois qui couvrent cette ville , sont des motifs de sécurité , & pourroient être des motifs de crainte , si les Espagnols savoient faire la petite guerre.



## C H A P I T R E III.

*Le Tra-los-Montes.*

**L**A province de Tra-los-Montes est ainsi appellée, parce qu'elle est située, par rapport à la province d'Entreminho y Douro, au-delà de la Sierra de Marom qui l'en sépare absolument; elle a au nord la Galice, à l'orient le royaume de Leon, au midi le Beira, & au couchant la chaîne de montagnes de Marom & de Geres. Le terrain est montueux & sec, mais le cours des rivières qui l'arrosent est bordé de petites plaines assez peuplées & fertiles; elle comprend deux cités, Bragança & Miranda, & près de cinquante bourgs; elle a environ trente lieues de l'orient à l'occident, sur vingt du nord au midi. Cette province est divisée en deux Corregidories & deux Oydories.

La Corregidorie de Torre de Moncorvo contient vingt-six bourgs & environ 45000 habitans. Les Espagnols eurent à Moncorvo un détachement en 1762 qui y fit beaucoup de dégats; ils



croyoient cet endroit fermé & fortifié, & on parloit d'un corps de 6000 Portugais qui devoit le défendre. L'étonnement des Espagnols égala leur ignorance, lorsqu'ils virent que Moncorvo n'étoit qu'un mauvais village, où depuis plus d'un siècle il n'y avoit ni portes ni murailles, & où il n'étoit jamais entré un soldat depuis la même époque.

La Corregidorie de Miranda contient une ville Episcopale, douze bourgs & environ 24000 habitans. Miranda avoit des fortifications à l'antique; les Espagnols vinrent l'assiéger en 1762, le magasin à poudre sauta en l'air par un accident, enleva le château & une partie de la muraille, fit périr 600 hommes tant de la garnison que de ses habitans & laissa cette place dépeuplée; elle avoit déjà essuyé le même désastre dans la guerre de la succession d'Espagne; cette place ne peut pas être rétablie, elle est dans un fonds qui la rend très-susceptible d'attaque: sa position est cependant fort avantageuse pour la défense de cette province du côté du royaume de Leon, & plus encore pour faciliter les incursions des troupes légères Portugaises dans les Castilles.

L'Oydorie de Bragança contient une cité & douze bourgs ou villes & 75000

habitans : cette ville est la capitale de la province ; on en a transporté l'évêché à Miranda ; elle est située dans une petite plaine fort agréable sur le bord de la petite rivière de Fervença , à une lieue & demie de la frontière de Galice : on lui donne pour fondateur Briogo , le quatrième Roi fabuleux de l'Espagne , mais elle a une autre origine tout aussi noble & plus probable : elle fut fondée par Auguste en l'honneur de Jules César , sous le nom de Julio Braga ; elle appartient , à titre de Duché , à la famille régnante en Portugal. Il y a dans cette ville de bonnes fabriques de soie , de velours & de gourgouran ; elle a des murs antiques garnis de seize tours & un bon château ; sa position est pareille à celle de Miranda pour les incursions des Portugais en Espagne ; elle contient environ 2700 habitans. On y avoit établi un hôpital considérable pour l'armée Espagnole , & il y mourut plus de 4000 soldats de cette nation.

Chavès est la ville la plus considérable de la province , & la résidence du Commandant des armes dans toute la répartition du nord ; elle fut fondée par l'Empereur Vespasien qui y fit construire des bains , dont le monument

subsiste encore ; elle a sur la rivière de Tamego un pont très-remarquable bâti par Trajan : cette ville a quelques fortifications , mais toutes dominées , comme toutes celles de cette province ; elle appartient à la maison royale. C'est de Chavès que les Espagnols firent partir en 1762 un détachement de 3000 volontaires pour marcher sur Oporto , où l'on avoit le projet d'aller : Alexandre Orelly Irlandois, actuellement Lieutenant général fort estimé au service d'Espagne , commandoit cette troupe qui devoit être soutenue par d'autres détachemens ; il s'avança jusqu'à Villa-Real sans rencontrer aucune résistance , mais étant averti que les payfans s'armoient , & que les passages étoient difficiles , il fit sa retraite fort en désordre , surtout en traversant Villa Pouca , & jusqu'à Chavès il fut vivement harcelé par les payfans , qui eurent toute la gloire de l'avoir reconduit jusqu'à la frontière avec beaucoup d'inquiétude , quoi qu'ils ne fussent que cinq ou six cent , sans le secours d'aucun soldat ; ce triomphe a été fort célébré en Portugal , où l'on en conte beaucoup de particularités. Cette opération manquée est un des principaux motifs de la retraite de l'armée sur Zamora , du siég.

d'Almeйда, & de l'indécision & des erreurs de cette campagne : le Portugal étoit fans troupes & dans la plus grande consternation ; si l'on eut marché brusquement sur Oporto , cette ville eut été prise sans combat : on y auroit trouvé des dédomagemens pour les fraix de la guerre , des vivres & un bon climat ; l'armée n'eut pas péri de faim & de misère comme elle a péri, & la face des affaires eut été changée entièrement.

La province de Tra-los-Montes n'est d'aucune importance dans une guerre entre l'Espagne & le Portugal ; il est même dangereux pour les Espagnols de vouloir pénétrer par cette province, & c'est ce qu'ils ont éprouvé avec beaucoup de perte en 1762 , quand ils se font avancés au nombre de plus de 40000 hommes sur la partie de Chavés , Bragança & Miranda, sans magasins ni provisions d'aucune espèce ; ils y ont perdu un quart de leur armée morts de maladies , de faim & de misère , sans avoir aucun but ni tirer aucune utilité de leur expédition.



C H A P I T R E IV.

*Le Beïra.*

**L**A province de Beïra est la plus grande du royaume ; elle confine au nord avec l'Entreminho y Douro & le Trallos-Montes , à l'orient avec le royaume de Leon & l'Estremadure Castillane , au midi avec l'Estremadure Portuguaisse & l'Alentejo , & au couchant avec l'Océan. Elle a quarante lieues de longueur sur presque autant de largeur ; elle est divisée en six Corregidories & deux Oydories ; elle contient quatre évêchés , Coimbre , Viseu , Guarda & Lamego ; quatre cités & deux cent trente-quatre petites villes ou bourgs fermés , avec environ 560000 habitans : le terrain est fertile dans des parties en bled , en seigle , en troupeaux , en chasse , pêche , fruits ; d'autres parties sont absolument pelées & désertes. Le climat y est plus froid que chaud , à cause de la grande quantité de montagnes : dans quelques cantons du côté de la mer , le Beïra produit du vin excellent , & des huiles aussi renommées que celles de l'Anda-

loufie; on en fait grand commerce avec les Anglois, ainfi que d'oranges & limons. Cette province eft partagée en haute & baffe par une haute chaîne de montagnes, nommée la Sierra de Eftrelha.

La Corregidorie de Coimbre contient une cité, beaucoup de bourgs, & plus de 150000 habitans. Coimbre (Conimbrica) avoit été bâtie par les Romains environ 300 ans avant Jéfus-Chrift, à une lieue de l'emplacement où elle eft fituée, mais ayant été détruite par les Alains, Ataris, un de leurs Rois, la fit rebâtir l'an 415 fur les bords du Mondego, fur lequel elle a un beau pont; elle eft célèbre par fon univerfité fondée par le Roi Don Denys; elle a fept chaires de théologie, fept de droit canon, dix de droit civil, fept de médecine, une de mathématique & une de mufique; cette univerfité a produit quelques favans fcolaftiques, aristoteliens & cartefiens, mais jamais un bon philofophe, ni un homme vraiment inftruit. Coimbre contient dix mille habitans, fans compter plus de quatre mille écoliers; fon évêque eft Comte titulaire d'Arganil.

L'Oydorie de Montemor o Velho contient environ trente mille ames.

Montemor a été connu dans l'antiquité sous le nom de Medobriga : ce bourg contient plus de quatre mille habitans ; il est situé sur les bords du Mondego, à environ quatre lieues de Coimbre. Aveïro est compris dans cette Oydorie ; c'est un port de mer qui augmente tous les jours, & qui pourra devenir bon avec très-peu de travaux ; sa situation & la fertilité des environs y ont attiré beaucoup d'étrangers, & sur tout des Anglois qui y font un très grand commerce d'huile ; c'est le chef lieu du duché d'Aveïro : cette ville contient quatre mille quatre cent habitans.

L'Oydorie de Feria contient quarante-deux mille ames : cette petite ville a le titre de comté, elle n'a rien d'ailleurs de remarquable : on attribue sa fondation aux Astures vers l'an 1000 ; elle est située à quatre lieues d'Oporto.

La Corregidorie de Viseu contient une ville épiscopale, vingt-deux petites villes ou bourgs, & quatre-vingt quinze mille ames. Viseu est situé au centre du Beïra entre le Mondego & la Vou-da : cette ville a été fondée du tems de Sertorius par le proconsul D. Brutus, sous le nom de Vifontium ; on y voit encore deux tours d'ouvrage romain avec les aigles & les noms de Flac-

cus & Frontinus, qui fans doute étoient les ouvriers que l'on employa à cette construction : son antiquité la plus fingulière est le tombeau du malheureux Roi Roderic qui, disent les Portugais sans aucun fondement positif, vint après la perte de la bataille de Guadalete & la destruction de son empire par les Arabes, se faire moine à Viseu, & y mourut longtems après sa disgrâce.

La Corregidorie de Lamego contient une cité épiscopale, trente-trois villes ou bourgs & soixante mille habitans : la ville de Lamego est située sur les bords du Douro dans une plaine environnée de montagnes. On attribue sa fondation à des peuples de la Laconie environ 360 ans avant Jésus-Christ, mais elle a été rebâtie par Trajan sous le nom de urbs Lamacenorum ; elle est baignée par une petite rivière nommée Balsamao : elle a été ruinée plusieurs fois, elle est cependant fort riche ; il s'y tient tous les ans une foire fameuse de bestiaux ; elle contient environ cinq mille ames.

La Corregidorie de Pinhel contient cinquante-cinq bourgs & septante mille ames. Pinhel est fortifié à l'antique, & n'a rien de remarquable. Almeyda est la principale ville de cette juridic-



tion & la plus forte place de guerre du Portugal ; elle a six bastions royaux de pierre de taille & six ravelins ; celui qui regarde la Coa, qui en est éloignée d'une demi lieue, est d'une grande étendue, & muni d'un cavalier pour mieux découvrir & battre la campagne ; elle est environnée d'un bon fossé avec un chemin couvert, & à peu près au centre de la place, dans une grande élévation, est un château célèbre par sa force & sa construction, avec des magasins à l'épreuve de la bombe : on trouve beaucoup de puits dans son enceinte & deux fontaines à une portée de fusil ; elle a environ deux mille cinq cents habitans. Le siège & la prise de cette place en 1762 par l'armée Espagnole, ont consumé un tems précieux, des vivres & de l'argent, le tout inutilement : la même chose arrivera toutes les fois qu'on voudra faire le même plan de campagne ; cette place ne nuit ni ne sert en rien à l'entrée en Portugal : un préjugé absurde, enraciné en nous, nous engage souvent à aller méthodiquement faire tuer des hommes contre des remparts inutiles, parce que nos ancêtres ont eu l'absurdité systématique de les fortifier mal à propos.

La Corregidorie de Guarda contient

une cité épiscopale , trente bourgs , & sept mille ames. La ville de Guarda a été fondée l'an 1199 par le Roi Sanche I , à la source du Mondego ; elle est située au pied de la Sierra de l'Estrelha : elle est environnée de murs de pierre de taille avec des tours , & un château qui domine la plaine ; elle contient à peu près deux mille sept cents habitans ; son évêque réside à Castel Branco. La plaine de Guarda domine tout le Beira , & forme un excellent camp pour quinze ou vingt mille hommes. Milord Galloway , dans des mémoires particuliers , décide que c'est le poste le plus propre pour la défensive que puissent prendre les Portugais pour couvrir Lisbonne ; parce qu'en garnissant en avant de soi les gorges de Sabugal , Penamacor & Castel-Branco , il couvre en même tems le Beira , le Douro & le Tage ; ce camp a en avant de soi Sabugal , Penamacor , Castel-Branco & la Coa pour avant postes , avec des bois & des marais sur son front , & la rivière de Zezere sur son flanc droit.

La Corregidorie de Castel-Branco est composée de vingt-deux bourgs ou petites villes , & quarante mille habitans : cette ville est située entre deux petites rivières , Vereza & Fonçul , à trois

lieues du Tage : elle a deux enceintes de murailles avec sept tours, quatre portes, & un vieux château qui a été autrefois très fort ; elle contient environ quatre mille habitans. Idanha est un bourg si riche & si abondant qu'il peut nourrir l'armée Espagnole pendant un mois ; l'ordre du Christ est Seigneur de Castel-Branco. Penamacor, fondé par le Roi Sanche I, est sur une hauteur à douze lieues d'Almeyda & deux de la frontière ; son château domine avantageusement tout le pays jusqu'à Castel-Branco & jusqu'à la Coa, mais il n'est pas fortifié, quoique capable de défense ; Penamacor contient environ deux mille cinq cent habitans.

Le Beïra ne doit être attaqué par les Espagnols que du côté du Tage & à revers, alors il tombe de lui-même : en le prenant par derrière, par l'Estremadure Portugaise & Leiria, on évite les défilés, les ravins & les montagnes que la nature semble avoir placé pour sa défense naturelle du côté de l'Estremadure Castillane & du royaume de Leon ; il n'y a que les bords du Tage qui soient aisés à forcer, à cause du délabrement des villes & des châteaux qui défendent les passages de ce côté.

Les Portugais, quoique conduits en

général par un principe d'ignorance & louche sur la guerre contre l'Espagne, ont réussi jusqu'à présent à donner le change à leurs ennemis sur les véritables points d'attaque; selon toute apparence ils l'ont pris eux mêmes. Ils travaillent à présent avec plus de vivacité que jamais à réparer, à grands fraix, les fortifications de l'inutile place d'Almeida; ils dépensent beaucoup d'argent à réparer aussi celles d'Elvas pour engager les Espagnols à regarder ces deux postes comme les clefs du Portugal: cependant ils ne s'occupent point à chercher s'il n'est pas d'autres passages par où les Espagnols pourroient entrer, où la situation des gorges, le cours des rivières & les chaînes des montagnes indiquent un genre simple & peu couteux de fortification; ils pourroient avoir facilement une chaîne de postes retranchés très forts qui mettroient à couvert Lisbonne & Oporto: mais ils n'ont pas besoin de tant de précaution tant que les Espagnols regarderont Almeida comme une place importante, & qu'ils se croiront obligés de borner leur première campagne au siège de cette place, & de commencer leur guerre par la conquête du Beira; ce faux principe éloigne également

ment la guerre de Lisbonne & d'Oporto, qui font les deux uniques points où elle soit dangereuse pour le Portugal.

La prise de quelques places qu'on rend à la paix, après avoir dépensé beaucoup d'hommes & d'argent pour les prendre & les garder, n'est d'aucune importance pour les négociations; c'est ce que les François, plus qu'aucune autre nation, reconnoissent chaque fois qu'ils ont la guerre contre les Allemands. Les Portugais ne doivent s'occuper uniquement qu'à se faire un système qui jette les Espagnols dans ce genre de guerre couteux & indécis; leur négligence & leur ignorance sont des avantages que les Espagnols doivent savoir employer contr'eux avant que quelqu'un les éclaire.

J'en reviens au siège d'Almeyda; si les Espagnols entreprennent ce siège, cette entreprise les éloigne de Lisbonne, donne aux Portugais le tems de prendre une résolution, & aux Anglois d'arriver: cette place bien défendue peut employer toute une campagne, & sa prise devient inutile ne pouvant servir de place d'armes, parce qu'elle est trop éloignée des opérations: cependant les Portugais & les Anglois peuvent occuper les gorges & les dé-

filés du Beira, se fortifier dans l'excellent camp de Guarda, & éloigner ainsi la guerre du centre (Lisbonne) où se doivent adresser les grands coups.

J'avance que quand même toutes les provinces du Portugal seroient conquises, Lisbonne & Oporto se conservant libres, la guerre resteroit dans le même état pour le cabinet & les négociations, que s'il n'y avoit rien de fait.

J'avance par conséquent que la prise d'Almeyda, loin d'être utile au dessein de la guerre, doit en retarder le succès. En effet, la campagne de 1762 fut employée en marches errantes & incertaines après la prise d'Almeyda; on ne suivit pas alors, comme on le devoit, l'avis du Général, le Comte d'Aranda, qui étant sur les lieux étoit seul capable de prendre un parti avantageux & des mesures d'autant meilleures, que tous les militaires rendoient justice à ses bonnes intentions, & convenoient qu'il avoit fallu toute sa prudence & ses talens pour réparer le désordre des subsistances & des hôpitaux & le mauvais état de l'armée, & pour la mettre en situation de faire la campagne suivante avec plus d'avantage: son avis étoit de se porter sur Coïmbre, & de faire en même tems occuper Oporto; c'étoit le

feul moyen de tirer quelques fruits de la prise d'Almeyda, & de reparer le tems perdu. Il n'est pas douteux que si le Comte d'Aranda eut pu exécuter ses opérations, la guerre de Portugal auroit eu un succès différent, mais il est également certain que les Portugais auroient eu le tems de couvrir Lisbonne & d'en rendre les approches fort difficiles, & que par conséquent le Comte d'Aranda n'avoit entrevu qu'une très petite partie du plan unique qui peut faire finir en deux mois la guerre du Portugal.

Après la prise d'Almeyda, on s'avance dans le Beïra, & on trouve la Sierra d'Estrelha formant une barrière qui couvre la capitale de ce côté. On doit compter avoir en tête une armée de vingt mille Portugais bien disciplinés & de sept à huit mille Anglois; que l'on considère ce que l'on pourra entreprendre contre une telle armée retranchée dans les montagnes, où ne peuvent passer ni chariots, ni artillerie, fans avoir ni cartes, ni espions, ni bagages, ni médicamens, ni vivres, & se trouvant harcelés & environnés par plus de trente mille payfans braves & cruels.

## C H A P I T R E V.

*Estremadure Portugaise.*

L'Estremadure Portugaise confine au nord avec le Beïra, à l'orient & au sud avec l'Alentejo, à l'occident avec l'Océan; elle a trente-six lieues de long sur dix-huit de large; elle est coupée du levant au couchant par le Tage qui va se jeter dans la mer un peu au-dessous de Lisbonne: son terrain est le meilleur du Portugal, dont il réunit tous les fruits; son commerce est très considérable, sur-tout par le moyen des flottes des Indes qui abordent tous les ans à Lisbonne: cette province contient deux cités, cent onze villes ou bourgs, & plus de six cent soixante mille habitans divisés en six Corregidories & deux Oydories, & quatre cent soixante paroisses, sans y comprendre la contrée de Setubal qui est séparée, & qui contient une Corregidorie & deux Oydories.

La Corregidorie de Lisbonne ne comprend que cette ville & sa banlieue,



mais elle renferme plus de trois cent soixante mille habitans.

Lisbonne est située en amphithéâtre sur le bord du Tage sur sept grandes montagnes & un grand nombre de collines ; en y comprenant ses faux-bourgs elle a plus de deux lieues & demie de long sur une de large ; elle est au trente-huitième degré, quarante-deux minutes, cinquante secondes de latitude, & au huitième degré, vingt-six minutes, quinze secondes de longitude. Si l'on en croit les antiquaires, elle fut bâtie l'an du monde 1935, 278 ans après le déluge, par un petit fils de Noé nommé Elifa ; elle fut ensuite rebâtie par Ulysse qui la nomma Ulissipona, nom qu'elle a conservé : elle étoit ville municipale des Romains ; elle est le siège d'un patriarche depuis l'an 1708, & d'une collégiale fort riche & fort respectable dont tous les chanoines ont le titre de Monseigneur, & sont des plus grandes familles du royaume ; le patriarche est revêtu comme le Pape, & les chanoines comme les cardinaux, d'habits pontificaux quand ils officient solennellement : elle est séparée en deux villes, l'orientale qui est le siège d'un archevêque à part soumis au patriarche & l'occidentale. On compte en tout,

dans cette capitale, trente-sept paroisses, beaucoup de chapelles, trente-deux maisons religieuses d'hommes & dix-huit de femmes.

Lisbonne est défendu du côté de la mer en venant de Cascaës par deux forteresses, dont l'artillerie se croise & domine absolument la barre, l'une appelée la tour de St. Jean & l'autre la tour de Bougie. Le fort de St. Jean est taillé dans le roc; sa fortification est irrégulière, parce qu'on a suivi la forme du rocher, mais presque imprénable; elle consiste en cinq bastions irréguliers & un ravelin du côté de la terre, & d'autres ouvrages avec beaucoup d'artillerie du côté de la mer; il a été bâti pendant la minorité du Roi Don Sébastien. Au midi de ce fort, est celui de Bougie ou St. Laurent, posé sur une élévation de sable & de roc au milieu de la rivière, sa figure est circulaire; cette tour est petite, mais bien garnie de batteries: entre ces deux forts est la barre de Lisbonne divisée en deux par un banc de pierre, nommé Os Cachopos, qui commence à une portée de carabine du fort St. Jean ou St. Julien, & qui court plus d'une demie lieue au sud-sud-ouest: l'entrée du nord est entre Os Cachopos & le fort St. Ju-

lien, & comme elle est fort étroite, on la nomme el Corredor; on ne la cherche qu'avec un très bon vent & la marée: l'entrée du sud est entre Os Cachopos & la tour de Bougie, & se nomme à Carreira da Alcacova; elle est plus large que la première: à une lieue & demie de la tour de St. Jean & à une lieue de Lisbonne est la tour de Belem, du côté du nord, à deux cent pas du Tage; c'est où l'on visite les bâtimens: elle fut fondée par le Roi Don Manuel, qui lui donna le nom de la tour de St. Vincent. A cette tour répond, vers la partie du midi, la torre Velha, tour vieille ou tour de St. Sébastien; elle est située sur une montagne, & ses batteries hautes & basses croisent avec celles de la tour de Belem; il y a d'autres petits ouvrages rasants le long de la rivière, mais assez mal faits: au reste la position de la ville est singulière, & en rend les embellissemens impossibles par sa prodigieuse inégalité. Depuis le tremblement de terre qui a tué trente mille personnes, c'est un amas affreux de ruines, de palais renversés, d'églises brûlées, de décombres pareils à ceux d'une fortification que l'on a fait fauter en l'air. Le climat est extrêmement pur & sain, mais il y vient fréquem-

ment des pluyes d'orage & des tremblemens de terre. Les rues font remplies d'immondices, & comme elles font toutes en descentes & montées, & fort mal pavées, on ne s'y fert que de calèches à deux mules : il n'y a qu'un beau terrain sur le bord de la mer qui forme une plaine d'une demie lieue de long, sur environ mille pas de large, où étoit autrefois le palais du Roi, qui a été totalement renversé par le tremblement de terre : ce quartier se nomme le Rocio ; le Comte d'Oyeras y fait bâtir de fort beaux édifices, des maisons uniformes & des rues tirées au cordeau & bien pavées ; il fera embelli d'un quai sur le port, d'un arcenal & d'une douane.

Le Roi demeure à une lieue de la ville, dans un endroit nommé Belem, où il n'a pour palais que des barraques, parce qu'il n'ose pas se risquer à habiter dans des maisons de pierre : effectivement il ne se passe pas d'année sans tremblement de terre ; le climat, le voisinage de la rivière, les ouragans en occasionnent de fréquens, & cette crainte eut peut-être déterminé la cour à quitter tout à fait le séjour de Lisbonne pour aller s'établir à Oporto, si la nécessité du port & bien d'autres

raisons économiques ou politiques ne l'y eussent pas retenu.

Le port de Lisbonne est effectivement un des plus beaux de l'Europe, il a deux lieues de canal à l'abri de tous les vents; on y entre avec la plus grande facilité, de quelque grandeur & en quelque quantité que soient les vaisseaux: il ne manque à ce port qu'un quai que l'on va y faire pour la commodité des transports; il y vient des vaisseaux de toutes les nations, & le commerce y est prodigieux entre les étrangers. Les Anglois en font la plus grande partie, & on peut regarder Lisbonne comme une colonie Angloise, à cause du nombre considérable de familles de cette nation qui sont les plus riches de cette ville, & à cause de leur influence dans les affaires politiques & dans le gouvernement. La ville de Lisbonne est une des plus grandes & des plus riches capitales de l'Europe.

La Corregidorie de Torres Vedras contient dix-huit villes ou bourgs, & environ quarante mille ames: c'est un ancien préside des Romains, comme le dénote son nom latin *Turres Veteres*.

La Corregidorie d'Alenquer contient huit bourgs & vingt-huit mille habi-

tans. Alenquer a été fondé par les Alains, & contient environ deux mille ames; c'est un bon camp pour menacer Lisbonne ou pour la défendre dans une dernière extrémité.

La Corregidorie de Leiria contient une cité avec un siège épiscopal, vingt-une villes ou bourgs, & soixante mille habitans. Leiria, évêché, est situé dans une plaine, arrosée par la petite rivière de Lys & la Lena; elle a un vieux château assez fort, elle contient trois mille six cent habitans.

La Corregidorie de Thomar comprend dix-neuf villes ou bourgs, & plus de quarante mille ames. Thomar a été bâti par Don Galdim Paez, grand maître de l'ordre des Templiers, vers l'an 1145, peu de tems après l'institution de l'ordre du Christ. En 1338 le Roi Denis & le Pape Jean XXII appliquèrent à ce nouvel ordre tous les biens des Templiers détruits en 1312; cette ville contient trois mille six cent habitans.

L'Oydorie d'Abrantes ne contient que deux bourgs & douze mille ames. Abrantes, situé sur la rive droite du Tage, est une ville extrêmement ancienne: du tems d'Auguste elle étoit municipale; elle est la clef du Tage,

& les Portugais prétendent la fortifier; elle a été érigée en Marquisat par Jean V, elle contient trois mille six cent habitans. Cette ville feroit très considérable si les Portugais encourageoient la navigation sur leur fleuve, & s'accoutumoient à remonter le Tage avec leurs marchandises jusqu'à cette ville.

L'Oydorie d'Ourem appartient à la maison royale avec titre de Comté, & ne comprend que sept bourgs & dix mille ames. Ourem est sur une hauteur, il contient environ dix-huit cent habitans.

La Corregidorie de Santaren contient quinze villes ou bourgs & cinquante mille ames. Santaren est située sur le Tage, à quatorze lieues de Lisbonne, dans une belle plaine qu'elle domine; elle est bâtie en forme de demi lune; elle a une enceinte de vieux murs, six portes & une citadelle fort ancienne, à laquelle le Roi Alphonse VI a fait ajouter un mauvais ouvrage à corne sans courtine, ni ouvrages extérieurs; elle étoit connue du tems des Romains sous le nom de *Scalabis* ou *Præsidium Julium*: elle a été souvent assiégée par les Maures, & les Portugais ont gagné sur eux plusieurs batailles dans ses plaines. Plusieurs Rois y

ont résidé; elle contient plus de huit mille habitans, & elle est fort riche; il y a un chapitre de chanoines de l'ordre d'Avis.

La contrée de Setubal, sur la rive gauche du Tage, comprend trois juridictions: la Corregidorie d'Armada, l'Oydorie de Setubal qui appartient à l'ordre de St. Jacques, & l'Oydorie d'Azeitao qui appartenoit à la maison d'Aveiro; cette contrée contient vingt bourgs ou villes & vingt mille ames. Setubal, que nos marins appellent par corruption St. Ybes ou St. Ubes, a été bâti, par le premier Roi de Portugal Alphonse Henriquez, vis à vis d'une ancienne colonie Romaine très florissante autrefois, nommée *Catobriga*, située sur l'autre bord du Sadao où est actuellement le village de Troya; ils y tenoient leurs flottes. Setubal fait un très grand commerce surtout en sel, en huiles, en oranges, en vins muscats & ordinaires, fort renommés, excellens & dont il se fait une prodigieuse consommation sur-tout en Angleterre; elle est fort riche & fort bien bâtie, environnée d'anciennes murailles avec de grosses tours de distance en distance: mais comme cette enceinte étoit trop petite pour sa population, on a bâti des mai-



sons en dehors, & Jean IV a fait fortifier cette seconde ville à la moderne; elle a onze bastions & deux demi bastions, & pour défense extérieure un ouvrage à corne, un fort à quatre bastions & un autre fort pentagone; cette ville est dominée par le fort de St. Philippe bâti par Philippe III. Le château a une nombreuse artillerie & une excellente citerne; à un quart de lieue, sur le bord de la mer, est la tour d'Outaon bien garnie d'artillerie, où l'on met la nuit un fanal pour les vaisseaux; elle communique avec un autre petit fort nommé das Vieiras. Setubal contient dix à onze mille ames; son vin rouge est autant en réputation que celui d'Oporto; il ressemble au vin de Bordeaux, mais il n'en a pas tout l'agrément & le parfum; le vin muscat de Setubal est le plus exquis des vins de liqueur de son espèce.

L'Estremadure Portugaise est dans toutes les guerres, entre les deux nations, le but des armes Espagnoles: cette province fertile peut fournir abondamment à l'entretien d'une armée qui mourroit de faim dans toutes les autres parties du Portugal. Le Tage rend le transport commode jusqu'à Lisbonne, & cette ville est le point où les Espagnols

doivent chercher la paix, retrouver l'équivalent de leurs pertes maritimes, & se garnir les mains pour entrer en négociation égale vis-à-vis de leurs fiers ennemis; c'est la foiblesse même des Espagnols, & la crainte de faire une guerre défavantageuse dans les autres points d'attaque, qui doivent leur inspirer la résolution vigoureuse de s'attacher à celui-ci; cette guerre est rapide, sans embarras, sans sièges, & tout le danger des batailles est pour les Portugais, à moins de grandes imprudences; les contributions en nature doivent nourrir l'armée, & celles en argent, de la ville de Lisbonne, doivent payer les fraix de la campagne: il faut cependant un plan d'attaque bien ferme, formé sur une parfaite connoissance du pays, exécuté avec beaucoup de promptitude & sans tâtonnement. Cette province peut être très bien défendue à cause de sa prodigieuse inégalité, & de la quantité de postes importans qui couvrent la capitale. Villa Velha & Abrantes sont connus pour des points importans, que les Portugais n'ont jamais pensé à disputer. La plaine de Santaren couvre Lisbonne, ainsi que les hauteurs d'Alenquer, & la guerre dans ces parties pourroit être de chicane & sanglante.

La capitale même sans être fortifiée pourroit être défendue pied à pied par des braves gens, & sa conquête seroit dangereuse.

---

## CHAPITRE VI.

### *L'Alentejo.*

**L**A province d'Alentejo confine au nord avec l'Estremadure Portugaise & une partie du Beira, à l'orient avec l'Estremadure Castillane, au midi avec les Algarves, à l'occident avec une partie de l'Estremadure Portugaise & l'océan; elle a quarante lieues de longueur sur trente de largeur. Le terrain de l'Alentejo est inégal pour les productions; dans quelques parties il est d'une grande fertilité, & dans plusieurs autres montagneux, sablonneux, aride & désert: le climat en est très mal sain, surtout pendant les étés, par la quantité d'eaux stagnantes & la disette d'eaux de sources & de rivières. Sa grande récolte est en grains, en vins, & en limons, citrons & oranges; elle fournit de belles pierres & de beaux marbres, tels que les marbres blancs d'Es-

tremoz , la pierre verte de Borba & de Villa Viçosa , la blanche & la rouge de Setubal & Arabida , & la terre grasse de Montemor-o-Novo & d'Estremoz , dont on fait une grande consommation pour les potteries : cette province est couverte de places de guerre , & elle a toujours été le théâtre des invasions des Castillans & de leurs pertes. Elle renferme quatre cités , plus de cent villes ou bourgs & environ deux-cent huitante mille habitans , dont le dénombrement le plus simple est en trois Diocèses ; l'Archevêché d'Evora deux-cent-quinze-mille ames , l'Evêché d'Elvas quarante mille , l'Evêché de Porte Alegre vingt-cinq mille ; elle est divisée en huit juridictions.

La Corregidorie d'Evora contient une cité & douze villes ou bourgs. Evora est d'une très grande antiquité ; elle étoit le séjour des fameux Viriatus & Sertorius , ce dernier la fortifia de murs avec des tours , & il y fit construire un fameux aqueduc qu'on appelle da agua da Prata : le Roi Jean III y a fait aussi sa résidence , & l'a fortifiée à la moderne ; elle est entourée de douze bastions & deux demi bastions ; elle a au nord un fort carré , composé de quatre bastions & quatre ra-

velins, par lequel passe l'aqueduc de Sertorius pour communiquer à la place. L'Archevêque d'Evora Don de Saldanha est le chef de la justice du Royaume; ses revenus passent deux-cent mille cruzades de rente; cette ville contient douze mille habitans; elle fut prise par Don Juan d'Autriche fils de Philippe III, en 1663, & reprise par les Portugais, qui battirent ce Général à Ameixial. Estremoz est la résidence du Gouverneur de l'Alentejo; c'est une fort jolie ville située dans un terrain très fertile; elle est environnée de dix bastions, trois demi bastions & un redan, plusieurs ravelins & un chemin couvert: le château est fort ancien, mais on y a ajouté quatre bastions & deux demi bastions; elle est dominée au midi par une hauteur sur laquelle on a construit un fort quarré, nommé St. Joseph, à quatre bastions & un ravelin, couvert du côté de la campagne par une tenaille. Au nord il y a une autre hauteur fort éloignée de la place, défendue par une redoute nommée de Ste. Barbe; avec tout cela la place ne vaut rien, parce que tous ces ouvrages sont vieux, mal faits & en mauvais état: on y compte près de dix mille habitans.

L'Oydorie de Beja comprend une cité, trois villes ou bourgs : Beja est situé à neuf lieues d'Evora, & à peu près deux de la Guadiana dans une plaine fertile & riante. Jules Cesar lui donna le nom de Pax Julia : elle contient cinq mille habitans. Moura est situé à une petite lieue de la Guadiana ; elle étoit assez bien fortifiée, mais elle a été démolie par les Espagnols dans la guerre de la succession, & on l'a peu réparée, surtout le château.

L'Oydorie de Campo de Ourique contient quinze bourgs. Ourique n'est remarquable que par la bataille qui y gagna Alphonse Henriquez premier Roi de Portugal contre cinq Rois ou plutôt cinq Gouverneurs Maures ; il n'avoit qu'une armée de trois mille hommes, par lesquels il se fit proclamer Roi sur le champ de bataille à l'aide d'un crucifix qui parloit & d'une révélation : Ourique appartient à l'ordre de St. Jacques.

L'Oydorie de Villa Viçosa appartient à la maison régnante de Bragançe ; elle contient douze villes ou bourgs. Villa Viçosa est à quatre lieues d'Elvas au couchant dans une plaine très fertile ; cette ville est médiocrement fortifiée ; elle est fameuse par la bataille

gagnée par le Marquis de Marialva & le Comte de Schomberg sur le Marquis de Caracene, & les Espagnols qui y perdirent quinze mille hommes; la maison de Bragance y a un beau palais, où les Rois vont faire des voyages presque tous les ans; ils ont un fort beau parc rempli de bêtes fauves à deux lieues de cette ville.

La Corregidorie d'Elvas comprend une cité épiscopale & six villes ou bourgs. Elvas est situé à trois lieues E. N. O. de Badajoz; sa position quoiqu'élevée, est commandée par plusieurs hauteurs, dont on a fortifié les deux plus voisines de la ville: on attribue sa fondation à des Gaulois vers l'an du monde 3009. Elle a des fortifications médiocres, qui consistent en quatre bastions royaux, quatre demi bastions & un redan; du côté du midi est le fort la Lippe, que ce Général allemand a fait commencer en 1763, & qu'on achève de bâtir; il ne défend que médiocrement la place, & il demande une forte garnison: on voit à Elvas un très bel aqueduc dont l'entretien est fort coûteux. Cette ville fut assiégée en 1658 par Don Louïs de Haro; mais le Comte de Cantanhede vint au secours de la place, força les lignes des Castillans,

leur tua six mille hommes, & leur enleva mille prisonniers, leur artillerie, leurs munitions & leur bagage.

Olivença est situé sur la rive gauche de la Guadiana, la place est assez bonne, surtout le château; cette ville est fort peuplée & contient plus de quatre mille-cinq-cents habitans. Campo mayor, situé vis-à-vis d'Albuquerque & de Badajoz, est une place d'importance pour cette province. Le Comte de Schomberg, *le sauveur du Portugal*, a ajouté aux fortifications de cette place un fort détaché très bon. Les fortifications & une partie de la ville ont sauté en l'air le 16 Septembre 1732, par un accident arrivé au magasin à poudre, de sorte qu'elle est actuellement fort dépeuplée & très foible, malgré qu'on ait tâché de réparer en partie ses fortifications. A la fin de la campagne de 1762, les Espagnols, pour réparer leur réputation firent marcher un gros détachement pour surprendre & brusquer Campo-mayor: D. Gregorio de Muniain lieutenant général, actuellement ministre de la guerre qui commandoit cette expédition, étant arrivé devant cette place en plein jour, ne voulut rien hasarder, & se retira tranquillement;



ainfi cette opération n'eut pas plus d'effet que toutes les autres.

La Corregidorie de Porte Alegre, comprend une ville épiscopale & douze villes ou bourgs. Porte Alegre est situé sur une petite hauteur à deux lieues de l'Espagne; cette ville est fortifiée à l'antique & peu capable de défense, elle contient de quatre à cinq mille habitans. Arronches est situé à distance égale entre Porte Alegre & Campo-Mayor; cette petite ville a été fondée par les premiers Rois de Portugal; elle est fortifiée à l'antique.

L'Oydorie de Crato contient douze villes ou bourgs. Crato, prieuré de l'ordre de Malthe, est une place fermée de murs à l'antique.

L'Oydorie d'Avis contient dix-sept bourgs. Avis est situé sur une rivière du même nom; elle forme un triangle avec Arayolos & Estremoz; elle est le chef lieu de l'ordre d'Avis, qui avoit été premièrement fondé à Evora; elle est enceinte de vieilles murailles & fort peu peuplée: l'extension de son territoire est de sept lieues, & il appartient à l'ordre.

L'Alentejo a été le théâtre perpétuel du triomphe des Portugais & des malheurs des Espagnols, & cela ne peut

être autrement. La guerre est l'effet d'une suite de combinaisons humaines, dont l'enchaînement est forcé, & où il ne peut arriver de variations dans les événemens que du plus au moins; mais jamais totalement, parce que les effets procèdent des causes: tant que les combinaisons sont mauvaises, l'effet ne peut être que mauvais.

Les Espagnols se sont autrefois persuadés légèrement que l'Alentejo conduit à Lisbonne, apparemment parce que c'est le chemin de la poste; ils se sont grossièrement trompés. Le Tage garni d'une armée pour empêcher le passage ne peut pas se traverser; une armée qui entre dans l'Alentejo, ne fait la guerre qu'à cette province seule, & tout au plus aux Algarves: la prise de ces deux petits pays ne conclut rien, & n'ébranle pas la Monarchie Portugaise qui réside toute entière dans Lisbonne, Oporto & l'Amérique. Les places de l'Alentejo sont très prenables, mais outre la dépense & le tems perdu, le climat y est si funeste qu'une armée qui oseroit y prendre ses quartiers de rafraichissement y périroit de faim, de soif, & de maladies épidémiques, quoiqu'avec toutes les précautions, les magasins & les hôpitaux

possibles : ces raisons appuyées d'une expérience funeste & honteuse, suffisent pour devoir engager les Espagnols à ne plus porter leurs efforts de ce côté. J'ajoute que tout ce que doivent souhaiter les Portugais, c'est de voir les Espagnols commencer & pousser la guerre dans cette province.

---

## CHAPITRE VII.

### *Les Algarves.*

**L**E royaume des Algarves confine au nord avec l'Alentejo, à l'orient avec l'Andalousie, dont il est séparé par la Guadiana, au midi & à l'occident il est borné par l'Océan : ce petit pays a vingt-cinq ou vingt-six lieues de long sur six ou sept de large. Ce royaume fut conquis par le Roi Sanche II, & depuis ce tems il appartient au Portugal, malgré plusieurs prétentions mal fondées des Espagnols ; il fut ensuite repris par les Maures, mais Alphonse III l'a réuni totalement à la couronne par la prise de Faro. On nommoit autrefois Algarves toute la portion de cô-

tes depuis le Cap St. Vincent jusqu'à Almeria & la même portion des côtes d'Afrique qui lui fait face, où étoient compris Ceuta & Tanger, qu'occupoient alors les Rois de Portugal; c'est pourquoi ils ont conservé le titre de Rois des Algarves deçà & delà la mer en Afrique. La fertilité de ce petit pays est singulière; il pourroit nourrir quatre fois plus d'habitans, mais il est pauvre faute de débouchés; il produit du grain, du vin, des huiles & surtout une grande abondance de fruits dont on fait un grand commerce, comme figues, raisins secs & amandes douces; la pêche du thon étoit autrefois considérable, & quoiqu'elle soit diminuée elle est un des principaux revenus de ce royaume: il contient quatre cités, douze villes ou bourgs, soixante villages & soixante-cinq-mille habitans, partagés en deux Corregidories & une Oydorie.

La Corregidorie de Lagos contient sept villes ou bourgs & une cité. Lagos est situé au S. O. des Algarves à six lieues du Cap de St. Vincent, *Promotorium sacrum*; sa baye est à l'abri des vents N. N. E., O. N. E. & capable de contenir de grandes flottes, quoique semée de quelques rochers, avec  
une

une bonne entrée en face de la ville & sous le feu du canon. Les cinq lieues de côtes depuis Lagos jusqu'au fort de Sagres sont défendues par cinq forts; c'est une fondation des Carthaginois, elle est fortifiée irrégulièrement, mais elle a une bonne citadelle nommée le Pinhao; elle est la résidence des gouverneurs & capitaines généraux de ce royaume; elle contient deux mille huit-cents habitans. Villa-nova de Portimaon est à deux lieues à l'Est de Lagos sur une rivière qui en fait un bon port; mais l'entrée est dangereuse, il faut absolument avoir un pilote côtier; son port a une demie lieue de large & trois brasses d'eau, mais la rivière n'est navigable jusqu'à Sylvès qu'avec des barques, quoiqu'il n'y ait que deux lieues; les deux côtés de la barre sont défendus, le couchant par le fort Ste. Catherine, le levant par le fort St. Jean; ces deux villes contiennent près de quatre mille âmes.

La Corregidorie de Tavira contient une cité & trois villes. Tavira est située sur une baie du même nom à cinq lieues de Faro & quatre d'Ayamonte frontière d'Andalousie; la barre est basse & incertaine, le canal d'entrée a quatre ou cinq brasses de profondeur: elle

est défendue par deux forts ; elle contient environ cinq mille habitans. Elle est coupée en deux villes par la rivière de Sequa , sur laquelle elle a un beau pont de pierre. Loulé est une petite ville à deux lieues N. E. de Faro , bâtie à l'antique ; elle contient plus de quatre mille ames. Alcoutim est située à cinq lieues de Castromarin vis-à-vis San Lucar de Guadiana , elle ne contient que mille ames : c'est la dernière ville des Algarves du côté de l'Alentejo & de l'Andalousie.

L'Oydorie de Faro comprend deux cités , dont un évêché , un seul bourg & quelques villages. Faro est situé à cinq lieues de Tavira & quatre du fort de Quarteira qui défend la côte ; sa barre est étroite & muable ; il y a quelques fortifications modernes , mais toutes fort endommagées par le dernier tremblement de terre , qui a fait beaucoup de dégâts dans les Algarves : on a transporté à Faro l'évêché de Sylves en 1580 , elle a été brûlée en 1596 par les Anglois ; elle contient à présent sept mille six-cents habitans. Son commerce est considérable ; il s'y est établi beaucoup de négocians étrangers : il y vient trois fois par mois un paquebot de Gibraltar pour les An-

glois. On trouve à une lieue N. E. entre Faro & Loulé un village nommé Estoy bâti sur les ruines d'une ville fameuse dans l'antiquité nommée *Ossobona*.

Les Algarves sont presque impénétrables aux Espagnols, & leur entrée dans ce petit royaume seroit sans but; aussi dans toutes les guerres entre ces deux nations il est resté paisible, ayant assez de sa propre misère, & ne pouvant tenter personne. La côte de la mer peut être sujette à des invasions, & on peut ruiner la pêche des thons; mais en général les habitans de Cadix & de la côte d'Andalousie auroient plus à se défendre qu'à attaquer de ce côté; cette côte pourroit fournir de bons armateurs, s'ils étoient marins, & si le Gouvernement les encourageoit: cette province n'est nullement intéressante pour la Monarchie Portugaise, quoiqu'elle soit surchargée du titre pompeux de royaume.



## C H A P I T R E V I I I .

*Conclusion.*

J'Aurois pu étendre d'avantage les détails géographiques, que j'ai tirés en grande partie des meilleurs auteurs, & que je me suis fait confirmer par des habitans instruits des différentes provinces; mais je laisse chaque partie à ceux qui en ont traité à fonds; l'histoire aux historiographes, la description du pays aux géographes, & je me renferme dans les bornes que je me suis prescrites.

Les curieux ne trouveront rien de satisfaisant sur l'histoire naturelle, parce que le Portugal est semblable à l'Espagne, qu'il ne diffère du reste de l'Europe en rien d'essentiel, & qu'il ne présente aucun objet frappant pour cette science philosophique, intéressante, noble, mais toujours incertaine, souvent hypothétique, & quelquefois fort hasardée.

J'ai tourné toute mon attention du seul côté intéressant, parce qu'il flatte



le plus l'orgueil, l'ambition, la violence & les autres passions des hommes, & surtout de ceux qui gouvernent; l'attaque & la défense. La guerre, ce fléau indispensable, demande une étude suivie de presque toutes les connoissances humaines, appliquées à ce seul objet.

La mal-adresse & l'ignorance que les Espagnols ont employé dans l'attaque du Portugal, & que les Portugais ont employés dans sa défense, offrent des scènes ridicules & pitoyables, & font paroître dans le midi l'art de la guerre arriéré au moins de deux ou trois siècles vis-à-vis du reste de l'Europe.

Tout homme qui écrit est citoyen d'une patrie quelconque; tout citoyen qui voyage a occasion de faire chez les étrangers des remarques qui peuvent devenir utiles à sa patrie, & lui doit la plus claire explication des connoissances qu'il a prises.

Le Portugal est devenu d'une grande considération dans les affaires de l'Europe; plusieurs Puissances ont deux rapports d'intérêts avec ce royaume, le commerce & les alliances. Lorsque les hazards de la guerre ont laissé la balance politique de l'Europe dans un équilibre parfait, les rapports particuliers étoient moins nécessaires à con-

noître, à présent il est indispensable de les voir clairement; ils s'expliquent les uns par les autres; ils procèdent des événemens de la guerre passée, & ils dépendent de ceux d'une guerre à venir.

C'est uniquement de ce côté que je cherche à faire connoître le Portugal pour l'utilité des personnes de ma nation, qui par la suite seront employés dans les affaires relatives à ce royaume, qui jusqu'ici a été mal connu dans toutes ses parties, & surtout dans le point de vue sous lequel je le présente.

Il n'y a que l'Espagne qui soit plus dépeuplée que le Portugal; on trouve dans toute la Péninsule la nature dans son premier état de non-cultivation. Les plaines de l'Alentejo, depuis Ourique jusqu'à Armada, & celles du Beira depuis Lisbonne, Leyria & Coïmbre jusqu'à Oporto, sont abandonnées à elles-mêmes par la paresse des habitans, & sont devenues sabloneuses, arides & pestilentielles.

Le Portugal est singulièrement bien arrosé; on compte dans ce petit royaume plus de cent-vingt rivières grandes & petites qui le coupent en tout sens, mais ces eaux mal distribuées ne sont utiles que dans la province d'Entre-

minho Douro, & sont nuisibles dans toutes les autres: l'Alentejo avec plus de trente rivières & des sources en quantité, est aride & manque d'eau vive; des marais d'eaux sauvages que les habitans y ont laissé croupir, sont une source perpétuelle de fièvres, de peste, de famine & de mortalité. La misère est le moindre des maux dont les Portugais se laissent accabler volontairement, plutôt que de travailler; restraints à un nécessaire presque insuffisant, ils rampent & languissent dans la crasse, la peine, l'ignorance, le malaise & la superstition: leur lâche négligence leur fait rencontrer les maladies & les peines dans le plus beau pays du monde, & qui seroit le plus sain & le plus heureux s'il étoit mieux habité.


J'excepte cependant de ce tableau, qui n'est que trop vrai, l'Entreminho y Douro, une partie du Tra-los-Montes, quelques petites portions du Beira, la rive droite du Tage, le territoire de Lisbonne, celui de Setubal, d'Estremoz, d'Elvas & de Faro; mais aucun voyageur ne peut y méconnoître le reste du Portugal, pour peu qu'il l'ait examiné attentivement.

On peut juger de la population de ce royaume à peu près sur le pied suivant :

<i>Provinces.</i>	<i>Ames.</i>
L'Entreminho-y-Douro . . . . .	504000
Le Tra-los-Montes . . . . .	156000
Le Beïra . . . . .	560000
L'Estremadure Portugaïse . . . . .	660000
L'Alentejo . . . . .	280000
Le royaume des Algarves . . . . .	65000
	<hr/>
Total . . . . .	2225000
	<hr/>

Ce nombre est très considérable en comparaison de la population de l'Espagne ; mais il n'est proportionné, ni à l'étendue, ni à la fertilité, ni au climat, & il faudroit au Portugal un siècle d'un gouvernement pareil à celui du comte d'Oyeras, pour mettre ce royaume dans l'état de puissance, de force, de population, de cultivation, dont il est susceptible, & dont la nonchalance de ses habitans l'a privé jusqu'à présent.





## LIVRE DEUXIÈME.

### *Les Colonies Portugaises.*

---

#### CHAPITRE PREMIER.

##### *Division.*

**L**Es colonies portugaises ont été acquises par la force avec beaucoup de facilité, & la plupart ont été perdues de même. Les révolutions qui ont enlevé à cette nation une partie de ses établissemens devoient arriver d'elles-mêmes, d'après la foible constitution de la puissance portugaise, depuis la catastrophe de son Roi Don Sébastien & son asservissement à l'Espagne; elles n'avoient même pas besoin d'être précipitées par l'irruption des autres nations de l'Europe, qui ont renversé facilement dans les quatre parties du monde la puissance précaire & la gloire exagérée des Portugais.

Pour faciliter les détails, je diviserai les colonies portugaises en quatre

chapitres : l'Asie, l'Afrique, l'Amérique & les îles appartenantes au Portugal. On peut en prendre des connoissances plus étendues dans les auteurs suivans. Decades des Indes de J. de Barros. Chronologie de l'Amérique du P. Sim. Vafconcelos. Mémoires de Pernambouc de Duarte de Albuquerque Coelho. Guerre du Bresil de J. de Sta. Theresa. America Portuguesa, de Rocha de Pitta. Aucun de ces auteurs n'est traduit. On peut consulter l'histoire du Congo du P. Labat, l'histoire du Bresil & l'histoire générale des voyages.

---

## C H A P I T R E II.

### *Asie.*

**C**ETTE partie du monde est l'ancien théâtre de la plus grande gloire des Portugais ; & par conséquent le monument présent & avenir de leur honte & de leur décadence. Ils ont été les premiers conquérans des Indes orientales, qu'ils ont possédées seuls pendant près d'un siècle, & où leur langue est encore la plus étendue & la

langue du commerce ; mais dès que les autres nations de l'Europe ( surtout les Hollandois ) ont pénétré dans ces nouvelles mers , ils ont été chassés avec la même facilité qu'ils avoient conquis.

Comme les Portugais sont naturellement portés à l'exagération , les différentes histoires qu'ils ont donné de ces conquêtes sont farcies d'aventures presque incroyables , & démenties tous les jours par le témoignage des Indiens ; tels sont les incompréhensibles sièges de Diu , d'Ormuz , de Malaca & de Goa : il est vrai cependant qu'ils ont été pendant plus d'un siècle maîtres absolus de la mer & des côtes , qui s'étendent depuis la mer Rouge & le golphe Persique jusqu'à la Chine , au Japon & aux îles de Liqueu. Un empire aussi vaste entre les mains d'une nation aussi foible ne pouvoit que tomber de lui-même ; aussi n'a - t - il servi qu'à la dépopulation du Portugal : j'oserois même soumettre au calcul le problème très raisonnable , savoir , si les Portugais ont gagné ou perdu à la diminution de leurs colonies.

Actuellement cet empire immense , beaucoup plus étendu que les conquêtes & même que les idées d'Alexandre , est réduit à la ville de Goa , & à quel-

ques comptoirs, comme Chaul, Damman, Bacaïm & l'isle de Macao à la Chine; ces établissemens font dans l'état le plus misérable; la preuve en est qu'ils ne font d'aucune considération pour l'Europe. Il ne part tous les ans qu'un vaisseau de Lisbonne pour les Indes, & ce vaisseau loin d'augmenter les revenus du Roi, lui coûte plus de deux-cent-mille cruzades. Le commerce de la Chine avec le Portugal est fait uniquement par les Anglois qui sont plus expéditifs, & mettent moitié moins de tems pour la traversée; d'ailleurs un obstacle terrible à ces établissemens éloignés & aux progrès du commerce des Indes, c'est que les Portugais ont toujours été fort mauvais navigateurs. Pour achever en un mot sur l'état des colonies portugaises en Asie, ou dans les Indes orientales, il suffit de dire qu'il n'y a pas plus de quatre-mille-cinq-cent Portugais établis dans les cinq villes que j'ai nommées, que les colonies asiatiques sont à charge au Portugal, qu'elles lui soutirent son or, & lui font faire un commerce défavantageux; qu'enfin le Roi ne les soutient purement que par nécessité & par décence.

Le plus clair revenu du Roi est la



confiscation qu'il fait tous les trois ans des biens & des effets des Vicerois & autres personnes publiques qui reviennent des Indes; ils subissent tous un procès, presque toujours criminel, en arrivant, sont mis en prison, & se regardent comme fort heureux, quand ils rachètent la vie, ou la prison perpétuelle, par l'abandon de leur injuste fortune: il est vrai que dès que les Fidalgos portugais se déterminent à passer aux Indes, ils oublient toute idée de devoir & de probité, ils sacrifient toute pudeur, ils ne se livrent plus qu'à l'avidité & l'avarice, ils ne connoissent plus ni vertus ni remords, ils gouvernent d'une façon concussionnaire, & tous moyens leur sont égaux, pourvu qu'ils procurent de l'argent. C'est par ce vice que le commerce des Indes est totalement tombé; au lieu de la protection & de la justice qu'il devoit y trouver de la part des préposés du Roi, il ne rencontre que vexation, vénalité, astuce & tyrannie. Le Roi tire au moins cinq ou six cent mille cruzades de chaque Viceroy tous les trois ans par les confiscations; ainsi les crimes sont punis, les peuples ne sont pas vengés, le commerce est ruiné, & le Roi seul profite en s'appauvrissant.

On a parlé de vendre les cinq établissemens des Indes aux Hollandois ou aux Anglois, mais ils n'excitent point les désirs de ces nations, parce qu'aucune de ces villes n'est bien située pour le commerce. Goa n'a qu'un mauvais port, sa barre est terrible & son territoire mal sain; Chaul, Baciaim & Damman, sont de petits endroits mal situés, tous sur la même côte orientale de la presqu'île deçà le Gange: ainsi ces endroits ne conviennent à aucune des deux Puissances, qui ont déjà le long de cette côte des emplacements beaucoup meilleurs. Les Hollandois sont maîtres de toute la côte par Calicut, Cochin, Cranganor, Cananor sur la côte Malabare, Onor, Barcelor & Mangalor sur la côte de Canara, & Vingrela entre Goa & Chaul; ils ont conquis tous les établissemens sur les Portugais: les Anglois n'y ont que Bombay, qu'ils ont acheté au Portugal, & qui leur suffit pour servir d'entrepôt à leur commerce de Surate, d'Ormuz & de la mer rouge. D'ailleurs l'intérêt du commerce a changé de place; la côte Orientale de la presqu'île est totalement abandonnée, & le grand trafic se fait à la côte Occidentale. Le commerce des Indes est absorbé par la

compagnie Angloise de Bengale & de Madras.



### C H A P I T R E III.

#### *Afrique.*

**L**A puissance portugaise est un peu mieux conservée dans cette partie du monde, & leur gloire y a été moins maltraitée; ils y sont cependant dans un état de foiblesse qui rend leur commerce languissant. Ce commerce est même presqu'entièrement tombé depuis les établissemens Anglois, François, Hollandois & Danois le long de la côte de Guinée & surtout depuis que les Hollandois ont bâti la superbe ville du Cap de bonne-espérance, & qu'ils ont fait de cette pointe de l'Afrique un prodige des arts & de l'industrie de l'Europe.

Autrefois les colonies africaines des Portugais s'étendoient depuis Tanager & Ceuta jusqu'à la Mer rouge, c'est-à-dire tout le tour de l'Afrique. Mazaghan dans le royaume de Maroc, quelques comptoirs sur la côte de Gui-

née (\*) & celle de Malaguëtte, mais ruinés & en fort mauvais ordre, le royaume de Congo en entier, quelques petits forts dans le Monomotapa, Kilimané, Quiloa, Melinde, Monbaça, Brava, & Mofambique, qui est la résidence d'un gouverneur général; voilà ce qui reste.

La seule partie intéressante de ces colonies d'Afrique est le royaume de Congo. Ce pays est connu par l'histoire générale des voyages, (à laquelle je renvoie pour tous les détails peu intéressans des possessions portugaises hors de l'Europe) & par une histoire particulière du P. Labat en cinq volu-

(\*) Le plus considérable de ces comptoirs est Cachao. Sur toute la côte d'Afrique les Portugais, naturellement incontinens, ont mêlé si fort leur sang avec celui des nègres, qu'ils ne ressemblent en rien à ceux de l'Europe; c'est une espèce de toutes les castes d'hommes mélangées qui n'ont d'Européens que le nom, & qui rassemblent en eux tous les vices des Nègres & des Européens: de pareils mélanges se sont aussi introduits dans leurs possessions de l'Amérique ainsi que chez les Espagnols; c'est une des raisons qui leur attirent dans ces contrées la haine générale & le mépris des nations sauvages & du reste des Européens.

mes. La résidence du gouverneur portugais est St. Paul de Loanda, grande ville bien peuplée, qui contient plus de cinq mille blancs & cinquante mille esclaves, ou nègres du pays.

Le Roi de Congo est sous la protection de celui de Portugal, à qui même il paye un tribut, mais il est fort indépendant. Il y a six autres Princes qui sont ses tributaires, mais qui sont continuellement en guerre, soit contre lui, soit entr'eux; les Portugais fomentent leurs divisions pour profiter des prisonniers des deux partis, qui les leur vendent. Le catholicisme a fait du progrès dans ce pays, mais il est mêlé de toutes les superstitions & les absurdités qui peuvent se former dans la tête des nègres; ces peuples sont méchans & perfides; ce qui ne permet pas aux Portugais de s'étendre, ni de faire des établissemens dans l'intérieur du pays: ils ont un fort à trois cent lieues de la côte, nommé Massengano, bâti pour arrêter les Giagues & autres nations barbares de la Cafrerie, qui font des courses continuelles dans les royaumes de Congo & d'Angola. Les Hollandois se sont emparés du royaume de Bengale, qui faisoit partie de la vice-royauté du Congo: tous ces forts sont

peuplés & gardés par des gens condamnés en Portugal à des prisons perpétuelles pour toutes sortes de crimes. Ce font là les fondateurs & les soutiens des colonies portugaises & de la plupart de celles des autres nations Européennes; ainsi rien n'est étonnant ni monstrueux de la part de pareils colons, remis en société contre toutes les règles de la politique & de la raison. Le commerce du Congo est en esclaves, en cuivre, en poivre blanc & en cannes de sucre.

En tout la possession de l'Afrique est plus une affaire de gloire que de lucre pour le Roi de Portugal; il a au moins quinze Rois de cette partie du monde tributaires de sa couronne, mais il n'en tire pas un million de cruzades, tant de ces tributs que du commerce languissant qu'y font ses sujets; & ses places, quoique mal entretenues & manquant de tout, lui coûtent plus qu'il ne reçoit: aussi la plupart de ces établissemens ne sont regardés que comme des prisons où l'on exile les malfaiteurs, les nobles, & les ministres disgraciés, surtout Massengano dans le royaume d'Angola, & Mazaghan où est mort le dernier ministre Diego de Mendonça, prédécesseur du comte d'Oyeras,

réduit, pour vivre, à se faire maître d'école, comme Denis le Tiran.

---

## C H A P I T R E IV.

### *Amérique.*

**L**A plus belle colonie des Portugais est celle de l'Amérique, le Brésil; ce pays mérite d'être connu par des détails particuliers, parce qu'il est véritablement intéressant, susceptible d'attaque & de défense, & par conséquent fait pour influencer en bien ou en mal dans les affaires de la guerre entre les Souverains de l'Europe, & dans les négociations des cabinets de Versailles, Londres, Madrid & Lisbonne.

Le Brésil a huit cent septante-cinq lieues de long du nord au sud, sur quatre cent vingt-cinq de large de l'est à l'ouest; il est borné au nord par le fleuve des Amazônes & la Guiane, à l'orient par la mer, au midi par le Rio de la Plata, à l'ouest par le pays de l'Amazône. Ce pays a quinze cent lieues de côtes; il est habité à plus de quatre cent lieues de largeur dans de certaines parties, le

long de quelques rivières, comme font les établissemens intermédiaires qui communiquent du grand Para aux mines de St. Paul : mais les grands établissemens Portugais ne s'étendent pas à plus de cinquantes lieues de la côte, parce que la crainte des sauvages les retient sous leurs forts; ils les ont tant maltraités, que ces malheureux font leurs ennemis irréconciliables : ils détestent leurs mœurs, leur avarice & leur cruauté, qui les ont obligés de se retirer dans l'intérieur de l'Amérique. Quelque mal que disent les Portugais des nations Sauvages, elles font estimables, remplies de probité, de bonne foi & de douceur; les Jésuites viennent d'en donner la preuve en les rassemblant en société, & fondant avec ces mêmes Sauvages la sage république du Paragay, qui fait autant de honte aux Portugais & aux Espagnols, que d'honneur à l'humanité, aux Jésuites & aux Sauvages.

Le Brésil se divise en quatorze provinces, dans l'ordre suivant, du nord au sud.

I. La Capitainie, ou province du grand Para, est la plus au nord. La capitale est notre Dame de Belém, évêché, si-



tuée (\*) sur la grande rivière de l'Amazone, défendue par une bonne cita-

---

(\*) Monsieur de la Condamine & quelques Géographes, d'après cette autorité, contredisent la position de la ville du Para sur le fleuve de l'Amazone : on peut en donner la preuve par un Itineraire de marine que je vais citer, & qui peut être utile pour cette navigation. “ Dans l'embouchure de la rivière  
,, des Amazones, il y a une quantité d'isles  
,, qui courent quatre-vingt à quatre-vingt dix  
,, lieues, divisées entr'elles par un labyrin-  
,, the confus de canaux : la plus considéra-  
,, ble est l'isle dos Joannes vis-à-vis les basses  
,, de Tigioca ; cette isle a dix à douze lieues  
,, de long, placée du nord nord-est au sud  
,, sud-ouest. On découvre l'entrée de la ri-  
,, vière des Amazones par la pointe de l'est,  
,, nommée la pointe de Tigioca ; à la distan-  
,, ce de deux lieues & demie de cette pointe  
,, sont les bas-fonds du même nom, qui  
,, courent au nord-ouest sept à huit lieues.  
,, A leur dernière pointe on trouve sept bras-  
,, ses, & en les longeant tout contre, trois  
,, ou trois brasses & demi de fonds ; la mer  
,, y est écumante. Entre les bas-fonds & la  
,, terre ferme qui va au Para, il y a un ca-  
,, nal qui a de vingt à vingt-deux brasses à  
,, marées basses ; c'est par ce canal qu'en-  
,, troient anciennement les petits vaisseaux ;  
,, il a deux ou trois lieues de large à son  
,, entrée, mais il se rétrécit, & dans des  
,, endroits il n'a que trois quarts de lieues.

delle & une forteresse nommée notre Dame de las Mercès, à l'embouchure

---

„ Le canal par lequel on a coutume d'en-  
 „ trer est par dehors des bas-fonds, por-  
 „ tant la proue au nord-est à dix lieues de  
 „ terre; de là on ferre un peu à l'ouest &  
 „ à l'ouest sud-ouest avec un fonds de huit  
 „ à neuf brasses, & enfin au sud-ouest pas-  
 „ sant à quatre lieues de l'isle dos Joannes.  
 „ Derrière l'isle dos Joannes, à la bande de  
 „ l'ouest, courent celles qu'on nomme dos  
 „ Aroans, près desquelles sont des écueils  
 „ où plusieurs vaisseaux se perdent; ainsi il  
 „ faut éviter de passer cette bande, & ga-  
 „ gner le sud-ouest de l'isle dos Joannes,  
 „ où l'on trouvera douze, dix, neuf & huit  
 „ brasses. Le canal entre l'isle dos Joannes  
 „ & la terre de l'est a dix lieues de large,  
 „ mais il va en se rétrécissant jusqu'à six  
 „ lieues: on peut donner fonds à vue de  
 „ l'isle dos Joannes si on y arrive de nuit.  
 „ De ce parage, on trouvera, en gagnant  
 „ la terre de l'est où est le Para, un banc  
 „ qui n'est pas dangereux, ayant quatre ou  
 „ cinq brasses & un fonds de vase. On fer-  
 „ rera vers une terre noire qui court sur le  
 „ Para, elle est plate & remplie de mangliers;  
 „ au bout de cette terre noire, on verra  
 „ deux terrains de sable blanc bordé près  
 „ de la mer d'une barre rouge; on les nom-  
 „ me Topinambares; on y voit quelques  
 „ huttes de paille. Une lieue plus loin, on  
 „ rencontre une pointe de terre qui de loin

de la rivière de Muju , qui est le canal qui forme le port de Para ; on y en-

---

„ paroit fort menue , mais qui grossit confi-  
„ dérablement en l'approchant , & derrière  
„ laquelle on trouve une anse nommée la  
„ Baye du Soleil : au sud-ouest de laquelle  
„ on voit des terres qui paroissent se tenir  
„ ensemble , mais qui sont séparées par un  
„ canal , ces terres se nomment Morabira ;  
„ elles ont environ deux lieues & un villa-  
„ ge à la pointe sud-ouest , avec une petite  
„ isle couverte d'arbres. A cette grosse pointe  
„ on porte moins sur la terre de l'est , parce  
„ qu'on ne trouveroit que trois à quatre  
„ brasses , & l'on dirige plus sur los Joannes.  
„ A deux lieues au-delà , au sud-ouest ,  
„ est une seconde baye nommée de St. Antoine ,  
„ passé laquelle on découvre la ville  
„ du Para : pour y arriver , il faut tourner  
„ par dehors d'une isle ronde qui est à la vue  
„ de la ville , au devant de laquelle sont  
„ trois ou quatre autres petites isles à l'ouest  
„ nord-ouest , une desquelles est barrée de  
„ rouge. A la bande du nord de ces islots  
„ est une couronne dont on découvre les  
„ terres à marée basse. Au sud des islots  
„ est une grande isle nommée das Oncas ,  
„ dans laquelle est un fort vis-à-vis l'isle Ron-  
„ de ; il faut passer entre le fort & l'isle Ron-  
„ de , laissant les islots au nord-ouest , & on  
„ ira mouiller devant la ville à quatre ou  
„ cinq brasses ; de la pointe de Tigioca , à  
„ la ville de Para , il y a de vingt-quatre à  
„ vingt-six lieues.

tiennent quatre compagnies, & en tout environ huit cent hommes de garnison au Para : cette ville contient huit à dix mille ames ; son port peut contenir de gros vaisseaux, & il y a une compagnie particulière pour le commerce de cette province & celui du Marañon, qui sont joints ensemble. Cette compagnie du grand Para & du Marañon est en très mauvais état, & tombe tout à fait, parce que, par le moyen de la taxe que les actionnaires ont imposée sur les denrées de l'Europe, à laquelle les colons sont obligés de se soumettre, ces deux provinces doivent plus à la compagnie que le pays ne vaut. Le Comte d'Oyeras est à la tête de cette compagnie & le plus gros intéressé, ainsi c'est lui qui soutient cette espèce d'imposition mal combinée qu'il a obtenue, ou plutôt qu'il a accordée pour cette compagnie.

Les denrées principales que l'on tire du Para sont, le sucre qui se travaille dans plus de trente ingénios, ou factoreries de sucre, dans l'intérieur du pays, le café, la vanille, le gérosle, la faïse pareille & les bois de Brésil, sur-tout de l'espèce nommée le Burapemina qui est admirablement ondoyé, & l'umiri dont le tronc distille une huile aussi odorifé-

odoriférante que le beaume, & dont l'écorce brulée sert de parfum.

A quatorze lieues du Para, en descendant le fleuve de l'Amazone, on trouve une langue de terre taillée en plusieurs isles, dont la plus grande est celle dos Joannes, fort peuplée & défendue par un petit fort. Ces isles appartiennent à différens fidalgos Portugais à titre de Baronies. A une lieue & demie de la ville est le bourg de St. Georges dos Alamos, avec une forteresse régulière. A quarante lieues sur le bord du fleuve, est un autre bourg nommé Camuta, avec le fort de Gurupa; le long du fleuve sont les forts de Paru que les François ont pris & ruiné en 1698, de Tapagos & de Rio Négro. La province du Para est terminée au nord par la Cayenne; elle a pour limites de ce côté le cap nord où est le fort de Cumahu vis-à-vis celui de Camon & le fort dos Aragoariz. On compte dans cette province quatre villes ou bourgs, le Para, St. Georges dos Alamos, Camonta & Cahete, & environ cinquante mille habitans; le gouvernement du Para dépend de celui de Marañon.

Les Portugais viennent de faire de nouveaux établissemens sur le Rio Né-

gro, où ils ont découvert de nouvelles mines de diamans & d'or; en 1766 on a fait partir de Lisbonne quatre cent soldats de marine, des ouvriers de toute espèce, & plusieurs familles d'habitans avec de grands privilèges; toute cette partie en tems de guerre est fort exposée à l'envahissement des François, étant très voisine de leur établissement nouveau de la Guyanne, & fort éloignée des secours de la Bahia, & même du Para & du Maraçon.

Cette nouvelle colonie de Rio Negro a été fort mal dirigée par François Xavier de Mendocça, Ministre de la marine. On n'a pas fait assez d'avantages à ces malheureux colons, & on les a encore trompés sur les marchés qu'on avoit fait avec eux: il est vrai que cette colonie s'est renforcée par la désertion des familles qui ont été forcées d'abandonner la Guyanne, après le mauvais succès des établissemens le long du fleuve Courou; les épreuves en ce genre sont malheureuses. Il est bien triste que des entreprises aussi essentielles que des colonies, soient toujours l'écueil des gouvernemens qui les entreprennent, & que les infortunés, que la confiance & la misère attirent dans ces nouveaux établissemens, soient les vic-

times des projetistes & des exécuteurs, qui persuadent les Ministres par les facilités apparentes de leurs plans, & qui les rebutent ensuite par leur mauvaise conduite.

II. La province de Maranhao (Marañon) n'a de bien peuplé que l'isle St. Louis, qui contient environ quinze mille habitans; cette isle a vingt-six lieues de tour, & elle est très fertile: la ville aussi nommée St. Louis, évêché, bâtie par les François en 1612, est défendue par une citadelle & plusieurs forts, & elle a un très bon port; c'est la résidence du Gouverneur-général des trois provinces du nord.

III. La province de Siara n'a qu'une petite forteresse qui défend le port de Siara, où l'on ne peut entrer qu'avec des barques; elle est fort dépeuplée, & elle a fort peu de commerce; on n'y compte pas dix mille ames.

Ces trois provinces conviendroient beaucoup à l'agrandissement des François, & seroient fort aisées à conquérir en cas de guerre; elles sont très fertiles, très riches, & contiennent environ quatre-vingt mille ames, dont il n'y a pas un sixième de Portugais; c'est une raison essentielle pour ne pas négliger l'établissement de la Guyanne qui

les prend à revers. Si les François à la première guerre se jettoient sur ces trois provinces, ils les prendroient facilement, parce qu'elles sont sans défense, les forts sont vieux & mauvais, les troupes mal disciplinées: au lieu de perdre leur tems & beaucoup d'argent à fonder une colonie sur le fleuve Couron, ils trouveroient au Rio Négro des mines toutes travaillées, & d'ailleurs par les communications qu'il y a du Para aux mines de St. Paul, ils seroient maîtres de toutes les richesses du Brésil; cette opération vigoureuse changeroit tout le système des colonies, & influeroit sur les intérêts de l'Europe.

IV. La province de Rio-grande, dont la capitale Natale est située à une demi lieue de son port, est défendue par la forteresse dos Santos Reyes, une des meilleures du Brésil. La rivière prend sa source dans un lac de dix lieues de tour, d'où l'on tire les meilleures perles du Brésil; cette Capitainie a deux villes, qui sont Parantibe, fermée & fortifiée contre les Indiens, & Cunhau; elle contient en tout douze mille ames.

V. La province de Paraïba avoit été donnée par le Roi Jean III au fameux Jean de Barros, auteur des Décades des Indes, le Tite-Live Portugais, & un



des meilleurs écrivains de l'Europe, mais il fut obligé de la rendre au Roi après s'y être presque ruiné par des armemens inutiles ou malheureux. La capitale est Nueſtra Señora de la Neves ſur la rivière de Paraïba à l'embouchure de laquelle eſt le port, & une douane défendus par un fort pentagone nommé de Sainte Catherine ; c'eſt la province d'où vient le meilleur ſucré ; il ſe fabrique dans vingt-un ingénios. La ville contient près de quatre mille ames, & la province environ vingt mille.

VI. La province d'Ithamaraca eſt compoſée de l'ifle de ce nom & de ſept lieues de côtes ; la ville ſe nomme Nueſtra Señora de la Conception ; elle eſt bâtie dans l'ifle ſur une montagne : il y a dans cette iſle trois ingénios ; en terre ferme eſt la ville de Goyana avec trois paroiffes dans ſes environs : cette province contient environ dix mille ames.

VII. La province de Pernambouc a ſoixante-cinq lieues de côtes. La capitale eſt Olinde bâtie ſur une élévation au bord de la mer avec de belles fontaines dans un terrain délicieux ; elle a environ douze mille habitans, & deux bataillons de garniſon, dont un dans la ville du Recif. On fabrique à Olin-

de de fort bonnes lames d'épée; les Hollandois ont été maîtres de cette province depuis l'an 1624 jufqu'en 1654, qu'ils en furent chaffés par fes habitans. Le Comte Maurice de Naffau avoit beaucoup embelli les deux villes d'Olinde & de St. Antoine du Recif, où il avoit fait bâtir un fort beau château; ces deux villes ont un bon port défendu par plusieurs fortereſſes.

Le Pernambouc a été une province très riche; elle avoit plus de cent ingenios, de belles forêts, des campagnes bien cultivées & beaucoup de fruits; elle fournisſoit alors plus de quinze mille caiffes de fucre à chaque retour, & à préfent elle en fournit à peine trois ou quatre mille. Son évêché eſt fort étendu, il contient encore de cinquante à foixante mille ames, mais les habitans défertent & gagnent le Paraguay, le Pérou & le Chili, par l'intérieur du pays: cette émigration provient de la miſère qu'ont occaſionné les vexations des compagnies, & les dettes dont cette province eſt ſurchargée. Elle a les villes d'Igaracu, Serinham ou Villa Formoſa, Porto-Calvo, Alagoas del Norte, St. Antoine du Rio-grande, Alagoas du midi & Penedo ſur le fleuve St. François qui termine cette province au ſud,

comme l'isle d'Itamaraca la termine au nord.

VIII. La province de Serzippe del Rey contient environ vingt mille ames, vingt-cinq fabriques de sucre, du tabac, des cuirs & des bestiaux; sa capitale est St. Christophe: elle a encore d'autres villes ou bourgs, dont les plus considérables sont Sant' Amaro das Brotas & Villa Real do Piagui: elle n'a point de ports pour les grands bâtimens, ce qui gêne beaucoup son commerce.

IX. La principale Capitainie du Brésil est celle de la Baye de tous les Saints; elle est la résidence du Vice-Roi du Brésil. La capitale St. Salvador est bien fortifiée par mer & par terre; on en a même augmenté les fortifications depuis l'expédition des Hollandois qui s'en rendirent maîtres en 1624, & la gardèrent pendant quatre ans; elle est défendue par deux ou trois mille hommes de garnison; elle a un beau palais archiepiscopal, une cathédrale fort riche, & un fort bon port sur la baye qui donne le nom à la province; elle est riche & marchande: on y trouve de toutes les denrées des quatre parties du monde, parce qu'elle est le rendez-vous de toutes les flottes; cette

ville contient plus de vingt mille habitans, & la province plus de cent vingt mille ames.

X. La Capitainie dos Ilheos a pour capitale la ville de St. Georges, défendue, ainsi que son port, par deux forts. Les villes de son district sont Cairu & Camanu, dont la Barre est défendue par un fort à quatre bastions; elle contient plus de vingt milles ames, & elle est fort riche: son commerce principal est en farines, dont elle fournit la Bahia & le Brésil.

XI. La province de Porto-Seguro a deux villes, dont la capitale porte le même nom, à cause de la sûreté de son port, & l'autre se nomme St. Antoine sur la rivière des Caravelles; ces deux villes & leurs environs contiennent de sept à huit mille ames.

XII. La Capitainie de Spiritu-Sancto a cinquante lieues de côtes; elle comprend trois villes, Spiritu-Sancto, port assez bon, Nuestra Señora de la Victoria, Nuestra Señora de la Concepcion; elle contient environ vingt-cinq mille ames.

XIII. La province de Rio-Janeïro, capitale St. Sebastien, évêché; on peut voir le plan exact & la prise de cette place dans les mémoires de Du Guay-

Trouyn ; cette province contient plus de cent fabriques de sucre. Son commerce a été, jusqu'au premier Janvier de l'année 1766, entre les mains d'une compagnie que le Ministre vient de rompre par des raisons politiques ; elle contient plus de quarante mille habitans : la ville de Cabo Frio est riche par son commerce de sel.

XIV. La Capitainie de St. Vincent est un des quatre gouvernemens du sud relevant de la Bahia, qui commande directement dans cette partie. St. Vincent, la capitale, contient environ trois mille ames. Le grand commerce de cette province est en bestiaux, sur-tout en porcs, en eaux de vie & de sucre ; elle a quelques forteresses. Le gouvernement des mines démembré, de Rio-Janeïro, contient dix villes ou bourgs ; la capitale est Santos, qui contient plus de huit mille habitans. Je n'ai pu avoir que de foibles lumières sur l'exploitation & le produit de ces mines, mais ce qui pourroit faire juger qu'elles ont éprouvé de la diminution, c'est l'avidité avec laquelle on travaille à celles de Rio Negro nouvellement découvertes, qui sont plus exposées aux invasions. Le gouvernement de St. Paul contient treize villes ou bourgs ; St. Paul

est bâti dans la fameuse montagne de Paranampiacaba, où est une riche mine de diamans; tout ce pays est riche & cultivé. Les nations qui habitent entre cette province & le Rio de la Plata, sont les Tapuyos & les Carijos, & d'autres Indiens braves; la nation des Tapuyos ou Tapes est la principale de l'Amérique méridionale, & par conséquent la plus ennemie des Espagnols & des Portugais: cette contrée est terminée sur le Rio de la Plata par la colonie du St. Sacrement, que l'on nomme la province du Roi, & que les Espagnols ont cédée par la paix d'Utrecht; elle ne consiste qu'en cette seule ville, à soixante lieues de la Barre de ce fleuve, vis-à-vis de Buenos-Aires. Le Rio de la Plata, depuis son embouchure jusqu'à cette ville, se partage en six rivières, dont trois seules sont navigables, qui se nomment Ste. Lucie, la Conception & le Rozaire; en avant de cette ville est l'isle de St. Gabriel, avec un château très essentiel pour la navigation de la rivière: ce château a été attaqué & pris en 1762 & 1763 par Cevallos commandant de la colonie Espagnole de l'Uruguay. Les Portugais ont fait une vaine tentative pour le reprendre; ils avoient à cet effet pris à

leur folde quatre corfaires Anglais, mais la diftention s'étant mis fur la flotte, & deux de ces bâtimens ayant péri par le feu avec tout leur équipage, le gouverneur de Rio Janeiro, Gomez Freire, officier de mérite, qui conduifoit cette entreprise, a été obligé de l'abandonner, & les Portugais ne font rentrés en poffeffion de l'ifle de St. Gabriel & de la colonie qu'à la paix. La ville est fort mal fortifiée, quoique fouvent afiégée & prife par les Efpagnols; elle contient environ deux mille cinq cent habitans, blancs, noirs, esclaves & libres: ces quatre gouvernemens font fi peuplés que Don Pedro d'Acunha, Vice-Roi actuel du Brésil, vient d'y lever en 1766 quatorze mille hommes de milice, ce qui joint à beaucoup d'autres caufes a excité une grande révolte aux mines; on y compte plus de cent vingt mille ames. Les habitans de St. Paul & des mines font féroces & infolens. Le grand éloignement des ports rend leur foumiffion fort difficile, & il faudroit des troupes nombreuses & un gouvernement très rigoureux pour les réduire: cette colonie est compofée de fcélerats capables de tous les crimes; ce font à la vérité les meilleurs foldats du Brésil, mais ils donnent continuel-

lement beaucoup d'inquiétude & d'embarras au Vice-Roi. Les assassins sont très fréquens dans ces parties du Brésil, & tous les crimes y sont impunis. On ne voyage qu'en caravanes nombreuses depuis ces provinces intérieures jusqu'à la mer, & ce n'est pas sans beaucoup de dangers; parce qu'outre les mauvaises inclinations des habitans, qui sont fort portés aux vols & aux assassins, les chemins sont infectés de Nègres Marons qui ont fondé dans les bois des espèces de villes, que les Portugais ne pourroient forcer & détruire qu'avec beaucoup de peine; les Sauvages sont aussi beaucoup d'incursions dans ces parties.

Les Nègres Marons ou libres sont dans toutes les colonies Européennes les plus cruels ennemis de leurs anciens maîtres, & ceux qui, avec le tems, feront le plus de tort aux colonies mêmes. On ne fait pas précisément le nombre de ceux du Brésil, qui cependant est considérable; on ne connoit même pas bien positivement leurs établissemens; tous les jours on en découvre de nouveaux. Leur position les rend terribles pour les habitations qu'ils viennent ravager, & qu'ils tiennent toujours en allarme; ils sont difficiles



à détruire, parce que leurs établissemens font situés au milieu des bois dans des endroits impénétrables; c'est ordinairement une grande enceinte qui contient leurs huttes & leurs bestiaux: des défilés garnis de pallissades & de fossés profonds en défendent les approches: quelques-uns de ces malheureux ont des fusils, les autres ne manquent pas de flèches & de zagayes. Ils commercent avec les Sauvages qui leur font une guerre moins vive qu'aux Européens. Leurs villages contiennent beaucoup de monde, parce que les Nègres ont une propagation facile & abondante, & quoiqu'on en détruise de tems en tems, ils multiplient si fort, que d'après l'estimation des Brésiliens, leur nombre passe quarante mille dans cette partie de l'Amérique méridionale.

Toutes les nations Européennes éprouvent dans leurs colonies le danger de ces ennemis intérieurs, & la grande difficulté de les extirper. Les Anglois n'ont pas pu en délivrer leurs îles, sur-tout la jamaïque. Les Hollandois viennent d'essuyer une guerre contre eux aux Berbices: l'île de Cuba, quoique fort étroite, en est si remplie, qu'il n'y a que le chemin de la Havane à St. Jago qui soit libre, &

qu'on n'ose traverser l'isle dans aucune autre partie ; ce fléau est plus ou moins terrible selon le traitement, plus ou moins cruel que l'on fait à ces malheureux ; leur vengeance n'est que trop juste. On ne peut pas avoir dans les habitations trop de vigilance & trop de fermeté à repousser les Nègres Marons & les détruire , parce que dès qu'ils se présentent autour d'un bourg la tête des Nègres fermente, & si on ne vient pas bien vite à bout d'éloigner ou de détruire les Marons, surtout si on a l'air de les craindre, les Nègres esclaves sont toujours prêts à se révolter & à égorger leurs maîtres, pour aller se joindre aux Marons dont ils envient la liberté.

Lorsque l'on attaque un village de Marons, on est forcé de les passer tous au fil de l'épée, parce que dès qu'ils ont une fois goûté de la liberté ils ne peuvent plus se raccoutumer au travail, & ils ne sont propres qu'à porter les autres Nègres à la révolte, & à mettre le désordre dans l'habitation du maître qui voudroit les reprendre & les traiter avec indulgence : d'ailleurs ils craignent si fort eux mêmes de rentrer dans l'esclavage, qu'ils préfèrent la mort, & qu'ils s'égorgent les uns les

autres dès que leur village est forcé ; cette guerre est très cruelle & dangereuse , parce qu'ils ne donnent & ne reçoivent aucun quartier : que pour arriver à leurs habitations , il faut percer au travers des bois ; qu'ils sont fort adroits à tirer , & qu'ils sont bien la guerre de chasseurs & d'embuscades : aussi ces entreprises ne se font pas sans beaucoup de perte , & les soldats Portugais craignent beaucoup cette guerre.

Entre la colonie du Sacrement & la Capitainie de St. Vincent est enclavé le Rio St. Pedro , établissement des Espagnols , & l'île Ste. Catherine où ils ont aussi garnison ; ces deux postes , sur-tout celui du Rio St. Pedro , seront un sujet continuel de guerre entre les deux nations , tant que les Espagnols ne voudront pas le vendre , l'échanger ou l'abandonner : il est tout aussi difficile aux Espagnols de conserver ce poste , qu'aux Portugais d'entretenir celui du Sacrement , aussi est-il à présumer que ces derniers accepteroient volontiers l'échange. Mais ce poste est essentiel à soutenir pour les Espagnols , & d'une toute autre importance que celui du Sacrement pour les Portugais , parce qu'en tems de guerre , avec des forces un peu supérieures , c'est un

chemin sûr pour arriver aux mines qui n'en font pas à cent lieues, & qui ne font point à couvert par ce côté : par conséquent ce poste doit donner une allarme continuelle aux Portugais, au lieu que leur colonie du Sacrement ne peut donner qu'un ombrage fort léger aux Espagnols, parce que la largeur du Rio de la Plata défend Buenos-Ayres, & qu'il s'en faut de beaucoup que l'objet d'attaque des Portugais de ce côté soit de la même importance.

Au commencement de 1766, le Comte d'Oyeras a fait un embarquement de quatre cent hommes de troupes bien disciplinées pour cette partie, avec des ingénieurs & du canon. La garnison Espagnole du Rio St. Pedre étoit alors en fort mauvais état ; elle n'est que de deux cent dragons & quatre cent fantassins, & elle se trouvoit encore affoiblie par une désertion de cent quarante hommes qui avoient passé chez les Portugais : il n'y a cependant point d'apparence qu'il y ait eu aucune hostilité dans ce pays : d'ailleurs la révolte générale du Brésil occupe actuellement le ministère Portugais.

Le Brésil étant doué de tous les avantages de la nature devoit être la plus belle colonie du monde entier, depuis

deux cent foixante ans que les Portugais la possèdent : mais outre les pillages des Hollandois qui l'ont dévastée, elle a été encore arrêtée dans ses progrès, comme le reste de cette monarchie, par la domination des Espagnols ; elle est même considérablement tombée en décadence depuis l'époque des trois Philippes : les dettes de Jean V, & les compagnies qu'on y a établi avec plus d'avidité que d'intelligence, ont achevé de la ruiner. On ne doit compter que trois points principaux pour le commerce du Brésil, qui est absolument mort dans le reste de cet immense pays : la Bahia qui en est le centre ; le Paraque les nouvelles découvertes du Rio Négro vont remettre en vigueur, parce qu'il servira de débouché aux mines par l'Amazone ; enfin Rio Janeiro qui est le débouché des mines du sud, & qui sert de port aux Capitainies de Porto-Seguro, Spiritu-Sancto, & St. Vincent.

On compte dans la colonie du Brésil douze cités, soixante-six bourgs, beaucoup de villages & de peuplades ; un archevêché & quatre évêchés, & environ quatre cent trente mille habitans, dont un sixième au plus de Portugais : il ne sort de ce pays pour le

Portugal qu'environ trente vaisseaux par an, qui portent, bonne année ou mauvaise, sept à huit mille caisses de sucre de trente arrobes chacune, dix mille roles de tabac de sept à huit arrobes, vingt-cinq à trente mille cuirs préparés, quatre à cinq mille cuirs avec leurs poils, pour plus de dix millions de diamans & plusieurs millions d'or en poudre, en barre & monoyé: outre cela, du beaume, du gérofle, de la canelle, gingembre, cacao, vanille, coton, anil, huile de copahu & des bois de prix renommés pour la force, la mesure & l'incorruption. Tous les ans il part de la Bahia & de Fernambouc une ou deux frégates chargées de bois de construction pour la marine du Roi: les Nègres pour cette colonie se tirent de l'Éthiopie & du Congo. Les Portugais ni le Roi n'ont pas la moitié dans le commerce du Brésil, qui est tout entier entre les mains des Anglois, à qui les meilleures factoreries appartiennent sous des noms Portugais, & dont les négocians Portugais, qui sont en fort petit nombre, les capitalistes & les colons, ne sont que les prête-noms & les courtiers. Les troupes qui gardent le Brésil consistent en sept à huit mille soldats réguliers,

& environ trente ou quarante mille hommes de milice; celles des mines & de St. Paul passent pour de bonnes troupes, mais ce nombre est petit pour une si grande étendue de terrain, & la partie du nord sur-tout est susceptible d'être attaquée avantageusement par les François. La colonie du Sacrement est prise avec facilité dès le commencement de chaque guerre entre l'Espagne & le Portugal: le seul moyen que les Portugais auroient de l'empêcher & de nuire beaucoup aux Espagnols, seroit de faire une concession de cette colonie aux Anglois, mais ce seroit se donner des maîtres, & le remède seroit pire que le mal.

Si le Brésil étoit attaqué à la fois avec vigueur, par les François, du côté du Para, du Maraçon & le long du Rio Négro, & par les Espagnols du côté du Rio St. Pedre, en se portant sur St. Paul & sur la Capitainie de St. Vincent, la défense en seroit fort difficile & d'autant plus embarrassante, que cette colonie seroit attaquée par ses endroits les plus importans, qui sont les mines: le secours des Anglois ne seroit pas fort utile n'y employant que des flottes, & il seroit également dangereux pour les Portugais d'y intro-

duire des troupes Angloises de débarquement, c'est à quoi ils ne se résoudroient certainement qu'à la dernière extrémité. Mais les Portugais n'ont point ce danger à craindre tant que les colonies Françoises & Espagnoles, voisines du Brésil, ne seront pas plus garnies de troupes, ni en meilleur état qu'elles ne sont actuellement.

---

## C H A P I T R E V.

### *Isles de l'Océan appartenantes au Portugal.*

CES isles se peuvent partager en quatre parties : 1°. Porto-Santo & l'isle de Madere ; 2°. les Açores ou Terceres ; 3°. les isles du Cap Verd ; 4°. les isles de la côte de Guinée.

#### I. *Porto-Santo & Madere.*

L'isle de Porto-Santo est dans le trente-troisième degré & quelques minutes, dix lieues au nord-est, & un peu plus à l'est de Madere ; elle a cinq lieues de long & deux de large ; elle est distante de cent quarante lieues de Lis-



bonne. Cette isle a été découverte par Jean Gonçalez Zarco & Tristan Vaz ; elle a environ douze cent habitans : la plus grande population est le bourg de Porto-Santo, dont la baye est assez bonne, quoiqu'exposée aux vents de sud & sud-ouest.

L'isle de Madere est à l'est-ouest du Cap Cantin en Afrique, à cent cinquante-deux lieues de Lisbonne, & à peu près dans la même distance des Terçeres, dans le trente-deuxième degré & quelques minutes ; elle a dix-huit lieues de long & quatre lieues & demie de large. Elle fut découverte la même année que Porto-Santo par le même Zarco, qui lui donna le nom de Madere pour la quantité de bois dont-elle étoit couverte ; il y mit le feu, & l'embrasement dura sept ans. Elle est divisée en deux Capitainies : celle de Machico appartient à présent à la maison de Vimiofo ; cette Capitainie contient la petite ville de Machico qui a deux mille habitans, le bourg de Santa-Cruz qui en contient douze cent, & sept villages qui en contiennent environ deux ou trois mille. La Capitainie de Funchal fut donnée, par le Roi Jean I, à la maison de Zarco, qui est à présent celle de Camara, à qui elle appartient

## 94 *Les Colonies Portugaises.*

encore aujourd'hui. La capitale de cette Capitainie est le Funchal ; cette ville est défendue du côté de la mer par cinq forts en terre ferme, & un petit fort sur une isle à la pointe de l'ouest, & du côté de la terre par le château de St. Jean del Pico ; elle est le siège d'un archevêché. L'isle de Madere contient une cité, quatre villes, & plus de cent vingt mille habitans divisés en trente-neuf paroisses ; il y réside un gouverneur. Elle a une douane qui, avec les dixmes que le Roi tire de l'isle comme grand maître de l'ordre du Christ, vaut plus de trois cent mille cruzades. Le grand commerce de cette isle est en miel, cire, sang-dragon, sucre, vins excellens & toutes sortes de fruits.

### II. *Les Açores ou Terceres.*

Les Açores portent le nom d'une sorte d'oiseaux semblable aux éperviers, qu'on y trouva en une prodigieuse quantité lors de leur découverte, par le commandeur Alvarez de Cabral en 1432 ; on les nomme aussi Terceres, du nom de la principale qui a été découverte la troisième. Les Flamands s'attribuent cette découverte avec beaucoup de droit, & les nomment les isles Flamandes, *die*

*Flämsche eylanden* : elles sont au nombre de neuf. La première, l'isle Ste. Marie est dans le trente-septième degré & quelques minutes de latitude, à l'est-ouest du Cap St. Vincent, à deux cent cinquante lieues de ce Cap; elle a quatre lieues de long & trois de large; un port bien fortifié, avec environ cinq mille habitans. La seconde, l'isle St. Michel est la première qu'on reconnoit en allant de Lisbonne à l'Amérique; elle est à deux cent douze lieues du Cap d'Espichel; elle a dix-huit lieues de long & deux de large; elle est la plus peuplée de ces isles, & elle contient plus de quarante mille ames; elle est fort fertile & fort riche, quoique la cinquième partie n'en soit pas cultivée: elle contient une cité, cinq bourgs & vingt-deux villages. La cité se nomme Ponte Delgada; la maison de Ribera-grande, à qui appartient cette isle, en tire plus de quarante mille cruzades de rente. La troisième, l'isle Terceira a treize lieues de long & six de large; elle contient une cité, deux bourgs & une quinzaine de villages. Angra la capitale, évêché, est située au sud de l'isle; l'entrée du port est entre deux pointes qui s'avancent dans la mer. A la pointe de l'ouest est un grand

rocher où est situé le château de St. Jean Baptiste , avec un bastion avancé nommé St. Antoine ; on appelle ce rocher le Mono ou le finge , il est de pierre noire ; à la pointe de l'est est le château de St. Sebastien. Le port est de bon ancrage & sûr à tous vents , excepté le sud-est qui oblige à lever l'ancre dès qu'il s'élève. La ville est bien située , bien bâtie , avec de grandes rues bien pavées , ornées de fontaines ; elle contient plus de dix mille habitans. Elle a été érigée en cité & en siège épiscopal en 1534 , par le Roi Jean III ; elle a une garnison ordinaire de cinq cent hommes. Cette ville est fort susceptible de défense , & bien pourvue d'artillerie : on y compte plus de cent quatre-vingt pièces de canon de bronze , dont plusieurs de quarante-huit livres de balle , & on y voit la fameuse coulevrine de Malaca qui est de soixante livres. La ville de St. Sebastien a environ mille habitans ; elle est défendue par six bons forts : c'est où s'assemble le sénat de l'isle quand il a à délibérer sur des matières importantes. Villa Praya est à quatre lieues nord-est & quart d'ouest du port d'Angra , situé sur une Baye sûre & bien défendue ; elle contient près de trois mille ames. La

quatrième,

quatrième, l'isle de St. Georges est sud-est ouest nord-ouest, à huit lieues de Terceres; elle a onze lieues de long & une & demie de large; cette isle est élevée & fort plate. A ses deux pointes sont deux iflots détachés; elle a un petit port très sûr pour les barques & autres petits bâtimens: elle contient en tout trois mille ames, distribués en trois bourgs & quatre villages, tous au sud, parce que la partie du nord est pierrieuse & ne peut pas être cultivée. La cinquième, l'isle Gracieuse est au nord-ouest & un quart d'ouest de l'isle de Terceres, dans le trente-neuvième degré & demi de latitude; elle a trois lieues de long sur deux de large. La partie du nord vaut mieux que celle du sud; elle a deux bourgs & trois mille six cent habitans. La sixième, l'isle de Fayal est à dix-huit lieues ouest sud-ouest de Terceres; elle a neuf lieues de long & trois de large: le port de cette isle est Villa da Horta; elle contient quatre mille ames, divisés en onze paroisses. La septième, l'isle du Pic a seize lieues de long & cinq de large; on la reconnoit de quinze lieues en mer, à cause d'une montagne très haute qu'on assure avoir trois lieues d'élévation: son principal port est Villa das Lagunas; elle a

aussi le port de la Madeleine vis-à-vis l'isle de St. Georges, dont elle n'est séparée que par un canal de quatre lieues; elle est très fertile, sur-tout en bois de cèdre: on y compte deux bourgs, six villages & deux mille huit cent habitans. La huitième, l'isle des Fleurs a dix lieues de long & trois de large; elle est à trente-neuf degrés quarante minutes. Sa principale peuplade est Santa-Cruz, qui contient huit cent habitans; c'est le titre d'un Marquisat appartenant à la maison de Gouvea: on compte dans cette isle deux bourgs, quatre villages & deux mille habitans. La neuvième, l'isle du Corbeau est au nord de l'isle des Fleurs, dont-elle est séparée par un canal d'une lieue; elle n'a que trois lieues de tour, une paroisse, & environ cinq cent habitans. Les Açores contiennent environ quatre-vingt mille ames; elles ont fort peu de commerce, & elles ne rapportent pas au Roi de Portugal autant de revenus que lui coute leur entretien.

### III. *Les isles du Cap Verd.*

Les isles du Cap Verd sont situées à cent lieues de ce Cap qui est à la côte occidentale d'Afrique, à quatorze de-

grés de latitude, & presque quatre degrés de longitude entre les deux bouches du Niger, mais plus près de celui de ses bras qui forme la rivière de Sénégal que de celui qui se nomme Rio-grande: on prétend que ce sont les anciennes Hesperides ou Gorgones de Pline & Ptoloméé. Elles ont été découvertes en 1460, par Antoine de Noli, Génois, par ordre de l'Infant Don Henri, qui en fit présent au Roi Alphonse V, son neveu; elles sont au nombre de dix. La première, l'isle de St. Yago est la principale; elle a dix-huit lieues de long & huit de large: sa pointe de nord-ouest est au quinzième degré trente-cinq minutes de latitude, & trois cent cinquante-trois degrés cinquante-quatre minutes de longitude. La ville se nomme Ribeira-grande ou St. Jacques, évêché; cette isle a deux ports, celui de la ville pour les grands vaisseaux, avec une entrée de quinze brasses d'eau; l'autre qui est le meilleur de toute l'isle, est celui de Villa da Praya: cette isle a été brûlée & sacagée deux fois en 1582, dans les guerres du Prieur de Crato pour la succession de Don Sebastien, & en 1712 par une escadre Françoisé, commandée par le brave Cassart. Les autres

ifles font, Mayo, Boavista, de Sal, de Fogo ou St. Phelipe, Brava, St. Nicolas, Ste. Lucie, St. Vincent & St. Antoine; elle font fort peu intéressantes & peu peuplées: elles contiennent en tout de quinze à seize mille ames; elles font pauvres & sans commerce: leur principale production est du ris & du sel.

#### IV. *Isles de la mer de Guinée.*

La premiere, l'isle de St. Thomé est située à trente-neuf lieues du Cap de Lobo Gonzalès à l'ouest nord-est, vis-à-vis du Congo: on croyoit autrefois qu'elle étoit traversée par la ligne, mais il est reconnu par les observations faites depuis ce siècle qu'elle est tout à fait au nord, de sorte que son sud est à six minutes de latitude, & son nord à quarante minutes: elle est à trente & un degré & quelques minutes suivant le méridien de l'isle de Fer. On ignore le nom de celui qui l'a découverte, mais on suppose qu'elle l'a été vers l'an 1471, sous le règne d'Alphonse V. Elle a une cité, résidence d'un Evêque; on compte dans toute l'isle environ trois mille ames. La seconde, l'isle du Prince est à un degré trente-sept minutes de



latitude septentrionale, vingt-huit degrés cinquante minutes de longitude; elle est éloignée de vingt lieues de celle de St. Thomé; elle a sept lieues de long & deux de large: elle contient environ deux mille habitans. La troisième, l'isle de Fernan-Po est au nord-est de l'isle du Prince: elle a cinq lieues de long sur deux de large, & fort peu d'habitans. La quatrième, l'isle d'Annobon est au sud-ouest de St. Thomé; elle a environ six lieues de tour & trois cent habitans. Ces quatre isles sont très pauvres & mal-saines, & ce sont des mouillages funestes aux vaisseaux qui y séjournent, parce que le voisinage de la Ligne corrompt les vivres, & que bien loin d'y trouver des secours, ils sont obligés d'en donner aux habitans de ces isles infortunées.

---

## C H A P I T R E VI.

### *Conclusion.*

Cette description abrégée des colonies Portugaises suffit pour en faire connoître la force: on trouvera dans beaucoup d'auteurs des détails plus étendus.

Les colonies Afiatiques ne pouvoient pas fubfifter fans détruire le Portugal, quand même ils ne s'y feroient pas vus attaqués par les autres peuples Européens: les Indiens s'accoutumoient peu à peu aux armes & à la difcipline de l'Europe. Les Turcs répandus du côté de la mer Rouge, de Surate & dans le Mogol, & jufqu'à la prefqu'ifle de Malaca, connus aux Indes fous le nom de Rumes, étoient des ennemis trop formidables pour ne pas finir par détruire tous les comptoirs foibles & mal fortifiés des Portugais. Ceux-ci trop peu industriels & trop fiers pour fe réduire à la qualité de marchands, ne favoient que faire la guerre, & ne réparoient pas par le commerce les pertes qu'ils faisoient par les armes; leurs pirateries continuelles excitoient contre eux une indignation générale; chaque nation Indienne, pour fa propre défenfe, s'exerçoit auffi à la piraterie. Le fanatisme de part & d'autre conduifit le tout; Jéfus-Chrift & Mahomet étoient toujours invoqués pour le fuccès de ces combats auffi injuftes que fanglans, dans lefquels entroit auffi l'intérêt & la gloire de chaque religion. Cependant les Indiens apprenoient la navigation & la guerre, & en peu de

tems ils en auroient eu autant que leurs maîtres. Les François, les Anglois & les Hollandois sont venus recueillir les fruits des découvertes des Portugais; ils ont joint l'industrie à la force; ils ont fondé ces riches compagnies de commerce assez puissantes pour faire trembler les Indiens & soutenir de grandes guerres, nuisantes pareillement à leur état institutif. Le cri général des Indiens, contre les Portugais, a rendu juste l'acharnement avec lequel ces différens peuples les ont dépouillés sans résistance. A la vérité, c'est le règne des trois Philippes & la mauvaise administration des Espagnols qui a empêché les Portugais de se défendre: ils ont été sacrifiés par la cour de Madrid qui regardoit le Portugal, plutôt comme une province conquise, que comme des sujets égaux à ceux de ses autres états.

Le Brésil a été retardé dans sa population, & son défrichement par l'espèce de vertige & d'esprit de chevalerie qui régnoit lors de la grande puissance des Portugais dans les Indes; personne ne vouloit aller se réduire à l'état de cultivateur & de colon; les fortunes étoient plus rapides, & plus glorieuses aux Indes orientales: la piraterie ouvroit une carrière plus at-

trayante pour une nation brave, fière & paresseuse. Les Rois de Portugal se prêtoient au préjugé de leurs sujets, en paroissant mépriser le Brésil; on ne le peuploit que de scélérats & de vagabonds. Les Rois, n'en pouvant tirer aucun profit, faisoient des concessions de provinces entières à des particuliers, qui bornoient le travail & les vues des habitans à leur propre intérêt, & qui étouffoient dès leur naissance l'industrie & les spéculations. Les Hollandois en 1624, trouvèrent le Brésil pauvre & mal cultivé; ils établirent à Fernambouc une colonie pareille à celles qu'ils avoient dans les Indes; ils donnèrent aux Portugais les premières leçons d'industrie: & quoique par une guerre de trente ans, lorsqu'ils furent obligés d'abandonner cette colonie, ils détruisissent leurs établissemens, leurs plantations & leurs factories, cependant ils laissèrent après eux leur exemple que les Portugais suivirent tant bien que mal, & qui, soutenu par l'intérêt des Anglois, a remonté le Brésil au point où il se trouve: d'ailleurs depuis la perte des Indes, toutes les spéculations des Portugais se sont tournées de ce côté. Le Ministère a retiré des mains des particuliers une grande partie des pro-

vinces, mais il a été trop loin; l'avidité est toujours aveugle. L'établissement des compagnies a encore porté coup au Brésil: les habitans trop peu ménagés & trop foulés, sont portés à la révolte: les taxes trop fortes attaquent l'industrie, & répandent le découragement & le désespoir. Il faudroit des moyens bien combinés, & beaucoup de douceur & de prudence pour ramener la confiance & l'industrie: avec la force on soumet au pouvoir, mais on n'excite pas au travail; la violence ne fait qu'irriter des peuples riches & fiers que l'on a trop maltraité, & que l'on a appauvri sans ressource. Si l'on y envoie des troupes, il est dangereux d'y en envoyer trop ou trop peu. L'exemple de la fermeté des colonies Angloises & de l'abolition du Stamp paper, (papier timbré) a fait un grand effet sur toutes les colonies Européennes de l'Amérique; il est cause de tous les désordres qui existent au Mexique, au Pérou & au Brésil.

L'isle de Madere est la plus peuplée & la plus riche des colonies Portugaises, mais ce n'est pas celle dont l'état tire le plus de profit; ces insulaires n'ont aucun besoin de l'Europe, commerce directement avec l'Angleterre,

& payent fort peu de droits au Roi. Les autres isles & les colonies d'Afriques sont misérables. Le nombre & l'étendue des colonies Portugaises sont imposans, mais pour revenir de l'idée magnifique que l'on peut en concevoir, il n'y a qu'à s'en tenir au tableau suivant de dénombrement.

	Habitans.
L'Asie. . . . .	50000
L'Afrique. . . . .	80000
Le Brésil. . . . .	430000
L'isle Madere & Porto-Santo.	130000
Les Açores. . . . .	80000
Les isles du Cap Verd. . . . .	16000
Les isles de la mer de Guinée.	5000
	<hr/>
Total	791000

Dont un sixième au plus de Portugais. L'exiguité de cette population, comparée avec l'étendue immense des établissemens Portugais, peut faire juger de la foiblesse de chacun d'eux, & on peut en conclure que le commerce & la marine du Portugal sont aussi en fort mauvais état.




 LIVRE TROISIEME.

*Etat Militaire.*

---

CHAPITRE PREMIER.

*Défauts de l'état militaire portugais.*

Rien n'a été plus méprisable depuis un siècle jusqu'à près la guerre de 1762, que le militaire portugais. Après cinquante ans de paix, après un tremblement de terre, des famines, enfin après une abominable conjuration ; cette partie avoit été totalement négligée, & elle étoit tombée dans un état misérable. L'armée étoit composée d'environ huit à dix mille hommes moindres que des payfans, sans uniformes, sans armes, demandant l'aumône, ou assassinant pour vivre ; les officiers de ces troupes étoient les valets, ou les écuyers des colonels, continuant dans leurs emplois domestiques, servant leurs maîtres à table & montant derrière leurs voitures les jours qu'ils n'étoient pas

de garde ! c'est là , sans exagération , le portrait inimaginable de l'ancien militaire portugais , avant la guerre de 1762 , & la venue du comte de la Lippe (\*) dans ce pays , qui en a changé la face.

Le Portugais est naturellement ennemi de l'application ; les grands ont

---

(\*) Ce général débuta par un trait qui déplut infiniment à toute la noblesse portugaise , parce qu'il étoit dans toute la régularité du point d'honneur & de la décence militaire , qu'elle ne connoissoit plus. Etant prié à dîner à son arrivée chez le Comte Baron des Arcos général des troupes portugaises , il vit derrière sa chaise un valet de la maison en uniforme d'officier placé là pour lui verser à boire , reconnoissant l'habit , & apprenant qu'il étoit capitaine de cavalerie dans le régiment de cuirassiers de ce général , que l'on nomme le régiment d'Alcantara , il se leva de table , le fit asseoir à ses côtés entre lui & le Comte Baron , dont la herté eut beaucoup à souffrir ; quelques tems après pour admettre plus d'égalité & de sentiment d'honneur dans l'armée , il s'expliqua hautement sur l'article des duels , & il déclara qu'il mépriseroit infiniment & qu'il feroit chasser tout officier qui refuseroit de donner ou recevoir satisfaction , en se prévalant des ordonnances ou du prétexte de la religion.



peu de disposition au militaire, & comme depuis ses révolutions ce gouvernement est soupçonneux, on ne permet qu'à certaines familles & à certains caractères de suivre cet état. Il n'y a que les étrangers qui puissent le soutenir, mais ils sont mal choisis & méprisés, quoiqu'ils ayent rendu les plus grands services à la couronne de Portugal. Les obligations que les Portugais ont aux étrangers depuis l'acclamation de 1640, ne peuvent être égales que par leur ingratitude; ils paroissent avoir pour principe de les appeler en tems de guerre pour réparer les longues sottises qu'ils ont faites pendant la paix: l'ardeur & le zèle militaire renaiſſent à l'arrivée de ces aventuriers. La guerre cessant, le zèle s'éteint, les épées se rouillent, les étrangers sont chassés, persécutés, meurent ou désertent, accablés par l'injustice, les dettes & la misère, & les Portugais retombent dans leur ignorance & leur engourdissement. Cette absurde conduite s'est déjà renouvelée plusieurs fois depuis l'époque que je viens de citer, il est probable qu'elle se renouvellera encore souvent. Malheureusement pour les états gouvernés par un seul homme, le ministre n'est jamais

universel, & il ne s'occupe essentiellement que de la partie qu'il a exercée toute sa vie, à laquelle il sacrifie toutes les autres, qu'ordinairement il connoit moins & souvent point du tout. Le Comte d'Oyeras premier Ministre de Portugal est purement politique, ne connoit point du tout la guerre, & il est éloigné & ennemi de cet état, qui suppose dans les sujets qu'on y employe de la fermeté & une vigueur, qu'il ne veut point dans les gens qui lui obéissent.

L'état militaire du Portugal a l'air très respectable. Le Roi paye une armée, mais il ne l'a pas encore, & loin d'améliorer, elle diminue tous les jours de valeur: la mal-propreté & l'indiscipline font dans les troupes portugaises un progrès journalier. Les officiers sont mal choisis, mal payés, & cependant ils ne servent que par intérêt; l'honneur n'est point introduit parmi eux: mais l'extérieur est encore un peu soutenu par les réglemens; la coupe des habits & le maniement des armes font à la Prussienne.

L'état des troupes du Roi de Portugal est trop considérable pour un petit royaume, surtout avec la méthode que le Ministère se pique de suivre, de ne

recruter que dans le pays & de ne recevoir aucun soldat étranger dans les régimens nationaux. Cette exclusion est contre l'intérêt de la population, suivant le système reçu qu'un laboureur suffit à l'entretien de quatorze hommes, & qu'un paysan devenu soldat est inutile à la population & à l'état social; elle est encore contre l'intérêt politique du Portugal, qui devrait chercher à affoiblir les armées espagnoles, en favorisant la désertion par des traitemens avantageux & une réception engageante, ce qui n'est point en Portugal, où les soldats étrangers, ou Espagnols, poussés par le mauvais génie de la désertion, ne trouvent aucun azile, & périssent de faim. Le ministère portugais est aussi très contraire aux troupes étrangères; la malheureuse aventure du régiment Royal étranger en est une funeste preuve: il auroit dû prévoir cependant, que cette excessive sévérité contre tout un corps diminue son crédit & la confiance des étrangers, & qu'il peut venir un moment de besoin, & par conséquent de repentir.

Le Comte de la Lippe a rendu au Portugal le très grand service d'établir la première forme matérielle qui manquoit au militaire; ce n'est cependant

qu'une matière ébauchée, à laquelle il manque une continuation suivie, parce qu'il n'y a pas mis assez de tems, qu'il est parti trop tôt, & qu'il n'a pas assez choisi les officiers qu'il laissoit pour continuer l'œuvre qu'il avoit commencé.

A la déclaration de la guerre de 1762, le Portugal se trouvant sans officiers & sans soldats, l'épouvante & le besoin ont fait recourir le ministère à tous les moyens pour avoir des officiers étrangers; on a ouvert la porte à tous les aventuriers deshonorés & chassés des armées, qui traînoient un habit d'officier dans différentes capitales, parce qu'aucune des puissances beligerantes ne vouloit nourrir de pareils combattans; on a fait pleuvoir sur cette vile espèce les grades & l'argent pour les attirer en Portugal: il suffisoit d'être étrangers pour faire un traité avec la cour de Lisbonne. Mr. de Mello, ambassadeur de Portugal à Londres, étoit chargé de tout recevoir; au lieu de s'adresser au Roi de Prusse, ou aux Hollandois pour avoir un envoi d'officiers connus, au lieu d'offrir de bons traitemens à des officiers existans à quelque service distingué, on mettoit à la tête de l'armée portugaise une quantité d'ignorans & de frippons, capa-

bles de la perdre & d'augmenter la crainte & le désordre : la même chose arrivera toujours à toute puissance qui négligera son état militaire en tems de paix. Il n'est plus tems de choisir quand la guerre se déclare, il faut tout prendre, & la canaille & ce qui s'offre d'abord.

On a guéri ce mal par un remède violent. Le ministère, après avoir dissimulé pendant la guerre son ressentiment sur les abus, dont il connoissoit une partie, parce qu'ils fautoient aux yeux de tout le monde, s'est servi d'un expédient aussi nuisible que l'abus même ; il a confondu dans sa haine les honnêtes gens avec les mauvais sujets ; il a vengé des querelles personnelles ; il a chassé & persécuté les étrangers en général, & par cette persécution mal entendue il a tout-à-fait détruit le peu de considération que les Portugais n'étoient déjà pas trop porté à leur accorder.

Aucune nation n'est plus susceptible de haine nationale que la Portugaise. Ce vice inhumain de haïr les étrangers, parce qu'ils sont étrangers, ne peut exister que chez des nations non policées. Les nations vertueuses passées & présentes ont toujours caressé les

étrangers, croyant que rien ne seroit plus à la gloire & à l'instruction de leur pays que de les attirer. C'est le principe d'hospitalité inné dans les hommes, & qui ne peut être chassé de leur cœur que par l'orgueil, les préjugés, ou le fanatisme; il ne devrait y avoir que deux nations dans le monde, les honnêtes gens & les malhonnêtes gens: tous les honnêtes gens devroient être concitoyens, & tous les malhonnêtes gens étrangers.

Il règne dans l'armée portugaise une désunion générale; rien n'est plus jaloux que les Portugais, & rien de plus méprisant que les étrangers: le peu de cas qu'ils font de la nation qu'ils servent, les empêche de s'instruire dans l'histoire du pays, dans leurs mœurs & surtout dans leur langue. Cette négligence les rend incapables de rendre tous les services qu'ils pourroient s'ils suivoient les premiers devoirs de leur état, qui font de chercher à prendre toutes les connoissances possibles dans tous les pays qu'ils parcourent; ils passent honteusement une vie oisive & inappliquée dans les cafés & les billards, ce qui fait juger peu favorablement de leurs talens & de leurs dispositions à les augmenter.

En outre ils ont entr'eux des querelles & des haines, qui nuiront toujours au bien du service. Les différentes nations, au lieu de s'amalgamer avec la portugaise, ou au moins de s'unir entr'elles par la qualité d'étranger, ne pensent qu'à se cullebuter l'une l'autre. La dominante & la plus cabaleuse est la faction angloise ou écossaise, qui soutenue par l'état politique de la cour a détruit jusqu'à présent presque tous les autres étrangers, surtout Allemands, Suisses & François.

Quant aux officiers portugais, leur paye ne suffit qu'à les faire vivre avec le soldat, dont ils sont camarades & parens. Tous les postes subalternes sont remplis par de petits bourgeois & des hommes de la plus médiocre naissance; leur haine contre les étrangers, fondée sur ce qu'ils ont moitié plus de paye, les empêche de communiquer avec eux, d'apprendre rien d'eux, & les force à vivre dans l'ignorance & la misère.

Le soldat portugais est obéissant, patient, robuste, vif & adroit, mais il est paresseux, mal-propre & épilogueur; il est susceptible de devenir excellent avec du soin: sa haine contre les Espagnols doit être entretenue,

mais on doit lui faire comprendre qu'il ne peut gagner de supériorité sur cette nation & balancer l'avantage du nombre que par une grande discipline. Le mépris mutuel que ces deux nations ont l'une pour l'autre vient de leur ignorance & de leur présomption. Il y a autant de sottise & de lâcheté à mépriser un ennemi armé, qu'il y a de courage & de présence d'esprit à ne le pas craindre; c'est ce qu'on ne peut pas faire entendre à ces deux nations, surtout à l'Espagnole: il est extraordinaire que deux peuples, qui ont un si grand intérêt à se connoître, à se communiquer en tems de paix, soient assez aveuglés par leur aversion réciproque pour s'étudier & se fréquenter si peu. Aussi la guerre entre l'Espagne & le Portugal se fera toujours de part & d'autre en tâtonnant, parce que ni les uns, ni les autres n'ont ni cartes, ni guides, ni espions.

Ce sont là les vices du militaire portugais que le Comte de la Lippe pourroit corriger aisément, mais il lui faudroit un plein pouvoir, beaucoup de sévérité, point de complaisance & beaucoup de justice. Il faudroit aussi porter les appointemens de l'officier por-



tugais au même point que ceux de l'officier étranger , pour ôter la basse jalousie , & les reproches par l'égalité de fortune , ne mettre aucune distinction entr'eux que sur les talens , rassurer les officiers étrangers qui vivent dans une méfiance & un soupçon continuel , les traiter pour les graces indistinctement comme les nationaux , & les fixer dans le pays par des établissemens solides : enfin il seroit nécessaire de récompenser l'application , en y attachant de la gloire & du profit , & de punir l'oisiveté par la honte & la perte de la fortune.

---

## C H A P I T R E II.

*Etat de l'armée. Infanterie , cavalerie , troupes légères , artillerie , génie.*

L'Etat de l'armée portugaise , indépendamment de sa marine & de ses colonies , est de trente trois bataillons , faisant vingt-six mille hommes d'infanterie , & de vingt-six escadrons , faisant environ quatre mille hommes de cavalerie. Tous les payfans forment

en outre une milice de plus de cent mille hommes, qui font la guerre sans paye, mais avec acharnement, & qui sont formidables aux Espagnols par leur genre de guerre, parce que l'ignorance des Généraux, la négligence des Officiers & l'indiscipline des soldats, exposent toujours leur armée aux embuscades, aux assassinats & aux surprises.

L'infanterie portugaise est assez bien disciplinée, si on veut tenir la main aux nouvelles ordonnances, & instruire davantage les officiers; elle marche bien & manœuvre bien; mais il faudroit la faire camper plus souvent, parce que jusqu'à présent elle n'a qu'une science de marionette, & qu'on ne l'accoutume pas à appliquer aux grandes opérations de la guerre les petites manœuvres de l'exercice: aussi en tems de guerre elle sera plus embarrassée de sa demie science actuelle qu'elle ne l'eût été de son ancienne ignorance. La formation des bataillons est de sept compagnies, dont une de grenadiers, de cent-quatorze hommes chacune; cette formation est vicieuse & imparfaite pour la tactique, ne pouvant fournir de divisions quarrées, sans partager les compagnies inégalement & sans confusion: il y a beaucoup d'autres défauts dans

ses évolutions, dont la plus grande partie vient du même principe. On ne l'accoutume pas non plus au service des places, à remuer de la terre, à attaquer & défendre, à se fortifier, & cependant c'est l'essentiel dans un pays comme le Portugal, où la guerre est défensive & de détail. L'infanterie du nord est beaucoup meilleure, plus robuste & plus élevée que celle du midi, surtout de la capitale & d'Elvas, où elle est très médiocre en hommes.

La cavalerie est montée sur d'excellens chevaux d'Andalousie, de Beira & de Tra-los-Montes; leur taille est peu élevée, ainsi que celle de la cavalerie espagnole, & leurs chevaux sont coupés.

C'est un problème que l'expérience seule peut résoudre, savoir, si les chevaux coupés valent mieux pour la cavalerie que les chevaux entiers? ne regagnent-ils pas du côté de la tranquillité ce qu'ils perdent du côté du feu? la cavalerie espagnole est la seule en Europe dont les chevaux soient entiers, & elle est excellente, cela n'est pas douteux; mais la cavalerie doit-elle être un corps léger & dispersé, ou un corps pesant & solide? une ligne de cavalerie espagnole suffit-elle pour appuyer une ligne d'infanterie? soit battante,

soit battue, ne l'abandonne-t-elle pas sur le champ? les affaires de cavalerie espagnole sont trop promptes & sans ressources: il lui faudroit à elle-même l'appui d'une cavalerie plus flegmatique & plus solide. La cavalerie doit avoir quatre propriétés, l'ordre, la solidité, la force & la vitesse. La cavalerie espagnole a la force & la vitesse, mais les deux premières propriétés lui manquent; la portugaise est tout le contraire: je ne crois pas que de longtems ni l'une ni l'autre de ces cavaleries puisse arriver au point de perfection. La réunion de ces quatre propriétés me paroit difficile à rencontrer, quoiqu'elles ne soient point incompatibles, & je doute qu'elle ait jamais existé dans aucune cavalerie.

Il y a en Portugal douze escadrons de cuirassiers assez bons & bien exercés: je doute cependant que leur solidité suffise pour résister à l'impétuosité du choc de la cavalerie espagnole, parce que leurs chevaux n'ont pas assez l'avantage de la taille. Leur cuirasses leur donnent deux avantages incontestables, quoique les Espagnols n'en conviennent pas, pour ne les avoir pas encore éprouvés; le premier est de garantir le soldat, le second est de lui donner dans  
son

son idée une grande supériorité sur les troupes qui ne sont pas armées à égalité. Les dragons Portugais n'égalent jamais ceux d'Espagne.

Il est avantageux à cette cavalerie de se faire toujours soutenir de bien près par son infanterie & de ne pas s'engager dans les plaines de l'Alentejo, & encore moins dans l'Estremadure Castillane, seule contre la cavalerie espagnole, parce qu'il y a apparence qu'elle se tireroit fort mal d'un combat de cavalerie; mais elle est sûrement meilleure en ligne pour appuyer de l'infanterie, & dans une bataille elle conserveroit mieux son ordre, elle couvriroit mieux une retraite, un fourage, elle exécuteroit moins légèrement mais avec plus de sûreté toutes les grandes manœuvres & les détails de son service. L'escadron a le même défaut qu'en Espagne, d'être composé de quatre compagnies, ce qui donne trop d'officiers, & ce qui la rend trop chère. Les compagnies de cavalerie valent dans les provinces plus de dix mille livres de rente. Les régimens qui sont à la cour sont prodigieusement fatigués, parce qu'ils font l'office de gardes-du-corps, & que le Roi qu'ils accompagnent partout va toujours à toute bride; aussi

font-ils en moins bon état, & les compagnies font moins riches.

La cavalerie Portugaise a sur celle d'Espagne l'avantage d'être exercée au feu & accoutumée à sauter des hayes & des fossés en escadron, ce que ne peuvent pas croire les Espagnols, qui le feroient mieux que toute autre cavalerie, s'ils étoient exercés.

Il n'y a qu'un régiment de volontaires à pied & à cheval, d'environ douze cents hommes, fort mal exercés & incapables de faire cette espèce de guerre. Le Colonel n'est pas un homme assez habile, quoique bon officier, pour conduire des troupes légères; il n'y a qu'un officier de cette espèce en Portugal, le Colonel Louis Hollard (\*), dont j'aurai occasion de parler par la suite, à l'article de l'artillerie: il seroit cependant indispensable d'avoir un corps de cinq à six mille hommes de troupes légères pour la guerre d'Espa-

---

(\*) Ce Colonel est mort en 1767, depuis la conclusion de cet ouvrage dans lequel je conserve son nom comme un hommage dû à son mérite; c'est l'officier le plus généralement habile que j'aye rencontré à aucun service.

gne; c'est celui qui serviroit le plus, parce que cette guerre étant purement défensive, les seules attaques que puissent faire les Portugais sont des incursions.

L'artillerie est composée de trois bataillons, mais très mal exercés. Les canons sont mal faits & matériels. Le ministère avoit eu le bonheur d'avoir deux excellens fondeurs, élèves du fameux Maritz; mais la haine contre les étrangers a prévalu sur le besoin, & à force de mauvais traitemens on les a contraints à déserter, & on en est revenu à l'ancienne méthode: les affûts sont pesans, & il n'y a point encore de train d'artillerie de campagne. On n'a point non plus attaché de petits canons à l'infanterie, ce qui cependant seroit très utile dans un pays de chicane comme le Portugal, où tous les terrains sont des postes; rien n'est réglé sur cette partie, pas même l'école des officiers qui n'existe pas encore. Il y a cependant trois Colonels d'artillerie excellens; le Colonel Yorck Anglois, qui a contribué à la prise de la Havane, Mackbean Ecoissois, qui s'est distingué à l'armée des alliés en Westphalie, & Hollard Suisse, Lieutenant Colonel en Prusse & en Dannemarck,

connu par sa valeur & ses services, grand ingénieur, grand géomètre & grand tacticien; il vient d'inventer un canon qui lui fera honneur dans l'Europe par sa singularité, sa justesse, sa légèreté, sa facilité à être transporté sur les plus hautes montagnes, & son utilité pour soutenir les troupes légères: le Colonel Hollard seroit le seul capable de commander l'artillerie portugaise & de l'établir sur un bon pied, mais on pourroit l'employer encore plus utilement & plus brillamment à former un bon corps de troupes légères.

Le corps des ingénieurs portugais est très mauvais, très mal composé & très ignorant; ils ne peuvent servir tout au plus qu'à régler du papier & numérotter un registre; c'est aussi à quoi on les employe souvent: il y a cependant deux ingénieurs savans & de grande réputation, Funck Suédois, qui avoit servi avec distinction sous le Maréchal de Saxe, dont il a écrit les campagnes, & qui est actuellement Lieutenant Colonel au service d'Angleterre, & Miron Suisse, très brave & très savant officier, qu'on a menacé de lui faire son procès pour avoir voulu



rétablir les fortifications d'Almeida & le défendre contre les Espagnols en 1762; la lâcheté du gouverneur lui a servi de justification. Cet officier, grand géomètre, est fort connu par une thèse qu'il a dédiée au Roi d'Espagne dans le tems de l'ambassade de Don Jayme de Massones de Lima à Paris. L'école des ingénieurs est fort arriérée, & en 1766 les plus habiles en étoient à l'explication du second livre d'Euclide.

Les Portugais pourroient profiter du bonheur qu'ils ont d'avoir quelques ingénieurs étrangers, pour dresser de bonnes cartes de leur pays qui leur manquent totalement; mais on n'y a pas encore travaillé: on en parloit beaucoup cette année à l'occasion d'un cadastre général que le Ministre vouloit faire exécuter, mais le projet étoit trop grand, & les moyens trop courts. On pourroit se réduire pour la partie militaire, qui en a besoin, à dresser de bonnes cartes topographiques des chaînes de montagnes, des rivières, des ravins & des plaines frontières de l'Espagne, pour avoir ses postes tous reconnus en cas de guerre. On dit que le Comte de la Lippe a très

bien reconnu tout le pays qu'il a parcouru dans la campagne de 1762, & que d'après son travail il en fait faire des cartes. Le Général Simon Fraefer, depuis lui, a fait une tournée dans toute la repartition du Nord, où il commande; mais il n'avoit avec lui que des dessinateurs, & il est douteux qu'il ait vu avec l'œil de maître. Le Colonel Funck a été aussi chargé de définir toutes les frontières, & il a présenté au ministère un système général de fortification, dont on dit beaucoup de bien, & que l'on croit accepté.

### C H A P I T R E III.

*Généraux, Officiers, État Major, Substances, Ministre de guerre.*

**L**E Comte de la Lippe est le restaurateur du militaire; c'est un Prince aimable, spirituel, savant, brave & honnête, rempli d'excellentes intentions, très instruit sur les parties sublimes de la guerre, bon tacticien, bon ingénieur; il deviendra un fort bon général à la tête des Portugais, & il se fera une grande réputation, s'il veut pour

sa propre gloire se résoudre à ne pas les négliger comme il fait, & retourner encore dans ce pays, y rétablir toutes les parties qui sont défordonnées depuis son absence & perfectionner l'œuvre qu'il a commencée avec beaucoup de zèle & de succès.

Le second général est un vieux Portugais dévot, nommé le Comte Baron, de la maison des Arcos: il n'a aucune des parties de son état, & il laisse tout se relâcher & se détruire, parce qu'il est incapable de remédier à rien.

Le premier Lieutenant Général est un Seigneur Ecoffois, nommé Simon Fraeser, fils de Milord Lowath, qui eut la tête tranchée dans les guerres de son pays; il est jeune, & il n'a servi que deux ans en Canada pendant la dernière guerre, comme Colonel d'un régiment de montagnards d'Ecosse, après avoir été Avocat tout le reste de sa vie: il a beaucoup d'ambition, une valeur téméraire, de la présomption & fort peu de talents.

Il y a deux Maréchaux de Camp assez distingués; un Allemand, nommé Böhm, créature du Comte de la Lippe, amant du ministère, officier instruit & brave, mais trop courtisan; un Ecoffois nommé Macklean brave & ancien

officier, bon Colonel d'infanterie.

Le reste de la généralité font des Portugais fort peu instruits, dont on fait à peine les noms; en tout les Officiers généraux font médiocres, & la cour de Portugal devoit en attirer de meilleurs, & les fixer à son service par de bons traitemens.

Il y a quelques bons Colonels, Lieutenans Colonels & Majors, presque tous étrangers. Le Colonel Smith Anglois passe pour un Officier de génie & bon général de cavalerie; Mackdonell, Fitzgerald, Campbell, Forbes, Chauencey, d'Etrepies, font de bons Officiers: il y a quelques Seigneurs Portugais de grande espérance, & qui ont du zèle & des talens, tels que le Marquis de Lavradio, les Comtes de Prado, & d'A-ponte, Deluis de Miranda, Pinto, Acunha &c.

Il n'y a point d'Etat-Major d'armée en Portugal, non plus qu'en Espagne; la seule charge de Major-Général de l'armée a été éteinte dans un Ecoissois nommé Preston, qui s'est retiré du service dans le tems de la malheureuse affaire du Colonel Graveron: on a suppléé à cette place par deux charges d'Inspecteurs des troupes. L'Etat-Major d'une armée en est l'ame, elle ne peut pas

s'en passer. L'emploi de Maréchal-Général des logis de l'armée est extrêmement difficile à remplir, & il y a peu de pareils Officiers en Europe; c'est lui qui détaille tous les ordres, qui pourvoit à toutes les entreprises, tant militaires que de subsistances, qui arrange, dirige, & ouvre les marches, qui fait dresser les cartes, & qui tient archive de tous les détails de la guerre. Il n'y a point non plus en Espagne, ni en Portugal, de compagnies de guides, de pontons, de madriers, de chariots composés.

Il n'y a point non plus d'intendance, ni de commissariat des guerres, ni aucun règlement sur les vivres & les fourages; la quantité des places & l'exiguïté du théâtre de la guerre des Portugais rendent les défauts de cette partie moins sensibles, quoiqu'ils courent cependant toujours risque de mourir de faim.

Il est passé du service d'Espagne à celui de Portugal un commissaire des guerres nommé Ferrari, fort connu à Paris, lequel a fixé dernièrement la méthode de faire le pain des troupes d'une manière qui occasionne au Gouvernement un profit réel de 33 pour cent: il travaille à régler cette partie du service,

& selon toute apparence en cas de guerre il fera fait intendant de l'armée.

Le manquement de fourages sera toujours un obstacle aux Portugais pour tenir campagne & entretenir beaucoup de cavalerie; cela vient de ce qu'on ne seme pas dans le pays assez de grains; cet article tient à l'agriculture: il n'y a rien d'assez réglé sur cet objet. Cependant l'aprovvisionnement d'une armée Portugaise peut-être aisément rassemblée dans deux ou trois places d'armes, qu'on doit établir sur les derrières, & dont on doit tout tirer.

Les hopitiaux ne sont point au compte du Roi; c'est une communauté de moines qui est chargée de cette partie, mais on pourroit aisément y mettre plus d'ordre & établir des hôpitaux fixes.

En tout rien ne seroit plus aisé à régler en Portugal que la partie des subsistances, parceque la guerre y est systématique, & les magasins fixes & faciles.

Un des plus grands obstacles à la subsistance des Portugais en tems de guerre, c'est leur manière de la faire, au moins jusqu'à présent. Dès que les Espagnols entrent en Portugal, le Roi publie une déclaration de guerre par laquelle il enjoint à tous ses sujets de

courir sus aux Espagnols : la haine nationale les excite à l'exécution de cette ordonnance. L'armée Espagnole chemine toujours ; les villages se dépeuplent & refluent vers la capitale ; les payfans y arrivent en foule avec leurs femmes & leurs enfans ; ainsi le Roi, qui ne devoit avoir à nourrir que son armée, se trouve au bout de deux ou trois mois de campagne, deux ou trois cent mille bouches de plus sur les bras ! or il n'y a aucun souverain dans l'Europe qui fût en état de soutenir & continuer une pareille guerre. Il y a même un autre danger, c'est que la cour de Madrid sachant profiter de la famine que ses armes occasionnent dans le royaume, n'engage par de bons traitemens les payfans à abandonner leur propre pays, ne favorise leur émigration & leur établissement dans différentes provinces de l'Espagne, en les y transportant, de gré ou de force, avec leurs bestiaux, leurs femmes & leurs enfans.

L'avantage des Portugais & le remède de ce dangereux abus seroit de fixer en tems de guerre le nombre de leurs milices & de ne permettre à aucun autre payfan de résister à l'ennemi, d'abandonner les villages & de désobéir.

au vainqueur, à qui ils doivent appartenir jusqu'à ce que la force ou la paix les délivre du joug.

D'ailleurs, quoi qu'en disent les Espagnols, la guerre des payfans n'est dangereuse que pour des troupes ignorantes & indisciplinées; l'incendie de deux ou trois villages, & la pendaison de cinq ou six moines, ou curés, ou chefs de paroisse arrête bien vite l'acharnement indiscret & barbare des payfans. Il n'y a qu'en Espagne & en Portugal que le militaire est dans le préjugé défavorable, qu'il n'est pas assez fort pour en imposer aux payfans; par-tout ailleurs ils apprennent bien vite les loix de la guerre.

Le payfan n'est naturellement ni brave ni querelleur en général; il est prévenu qu'il paye des stipendiaires pour être dispensé de se battre lui-même; il faut que ces soldats soient bien méprisables pour l'engager à se défendre & à leur résister; les Rois doivent gouverner par les grands principes, ils doivent voir en grand. Le bon calcul fait les deux tiers de la guerre, & le ministère doit savoir calculer.

Lorsqu'un Roi de Portugal trouvera moyen de réduire sa dépense à l'équivalent de son revenu, il pourra soute-



nir la guerre avec égalité & même avec avantage contre l'Espagne. L'article des subsistances est le principal & le plus cher; ainsi toutes ses ordonnances & tous ses soins doivent porter sur cet objet fondamental; des magasins faits & de l'économie dans leur dispensation font la baze & la force de la défense de ce petit royaume.

Le ministère de la guerre n'est pas non plus réglé comme il devoit l'être; on n'expédie point dans les bureaux. La vieillesse du Comte d'Oyeras fait tort aux affaires; il est continuellement occupé de mille objets moins importans, auxquels il sacrifie un tems précieux. Le Ministre en titre de la guerre est Don Luis d'Acunha, fort honnête homme, mais qui n'a aucun crédit, & qui ne fait rien; à peine est-il connu de la moitié des Officiers. Toute la besogne est entre les mains d'un homme de confiance, Secrétaire particulier du Comte d'Oyeras, nommé Don Miguel d'Arriaga, il est rempli de mérite, de probité & d'esprit; mais comme il n'est que l'écho du Comte, & que ce Ministre n'est pas expéditif, les affaires n'en avancent pas d'avantage, & personne n'a ni crédit ni représentation sur cette partie, qui de jour en jour décheoit.

L'état militaire du Portugal est divisé en deux repartitions, ou départemens, pour la facilité des expéditions : le département du nord comprend les trois provinces d'Entreminho-y-Douro, Tralos-Montes, & Beira ; celui du sud comprend l'Estremadure portugaise, l'Alentejo & les Algarves.

---

## C H A P I T R E I V.

*Topographie, rivières, montagnes, places fortes.*

**L**A topographie, ou la connoissance de la disposition des lieux, du cours & de la force des rivières, de l'extension & de l'inclinaison des chaînes de montagnes, de la situation des places fortes, est la première partie de la science militaire, elle entre nécessairement dans le détail de l'état de guerre d'un royaume. L'ennemi doit connoître ces barrières naturelles, ou factices, pour les éviter, ou les surmonter, & le citoyen doit les connoître encore mieux pour s'en servir pour sa défense, mais c'est à cette partie publi-

me de la guerre que beaucoup de nations ne s'attachent pas, surtout la portugaise & l'espagnole: aussi peut-on affurer qu'il ne s'est pas fait une seule campagne savante entre ces deux nations depuis la fondation des deux royaumes.

Le Portugal est arrosé par quatre rivières principales, qui peuvent servir à la direction des opérations, tant offensives que défensives.

Une de ces rivières (la Guadiana) court du levant au sud, entre dans le Portugal par la partie d'Olivença dans l'Alentejo, & sert dans son cours de fossé naturel à cette province & au petit royaume des Algarves, divisant ce dernier de l'Andalousie; ce fleuve, quoique considérable, ne peut pas être utile dans cette guerre, tant par le peu d'importance des provinces qu'il arrose, que parce qu'il ne porte bateau que depuis Mertola, jusqu'à la mer, dix lieues.

Les autres rivières courent du levant au couchant. Le Minho divise une partie de la Galice d'une partie de l'Entreminho y Douro; mais il ne sert point du tout à la défense de cette dernière province, qu'on peut attaquer sans traverser ce fleuve.

Le Douro pénètre le Portugal, le

partage , & va se jeter dans la mer auprès de l'importante ville d'Oporto ; il porte bateau depuis Lamego , treize lieues ; ses bords sont très riches , & ce fleuve est très utile pour la fuite de la guerre , si une de ses opérations se porte sur cette ville.

Le fleuve le plus important du Portugal , la clef de Lisbonne , la mère nourrice des armées qui entrent en Portugal , c'est le Tage. Cette rivière depuis Alcantara jusqu'à Abrantes , dix-sept lieues , a un cours très interrompu de rochers & de fauts , est encaissée & ne peut pas servir à la navigation ; depuis Abrantes jusqu'à la mer , trente lieues , il peut porter des bâtimens considérables & toutes les munitions nécessaires pour une guerre. Sa rive droite , quoique montagneuse , est fort abondante en comestibles , en bestiaux , en richesses & en villages ; la gauche est marécageuse , difficile , aride & intempérée : depuis Santarem sur la rive droite jusqu'à Lisbonne , quatorze lieues , la terre forme une pente si considérable , que cette première ville domine la dernière , & qu'elle est la clef de tout le pays. Quelques petites rivières se déchargent dans le Tage ; les principales sont le Fonçul , le Lyca , le Ze-

zere, le Granija, ce qui produit des dispositions de terrain propres pour la défense du pays & des empêchemens pour l'attaque : toutes ces petites rivières qui descendent des montagnes du Beira ont un cours très inégal & très dangereux ; tantôt ce sont des ruisseaux presque secs, quoique fort encaissés, tantôt ce sont des torrens rapides qui inondent les campagnes voisines. Le Comte de la Lippe en 1762, étant campé à Punhete lors de la marche des Espagnols sur Villa Vella avoit, le Zezere à son dos avec des ponts ; les grandes pluies survinrent & firent augmenter cette rivière si prodigieusement que les ponts se rompirent, & qu'il se trouva enfermé sans ressource entre le Tage & le Zezere : si les Espagnols l'eussent su ou l'eussent imaginé, (la connoissance plus positive du pays le leur auroit appris) ils auroient pu lui faire mettre bas les armes & le prendre avec toute son armée sans tirer un coup de fusil.

Les Espagnols connoissoient bien peu la position des montagnes du Portugal, leurs cordillères ou chaînes, leurs extensions, leurs hauteurs, leurs défilés ; lorsqu'ils ont voulu pénétrer jusqu'à Oporto par le Tra-los-Montes, ils

ignoroient que les deux chaînes de montagnes de Marom & de Gerès séparent cette province de celle d'Oporto d'une manière insurmontable, & que pour aller de Chaves à cette grande ville, il faut prendre des guides du pays, qui conduisent avec des mules accoutumées à ce voyage par des passages étroits, couverts de bois & bordés de précipices affreux, où cinquante payfans arrêteroient une armée. De même, lorsqu'après la prise d'Almeida, ils se sont avancés à Guarda pour couper diagonalement sur Lisbonne, par Coimbre, ils ignoroient que la Sierra d'Estrella forme une barrière impénétrable, & qu'ils seroient forcés de revenir sur le bord du Tage, à moins qu'ils n'allassent le long du Douro rejoindre les bords de la mer, en parcourant les deux côtés d'un triangle pour tourner la Sierra (\*) d'Estrella.

Le Portugal est fort montagneux. La seule province de l'Alentejo a quelques plaines, ce qui a donné occasion à imaginer de faire de cette province le théâtre de la guerre, en s'éloignant du vrai système qui n'est pas d'ajuster le ter-

---

(\*) Sierra signifie une montagne.

rain à la guerre, mais la guerre au terrain.

Toutes les montagnes de la péninsule d'Espagne sont des rameaux des Pyrénées, qui prenant divers chemins, s'étendent & entrent d'un côté dans l'Océan par la Galice & le Portugal, & de l'autre dans la Méditerranée, qu'ils traversent jusqu'en Afrique, formant avec leurs sommets les îles dont cette mer est semée entre l'Espagne & l'Afrique.

Les rameaux particuliers qui entrent dans le Portugal sont tous dirigés du levant au couchant; les montagnes qui entrent par la partie de Galice & de Léon ont un peu d'inclinaison au midi. Ces montagnes, connues sous divers noms, forment des barrières naturelles dans les provinces portugaises; la Sierra de Gerès & celle de Marom divisent l'Entreminho y Douro du Trallos-Montes; ses branches s'étendent jusques dans le Beira, où elles sont connues sous le nom de Sierra de Alcobá & Sierra de Estrella: d'autres branches des montagnes de la Guadarama, qui séparent la vieille Castille de la nouvelle, traversent le royaume de Leon, & s'étendent en entrant dans le Portugal par la partie de Sabugal, Pe-

namacor & Castel Branco , courant aussi par Guarda, Viseu & Coimbre. A la rive gauche du Tage , il court des rameaux de la Sierra Morena , & de la Sierra Constantina , qui entrent dans l'Alentejo par la partie de Moura, Serpa, Noudar & Alcoutim , & qui forment les Sierras de Martinel, Caldeira & Monchique.

Le Portugal ne manque pas de places fortes , il en a même plus qu'il ne lui en faut , & elles ne peuvent pas être toutes garnies de troupes suffisantes sans affoiblir l'armée , au point qu'elle ne puisse pas tenir campagne. La position des places qui défendent la frontière n'est pas toujours le point déterminant des attaques , ce qui se prouve par l'examen des places du Portugal ; plusieurs de ces places sont bien situées pour la défense du pays , d'autres sont inutiles , c'est ce qui arrive de toutes les anciennes places , parce que les systèmes changent , & que le tems & les circonstances prescrivent d'autres règles : l'inspection de ces places est divisée en deux répartitions comme le reste de l'état militaire.

La province de Beira a moins de places fortes que l'Alentejo , mais elle est presque impénétrable. La ville d'Al-



meida, prise en 1762, est assez forte, & le fera encore plus après la réparation des ouvrages que le Colonel Funck fait faire; mais cette ville ne couvre point Lisbonne, & ne défend que l'entrée dans le haut Beira, où les armées espagnoles n'ont ni intérêt, ni moyen de s'aller engager.

La partie la plus essentielle à garder & la plus aisée par la force naturelle est Zebreira où l'on a projeté la construction d'un fort, Idanha, Penamacor & Alfayates; c'est un front naturel pour une armée portugaise: la nature du terrain indique les endroits à garder. Cette partie est fort difficile à pénétrer, parce qu'on y entre par des gorges presque impraticables, même sans être défendues.

La province de Tra-los-Montes n'a point de places fortes capables de défense, mais les Espagnols ont déjà fait une funeste épreuve de l'inutilité de porter leurs armes dans cette province stérile, montagneuse & difficile; toutes les places sont construites dans des fonds & dominées de partout, telles sont Miranda, Outeiro, Bragança & Chaves: cette province est coupée de rivières, de ravins & de montagnes, surtout du Marom qui couvre Opor-

to, Braga & la province d'Entreminho y Douro.

L'Entreminho y Douro a deux places principales assez mal fortifiées ; mais qui le seront incessamment mieux d'après un nouveau plan, Valença & Monção ; elle est remplie de petits forts & d'anciens châteaux, débris de guerres anciennes, qui peuvent servir de postes & arrêter l'ennemi qui voudroit pénétrer jusqu'à Oporto : cette ville est toute ouverte & fort riche ; elle est le seul objet d'une invasion de ce côté-là, mais il en vaut la peine. On voit à l'embouchure du Minho une petite ville nommée Caminha, très régulièrement fortifiée, mais absolument dominée de tous les côtés ; il semble qu'on se soit ingénié à faire de cette place un chef d'œuvre d'absurdité savante.

La place la plus forte & la plus importante de la répartition du sud, ou de la rive gauche du Tage, & en même tems de tout le Portugal, est Elvas, parce que les Espagnols ne peuvent pas pénétrer dans l'Alentejo & laisser cette place derrière eux. Elvas a (ainsi qu'Almeida) l'inconvénient d'occuper une nombreuse garnison & de diminuer d'autant l'armée ; c'est une an-

cienne place avec des bastions très irréguliers, un cordon fort mauvais & commandée par deux montagnes sur lesquelles on a bâti le fort de la Lippe & le fort de Ste. Lucie: cette ville s'élève en amphithéâtre entre ces deux forts qui la dominent.

Le fort de la Lippe est indépendant de la place; c'est un quarré de quatre bastions avec un ouvrage à corne prolongé sur le revers de la montagne, accompagné de quelques ouvrages extérieurs; il est très fort, très élevé, garni de bonnes casemates entièrement à l'épreuve de la bombe: presque toutes ses batteries sont couvertes, & il seroit presque impossible de raser les défenses. Mais ce fort a de grands défauts, plusieurs de ses batteries sont dans le roc, ne pourroient pas tenir contre un grand feu, & seroient facilement désembrées. Toute la pente de la montagne est minée, mais les rameaux sont aisés à découvrir en suivant les veines de terre au travers du roc; ainsi ce côté, quoique le plus fortifié, est très attaquable, ayant le défaut ordinaire à tous les ouvrages à corne, qui est d'éloigner trop les défenses, parce que les courtines qui les tiennent à la place sont trop longues,

& les angles trop découvertes & fans feu : cependant ce fort garni de deux mille hommes peut foutenir un long fiége, & il commande la campagne & la ville.

Le fort Ste. Lucie est composé de vieux ouvrages très mauvais, & dont la prise ne couteroit presque aucun travail. Les Espagnols peuvent s'en emparer facilement, s'y établir pour toute la guerre, bruler, ou faire déserter la ville, & bloquer de-là la garnison du fort de la Lippe, qu'ils rendroient inutile.

Il y a beaucoup de places peu importantes & vieilles entre le Tage & la Guadiana; la rive gauche de cette dernière rivière en est hérissée. Toutes ces petites places sont excellentes pour les guerres du tems passé, & suffisoient encore à présent, parce que leur prise coûteroit du tems & de l'argent, dérangeroit du but, & ne méneroit à rien.

L'essentiel pour les Portugais dans une guerre contre l'Espagne, c'est de couvrir les deux rives du Tage; il y a une position excellente à cet effet sur la rive gauche, c'est celle de Castel de Vide, elle a été reconnue, & on a  
parlé

parlé de la fortifier; Funck a proposé à cet effet un plan qui a été accepté.

Le poste d'Oliveira, qui fait une pointe du côté de l'Espagne, sans être fort intéressant, est assez incommode pour les Espagnols, parce qu'il favorise les incursions des troupes légères dans l'Estremadure & l'Andalousie, & qu'il leur donne une retraite aisée, ainsi que Moura, Mouraon & Serpa.

Le côté de la mer est défendu par Setubal & le fort de Sagres à la pointe du Cap St. Vincent. Les Algarves sont impénétrables, & les îles de Tavira, derrière lesquelles les vaisseaux peuvent en tems de guerre se mettre à l'abri des corsaires, sont fortifiées, mais endommagées par le tremblement de terre. Estremoz n'est revêtu que d'une vieille muraille, ainsi qu'Evora & Beja.

Le Portugal a environ quinze ou vingt places, & n'a pas plus de huit à dix mille hommes à y jeter, si on veut conserver une armée & tenir campagne.

L'état militaire du Portugal, tel que je viens de l'expliquer est plus respectable que les Espagnols ne l'imaginent, parce qu'ils le jugent sur l'ancien pied, tel qu'ils l'ont vû dans la dernière guerre.

## C H A P I T R E V.

*Réflexions historiques sur la guerre de Portugal.*

**E**N parcourant l'histoire, on voit avec étonnement que les Espagnols ont presque toujours été battus par les Portugais; en visitant ces deux peuples, on apperçoit encore plus de mépris mutuel entr'eux que de haine: ce mépris chez les Espagnols ne paroît pas d'accord avec la funeste expérience qu'ils ont si souvent faite de la valeur des Portugais. Il semble que ce soit un aveuglement & un désavantage naturels, innés dans les Espagnols pour servir de défense aux Portugais, qui succomberoient sans ressources sous les armes de ce peuple courageux, s'il employoit dans les guerres contre le Portugal la même prudence qu'il employe contre les autres peuples de l'Europe, qu'il estime davantage: on peut même conclure par l'histoire que ce mépris n'est point un effet produit par une cause quelconque, mais qu'il est lui-même

le principe fondamental des disgraces continuelles que les Espagnols ont éprouvées dès qu'ils ont porté leurs armes en Portugal.

L'événement le plus fameux dans les anciennes guerres entre ces deux nations est la bataille d'Aljubarotta en 1385. Le Portugal mal gouverné par le Roi Ferdinand avoit effuyé une guerre malheureuse contre le Roi de Castille Henri de Transtamare; ce Prince courageux venoit de gagner l'épée à la main une couronne qui ne lui appartenoit pas par droit du sang, mais à laquelle il étoit appelé par le vœu général des Castillans, & par la haine de la nation contre Pierre le cruel. Le Roi Ferdinand, léger, inconséquent, sans mérite, sans courage, gouverné par sa maîtresse Leonor Tellès de Menezès, qu'il avoit enlevée à son mari Don Pedro d'Acunha, pour l'épouser, attira sur le Portugal les armes de ce héros en prenant inconsidérément le parti du Duc de Lancastre qui vouloit lui disputer la couronne de Castille par les droits de sa femme Constance. Les flottes portugaises furent battues, Don Pedro Rui Sarmiento vainquit les Portugais sur les frontières de Galice, Henri lui-même prit Viseu, leva le siège de

Coimbre par galanterie, parce que la Reine Léonor y faisoit ses couches, & brula Lisbonne en 1374. Enfin Ferdinand, incapable de défendre son royaume & craignant de le perdre, eut recours au Pape, & par son entremise fit une paix nécessaire, par laquelle il abandonna l'alliance des Anglois pour celle des François, qui étoient alliés de l'Espagne, & il reçut de la générosité de son vainqueur toutes les villes qu'il lui avoit vû conquérir par son courage. L'inconstant Ferdinand après avoir passé sa vie à faire des traités, les rompre, attirer sur son royaume les armes de la Castille, & ne lui opposer que de la lâcheté & de l'humiliation, mourut en 1383, ne laissant qu'une fille, nommée Béatrix, mariée au Roi de Castille Jean I. Il ne restoit qu'un Prince légitime fils du Roi Don Pedre le Justicier, & de la malheureuse Inès de Castro; mais ce Prince étoit odieux aux Portugais pour avoir poignardé sa femme par un excès de jalousie, & d'ailleurs il étoit prisonnier en Castille. La méchante Reine Léonor, mère de Béatrix, fut déclarée Régente du royaume; elle ne cherchoit qu'à gouverner au nom de sa fil-



le, fans que le Roi Jean & les Castillans entraffent en Portugal.

Telle étoit la pofition du Portugal, lorsque deux hommes extraordinaires s'élevèrent, changèrent la face du royaume, & lui rendirent fa puiffance & fa gloire. Jean, fils naturel de Don Pedro le Justicier, grand Maître de l'ordre d'Avis, aidé de Nunho Alvarez Pereira le héros de fon fiècle, fe déclara d'abord Régent du royaume; il commença, pour fe rendre agréable au peuple, par poignarder entre les bras de la Reine Léonor le Comte Andeyro fon amant qui gouvernoit tyrannique-ment en fon nom. La Régente appelle à fon fecours Jean I, qui la fait arrêter & conduire prifonnière à Tordefillas; de-là il vient mettre en 1384 le fiège devant Lisbonne: le grand Maître s'y enferme avec une poignée de braves, & foutient courageusement le fiège contre une armée formidable. La peste, caufée par les maladies & la famine, fe met dans l'armée castillane, le Roi s'obftine à continuer fon entre-prise, & il perd par ce fléau deux grands maîtres de St. Jacques, le grand Commandeur, l'Amiral, les deux Maréchaux de Castille, Don Pedro de Lara, l'élite de fes Chevaliers, & plus de trente

mille foldats: n'ayant plus d'armée il lève enfin le fiège, & il eft pourfuiwi dans fa retraite par l'intrépide grand Maître. Il ne réuffit pas mieux à faire affaffiner ce héros, les confpirations font découvertes, & les confpirateurs punis de mort. Les Portugais gagnent une grande bataille à Troncofo contre l'Archevêque de Toledé. Enfin Pereïra afsemble les Etats du royaume à Coimbre, les détermine à élire pour Roi le grand Maître au préjudice de Béatrix & du Prince Jean. Le Roi de Caftille rentre en Portugal à la tête d'une armée floriffante de quarante mille hommes; il prend le chemin du Tage comme le plus court, s'avance par Abrantes & Santarem, & il arrive fans réfiftance jufqu'à Aljubarrota, où il eft attendu par fon intrépide rival. L'armée portugaise n'étoit que de dix mille hommes, mais encouragés par la haine nationale, par leurs fuccès précédens & par leur confiance dans les deux héros qui les guidoient. Les Caftillans fe fiant fur le nombre croyent aller à une victoire certaine, & prendre cette poignée de Portugais fans réfiftance; ils font fi bien remplis de cette confiance téméraire, qu'ils détachent la plus grande partie de leur cavalerie pour

faire le tour par Alcanhede, prendre les ennemis par derrière, & arrêter tous les fuyards qui voudroient s'échapper vers la capitale. On rejetta avec indignation l'avis de Jean de Rie, Ambassadeur de France, qui conseilloit de différer le combat, d'enfermer les ennemis dans leur camp & de leur couper les vivres; les jeunes courtisans accusent de lâcheté les vieux guerriers qui appuyoient cet avis: enfin le Roi Jean entraîné par les cris de la multitude donne la bataille le 14 Août 1385. Les Castillans, sans se donner le tems de se reposer, excédés de chaleur & de fatigue, sans avoir mangé depuis vingt-quatre heures, attaquent impétueusement & en désordre les Portugais; ceux ci postés avantageusement, frais & bien conduits, les enfoncent par-tout. La déroute commence avec le combat, qui ne dure pas une demie heure; dix mille Castillans restent sur la place; trois Princes du sang, Don Juan, Ferdinand de Castille, Don Pedro d'Arragon, l'Ambassadeur de France & l'élite de la noblesse périssent en voulant arrêter les Castillans livrés à une terreur subite & à une fuite honteuse. La rage des Portugais ne fait aucun quartier; le reste de l'armée

castillane eut péri, sans l'arrivée de l'Infant de Navarre, qui venoit joindre l'armée avec un corps de ses troupes, & que l'on n'avoit pas voulu attendre pour donner la bataille; ce Prince recueillit les débris de cette déroute, & les ramena en Espagne. Le Roi s'enfuit presque seul sur une mule, sur laquelle il fit treize lieues tout d'une traite, & il ne se crut en sûreté qu'à Séville. Le nouveau Roi de Portugal affermit encore son trône par de nouvelles victoires, & finit par accorder la paix aux Castillans en 1389.

Cette guerre est la plus malheureuse que les Espagnols ayent faite en Portugal; elle est cependant peut-être la seule dans laquelle ils ayent suivi des règles, & dirigé sagement leurs opérations. Il s'agissoit de s'emparer de ce royaume, ils ont regardé la capitale comme le point central, le seul à attaquer, ils y ont marché tout droit, & ils ne se sont pas amusé à assiéger des places éloignées qui n'y menotent pas; ils ont suivi le chemin du Tage comme le plus court: la fortune n'a pas secondé le plan de guerre, & l'on a erré dans les détails de l'exécution. Dans le siège de Lisbonne une peste affreuse a attaqué l'armée castillane;

dans la seconde expédition, trop de précipitation & de confiance a entraîné le Roi Jean à suivre les avis des jeunes courtisans qui vouloient la bataille, & elle a été livrée sans disposition, en désordre & avec une témérité qui en assuroit la perte. Mais sans l'accident de la peste en 1384, Lisbonne se feroit rendu, & le royaume auroit été soumis; le Roi Jean n'a eu dans cet accident d'autre reproche à se faire que celui de son obstination à continuer le siège, malgré les maladies qui affoiblissoient son armée, & la disette des vivres. Quant à la bataille d'Aljubarrota, si au lieu de la donner, on eut pris le parti d'affamer le camp des Portugais & d'attendre les Navarrois, on eut obligé le grand Maître d'Avis de se rendre à discrétion, & la guerre eut été terminée sans effusion de sang: ce sont-là des fautes du moment qui n'empêchoient pas que le plan de campagne ne fût très bon.

J'en viens à la glorieuse époque du règne de Philippe II, de la succession de Portugal; j'examinerai les faits historiquement & avec un esprit de critique impartiale; sans craindre d'être taxé de malice, si mes réflexions diminuent un peu l'idée universelle de conquête

qu'on a donnée à cette facile entrée en Portugal. Les Espagnols & le Duc d'Albe qui les conduisoit ont d'ailleurs assez d'autres trophées acquis avec plus de peine & de gloire, sans y joindre un triomphe injuste, qui n'ajouterait rien à leur réputation : j'aurai soin cependant de ne citer que les auteurs Espagnols, & de puiser dans la nation même une partie de mes réflexions critiques.

Après la mort du téméraire Roi Don Sebastien en Afrique avec toute la fleur de la nation portugaise, la succession fut quelque tems occupée par son vieux oncle le Cardinal Don Henri. Trois prétendans, même devant les yeux de ce Monarque intérimaire, foible & caduc, se disputoient sa dépouille ; la Duchesse de Bragance avec quelque droit sans forces ; Philippe II avec droit & force ; Don Antoine prieur de Crato, sans l'un ni l'autre.

La mort du Roi Cardinal, précipitée par les chagrins que lui donnoit l'ambition de ses héritiers, funeste pronostic d'une guerre civile, ouvrit la carrière aux violences. Philippe, avec l'appui d'une armée composée des meilleures troupes de l'Europe, conduite par le fameux Duc d'Albe, produisit

ses droits reconnus dans un testament du feu Roi Don Henri, dont il avoit l'obligation à la finesse de Christophe de Mora son secrétaire de confiance. La Duchesse de Bragance céda ses prétentions; le seul Don Antonio, téméraire & foible, refusant avec obstination toutes les offres de Philippe, eut l'audace de recourir aux armes.

La nation portugaise, abattue entièrement par la perte de Don Sebastien & de toute sa noblesse, n'avoit pas eu le moyen de se rétablir pendant le règne court & tumultueux de l'incapable & craintif Don Henri. Le royaume se trouvoit sans flotte, sans armes & sans argent: les esprits étoient divisés. La prudence conseilloit de ne pas irriter Philippe II; la haine nationale ne pouvoit se plier à se voir gouverner par les Castillans (\*). Trois des cinq Gouverneurs n'avoient point intention de se défendre, ni d'empêcher l'entrée du royaume à Don Philippe. La haine du peuple de Lisbonne contre les Espagnols fut l'unique motif qui l'engagea à favoriser le Prieur de Crato, à se soulever & le proclamer Roi. Quatre

---

(\*) Histoire de Philippe II, par Cabrera.

des Gouverneurs s'enfuirent sur la frontière d'Espagne, où ils confirmèrent les droits de Philippe II. Le seul Jean Tellez, pour n'avoir pas su se résoudre, devint odieux aux deux partis, & fut chassé du gouvernement.

Pendant que cela se passoit, le Duc d'Albe entroit en Portugal avec une armée assez forte : suivant Ferreiras elle étoit de trente trois mille hommes : suivant Cabrera & Osorio elle étoit de moitié moins. Elvas envoya ses clefs jusqu'à Lerena. Villaviciosa fut soumise sans effusion de sang par le complot d'un soldat Castillan. Don Juan de Azevedo, Ammirante de Portugal, enfermé dans Estremoz, après beaucoup de menaces & de bravades, se rendit honteusement aux premiers coups de canon. Ce furent-là les premiers événemens de la guerre. De l'Alentejo les Espagnols marchèrent à Sétubal; cette ville ne se défendit pas. La tour d'Outaon fut l'unique poste qui résista, & où il se répandit un peu de sang. Après avoir pris toutes ces places avec tant de facilité, le Duc embarqua son armée sur une puissante flotte, qui côtoyoit le Portugal depuis Cadix & qui tenoit l'empire de ces mers, & ayant débarqué à Cascaes sans opposition de



Don Diego de Menefès , également ennemi des deux partis , il marcha droit à Lisbonne.

Le nouveau Roi Don Antonio , sans secours étrangers , sans argent , sans confiance en ses sujets , rassembla une armée composée de la plus vile & la plus incapable partie du peuple de Lisbonne , & se retrancha à Belem , à une lieue de la ville , où il fut forcé & vaincu sans beaucoup de peine dans l'unique bataille , ou choc , qui se donna de cette guerre. Il s'enfuit par Sacavem , se réfugia à Coimbre , & ayant été renforcé de quelques troupes , il fut une seconde fois battu par Don Sanche Davila à Aveïro. De - là il s'embarqua à Oporto pour les Terçeres , où il soutint encore quelque tems cette guerre malheureuse , jusqu'à ce qu'il se résolut d'abandonner les prétentions désespérées & de passer le reste de sa vie comme particulier en France , où il mourut.

Cette guerre dura depuis le 19 Juin , jour de l'entrée des Espagnols en Portugal , jusqu'à la fin d'Août. La promittitude du succès est une preuve de sa facilité & du peu de résistance. Le chemin que prit le Duc d'Albe fut bon par la circonstance d'avoir une flotte

prête pour transporter ses troupes à Cascaës; mais ce Général ne réussit pas à finir la guerre, & ne put prendre des précautions suffisantes pour en déterminer le but, puisque Don Antonio trouva moyen de s'échapper & se retrouva à la tête de douze mille hommes; peut-être même que si ce Prince eut eu alors le bonheur d'être joint par le Maréchal Philippe Strozzi, qui combattit ensuite pour lui aux Terceires, la fortune auroit pu tourner le dos au vainqueur: cette faute n'a pas échappé à la critique des historiens espagnols (\*).

*Quedò el de Alba con la gloria de conquistador y defensor, però incierto se estaba en Lisboa el Prior (Don Antonio) porque los Portugueses para dar le tiempo de salvarse esparcian falsas relaciones, porque si le prendiera fuera cumplida la vitoria, no quedara suspenso el Reyno... y era culpado de no haber hecho mayor diligencia en saber su derrota, para seguirlo, y prenderle, y acabar la guerra.*

Le Duc d'Albe resta avec la gloire de conquérant & de défenseur, mais incertain si le Prieur (Don Antoine) étoit dans Lisbonne parce que les Portugais pour lui donner le tems de se sauver répandoient de faux bruits; & que s'il l'eut pris, la victoire eut été complete, le royaume ne seroit pas resté en suspens... & il a été blâmé de n'avoir pas fait plus de diligence pour savoir sa route, le suivre, le prendre, & finir la guerre.

(\*) Cabrera.

La faute d'avoir laissé échapper le Prieur de Crato fut forcée d'après la disposition de la conquête du Portugal. La rédition rapide des places de l'Alentejo détermina les opérations de ce côté, comme le plus facile; mais, si méprisant ces trompeuses facilités, & laissant libres pour un tems ces places, qui prises ou non ne servoient en rien au succès de Lisbonne, & devoient être une récompense facile pour le vainqueur, le Duc d'Albe eut coupé le chemin des provinces à Don Antonio, en marchant par Abrantes & Santarem, & l'enfermant dans l'angle de Lisbonne, il n'est pas douteux qu'il eut fini la guerre tout d'un coup, que Don Antonio ne pouvant échapper ni par mer ni par terre, eut accepté les propositions qu'on lui offroit, ou sinon, qu'il eut péri victime de sa témérité.

La guerre de la rebellion ou proclamation du Portugal me fournira les autres exemples. Après avoir souffert pendant soixante ans la domination espagnole, les Portugais profitant de la sécurité & de la foiblesse du gouvernement de Philippe IV, proclamèrent en 1640 Don Juan de Bragançe, qui malgré lui, sans le savoir, & sans avoir

fait aucun effort généreux pour le mériter, se vit placé sur un trône.

Cette révolution fut exécutée avec encore plus de facilité & moins d'effusion de sang que la conquête par le Duc d'Albe. Tout le monde connoît ce point historique rendu si fort intéressant par le stile de l'Abbé de Vertot. La guerre qui suivit la révolution dura vingt-huit ans avec beaucoup de perte pour les Espagnols; mais comme les événemens ont presque tous été pareils & tous indécisifs, je réduirai mes réflexions à trois passages qui donneront une connoissance suffisante des fautes militaires commises dans cette guerre, & des malheurs inévitables, qui suivent un faux système.

Les premières années de la guerre ne produisirent point d'événemens dignes d'être écrits, parce que la cour de Madrid embarrassée dans d'autres guerres plus importantes, principalement celles de France & de Catalogne, se négligea dans cette partie, & que les Portugais, au lieu de mettre à profit cette négligence, s'abandonnèrent à leur nonchalance & à leur paresse naturelles, sans se mettre en état de soutenir le poids de la guerre qui les menaçoit.

En 1658, Don Louis de Haro, bon Ministre, mauvais Général, vint commander les troupes en Estremadure; il entra avec une puissante armée dans l'Alentejo, & il entreprit le siège d'Elvas. Après bien du tems perdu devant cette place, l'armée portugaise arriva au secours le 14 Janvier 1659, Don Louis, forcé & battu dans ses lignes, s'enfuit à Badajoz (\*), laissant sur le champ de bataille six mille hommes tués & entre les mains des Portugais mille prisonniers, dont quatre grands d'Espagne, l'artillerie, les bagages, la caisse militaire, l'étendard de Charles V, & la cassette du Général dans laquelle étoient renfermés des papiers importants.

En 1661, Don Juan d'Autriche, fils de Philippe IV, vint commander à la place de Don Louis de Haro, employé plus utilement aux négociations de la paix des Pirenées; ce Prince, suivant le même chemin méthodique, abandonna le tronc pour s'attacher aux

---

(\*) Déformeaux, histoire d'Espagne. J'ai puisé tous ces faits dans cet auteur impartial, & je n'ai rien changé à son stile, ne pouvant faire mieux que de le conserver.

branches. Trouvant l'entreprise d'Elvas trop difficile, Don Juan employa deux ans à prendre & fortifier les places peu importantes d'Arronches, Olivença & Jurumenha, & s'étant aventuré dans l'Alentejo, il s'empara d'Estremoz & de toute la province jusqu'à Alcaçat de Sal, mais après deux mois de campagne il fut contraint de se retirer, à cause des maladies & de la faim qui commençoient déjà à faire du dégât dans son armée & dans sa retraite, il fut battu deux fois, une à Ameixial & l'autre à Estremoz, ou au moins à une demie lieue dans l'endroit nommé Montes Claros, & il finit sa campagne par la diminution de sa réputation & des deux tiers de son armée. La bataille d'Estremoz se donna le 8 Juin 1663. Les Portugais étoient commandés par le Comte de Schomberg & secondés par les Anglois & les François qui y firent des prodiges de valeur : les Espagnols se battirent avec le courage des troupes de Charle-quin, mais ils ne purent résister à l'acharnement & au désespoir de leurs ennemis. Don Juan eut deux chevaux tués sous lui, & se conduisit avec beaucoup d'habileté & de constance, mais Schomberg le surpassoit encore, & il fut le

fauteur du Portugal. La perte des Espagnols monta à douze mille hommes tués ou pris.

La dernière entrée des Espagnols fut celle du Marquis de Caracene avec une puissante armée dans cette province ; ce Général, quoiqu'avec de grands talens & beaucoup d'expérience, suivant le torrent, ou bien les ordres de sa cour, fut chercher systématiquement son malheur dans les plaines de l'Aleñtejo, où il perdit le 17 Juin 1664 la bataille de Villaviciosa : ce fut encore à l'habileté de Schomberg & à la valeur des François que les Portugais durent cette victoire, qui mit le comble à la honte & à la désolation de l'Espagne, qui déterminâ la paix, & qui ôta aux Espagnols l'envie de retourner se heurter contre cet écueil. Dix mille Espagnols tués sur le champ de bataille, quatre mille prisonniers, l'artillerie, les bagages & les drapeaux, furent les marques du triomphe complet des Portugais. La sensibilité de Philippe IV surpassa après cette bataille celle qu'il avoit essuyée dans le cours d'un long règne fort malheureux ; il ne pouvoit pas se consoler d'avoir été vaincu par une poignée de rebelles ; c'est ainsi qu'il désignoit les Portugais. Charles II,

son successeur, fit la paix par impossibilité de continuer la guerre.

Cette guerre, quand elle auroit duré encore un siècle, ne pouvoit jamais avoir une autre fin, tant qu'on ne changeoit pas les moyens de la faire; la preuve est qu'on ne peut en attribuer le mauvais succès, ni au défaut de chefs, car Don Juan d'Autriche, le Marquis de Caracene, le Comte de St. Germain, le Duc d'Osborne, s'étoient distingués dans des guerres plus considérables; ni à la foiblesse de l'armée, car en aucun tems les Espagnols n'ont été plus belliqueux que depuis le siècle de Charlequin jusqu'à la fin du règne de Philippe IV, ni à l'habileté des Portugais, car excepté le Comte de Schomberg qu'ils haïssoient comme étranger, l'incapacité, la présomption & la discorde commandoient l'armée portugaise.

L'unique fondement de tous ces malheurs étoit l'incertitude, l'imprudencé & le peu de solidité du système de cette guerre; en lisant cette histoire, il semble qu'il restoit encore un peu de l'ancien esprit de chevalerie errante; les Princes consentoient tacitement à ce que telle province seroit le théâtre de la guerre, où concourroient les armées comme dans un tournois pour décider



en champ clos des affaires très étrangères au tournois où se donnoient les coups : chaque Général s'éloignoit de son but, s'embarraffoit dans des entreprises inutiles ou périlleuses, & se conduisoit contre tous les principes de l'art & de la réflexion.

Ce vice a été reconnu dans notre siècle, mais pour cela on n'a pas travaillé à trouver le remède, puisque malgré une quantité d'occasions favorables, on n'a jamais débattu les moyens de cette guerre que quand on a été sur le point de la recommencer. On n'a point levé de cartes, on n'a point reconnu les chemins, les montagnes, les rivières ; on n'a point accepté, on n'a peut-être même jamais proposé en tems de paix des projets militaires ; on n'a pris aucun arrangement sur les subsistances, les bagages, les ponts, le genre des armes, la façon de les employer : on n'a admis aucun nouveau système à la place de l'ancien que la cour d'Espagne a rejeté avec une juste méfiance.

La guerre de la succession d'Espagne ne donne point matière à mes réflexions, parce que, excepté quelques courses heureusement exécutées par le Marquis de Bey, elle a été purement défensive du côté de l'Espagne.

Dans cette dernière guerre on a proposé un plan tout différent du passé, lequel a mal réussi. La playe des Espagnols est récente, elle inspire les plus profondes réflexions; l'expérience doit être le fruit des disgrâces.

Nous vivons dans un siècle éclairé & expérimenté. La guerre est la science des Souverains. Les systèmes sont calculés, les projets sont vérifiés. Le grand FÉDERIC donne des leçons aux siècles à venir; selon son système, les rivières sont les chemins naturels pour entrer dans un royaume, soit pour l'attaquer, soit pour le défendre; leur cours indique les projets tant militaires que de subsistance: tel est son principe fondamental prouvé par sa conduite dans les guerres qu'il a terminées glorieusement. Il ne peut sortir que des conséquences avantageuses de cette hypothèse ferme & immuable.



---

## LIVRE QUATRIEME.

*Caractère national & Gouvernement.*

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Mœurs des Portugais, les fidalgos, les femmes, spectacles, danses, combats de taureaux.*

**L**E caractère de la nation Portugaise est à peu près le même que celui des Espagnols, le même fonds de paresse & de superstition, le même genre de courage, la même fierté, mais plus de politesse & de fausseté, ce qu'ils doivent à la rigueur du gouvernement présent; le même zèle national, & par dessus, l'esprit d'indépendance le plus décidé, qui produit la haine la plus forte contre les Espagnols qui les ont tyrannisés, & contre les Anglois qui les maîtrisent.

Les mœurs des provinces du nord du Portugal ressemblent positivement à celle des Ecoissois. Ce sont de beaux

hommes , francs , sincères , braves , remplis de préjugés , de haine nationale & d'amour patriotique ; ils exercent l'hospitalité : & dans les provinces d'Entreminho y Douro & Tra-los-Montes , il n'y a pas d'auberges. Dans le midi au contraire , & sur-tout à Lisbonne , les habitans sont voleurs , avarés , traitres , brutaux , fiers , de mauvaise humeur , & aussi vilains de corps que d'esprit ; on rencontre cependant quelques exceptions à cette généralité & sur-tout parmi la noblesse , qui est d'un plus beau sang que la noblesse Espagnole , plus affable & plus communicative , ce qu'ils doivent à la grande fréquentation des étrangers.

Les Portugais sont ennemis nés des Anglois & des Espagnols. La nation avec laquelle ils sympathisent le mieux est la Françoisse , pour laquelle ils ont une crainte & un respect singulier ; ils sont dans le préjugé qu'aucune place ne peut résister à l'attaque des François : cette opinion est avantageuse , ainsi que cette sympathie , qui provient d'une ressemblance assez grande dans la gayeté , la vivacité , l'inconstance & la tournure d'esprit de ces deux peuples , ce qui forme entr'eux un rapport que d'habiles politiques pourroient saisir

faisir & manier utilement. En politique, on ne travaille pas toujours assez d'après la connoissance du caractère des peuples, on ne regarde que les Rois & leurs intérêts, & souvent on manque les négociations les plus essentielles pour n'avoir pas su rapprocher les oppositions qui se trouvent entre ces grands intérêts & les caractères des nations avec lesquelles on traite.

Les fidalgos (ou grands de Portugal) ne sont pas aussi ignorans que les grands d'Espagne, mais ils sont presque aussi peu communicatifs, aussi fiers & plus jaloux de leurs femmes; très peu servent, parce que très peu en ont la permission: ils ont porté l'audace, la tyrannie & l'indépendance jusqu'au dernier période, depuis l'époque de l'acclamation en 1640 jusqu'à celle de l'assassinat du Roi en 1756. Le Comte d'Oyeras a profité de cette circonstance pour les réduire, & les mettre plus bas qu'ils ne s'étoient jamais élevés; il a fait renaître l'autorité du Roi & des loix dans des flots de sang: la plupart des principaux ont péri en prison; ceux qu'on voit à la cour sont vils, pauvres & rampans: il ne laisse servir que ceux qui lui sont particulièrement attachés, ou ceux qui n'ont aucune qualité qui

puisse un jour lui faire ombrage ou lui nuire. Le reste de la noblesse vit sans crédit, ignorée, endettée & sans honneurs.

Les femmes Portugaises sont celles de l'Europe qui ont la plus belle carnation, les plus belles dents & les plus beaux cheveux; leur habillement, quoiqu'avec quelque ressemblance avec celui des femmes Turques, n'est pas avantageux; elles se rendent la gorge trop abondante, trop en avant & trop serrée: leurs souliers sont fort hauts & fort larges, & presque toutes ont le pied fort gros & marchent mal; aussi marchent-elles peu. Elles sont toujours assises sur leurs talons, & jamais elles ne se promènent: elles sont d'ailleurs galantes, spirituelles & instruites, mais elles vivent dans une solitude austère. Les intrigues sont difficiles & dangereuses en Portugal: on ne voit les femmes qu'aux spectacles & dans les églises. Elles ont de fort beaux cheveux, & elles sont fort propres & fort coquettes. Les loges des théâtres sont très parées par la présence de ces belles femmes, mais le peu de liberté dont elles jouissent les met, pour les hommes & sur-tout pour les étrangers, au rang des beaux portraits qui ornent les

apartemens. Les femmes du peuple sont tenues avec presque autant de contrainte : on en voit aussi de fort belles , & quelque pauvres qu'elles soient , elles ont un art & un soin singulier pour arranger leurs cheveux & parer leurs têtes qu'elles ont toujours découvertes , même dans les rues.

Le spectacle Portugais est encore plus mauvais & de plus mauvais genre que l'Espagnol ; ils n'ont travaillé que dans le burlesque , à peu près comme les pantalonades Italiennes , mais avec moins de sel & beaucoup de bas-comique : ils n'ont ni cette multiplicité , ni ce beau fonds de pièces , telles que celles de Lope de Vega , Calderon , Moreto &c. ; aucun bon écrivain n'a travaillé pour le théâtre , excepté Camoëns qui a donné une assez bonne traduction d'Amphitrion qu'on ne joue jamais , & un nommé Ferreira qui a fait une très bonne tragédie d'Inès de Castro dans le goût grec. On traduit à présent du théâtre François & de l'Italien , mais le goût du pays & la dureté de la langue gâtent extrêmement ces ouvrages. Les acteurs sont mauvais , mais bien habillés ; les danses & la musique sont excellentes , & forment de bons intermèdes qui répandent un

peu d'agrément dans les deux théâtres de la ville de Lisbonne, où on donne de fort bons opéras Italiens, outre celui du Roi qui est le mieux composé de l'Europe.

Les Portugais font d'ailleurs peu communicatifs, & il y a entr'eux fort peu de société; sur-tout à Lisbonne. Le gouvernement, devenu soupçonneux depuis l'affreux complot contre le Roi, a défendu toute assemblée, ce qui s'accorde à merveille avec l'extrême jalousie de la nation; ainsi la ville de Lisbonne est sans divertissemens: il y a quelques bals qui font plus pour l'amusement des étrangers que des nationaux.

La danse nationale se nomme la Fofa; elle se danse deux à deux comme la danse Espagnole nommée le Fandango, au son d'une mauvaise guitarre; les mouvemens en sont extrêmement indécents, imitant parfaitement le moment de la jouissance; le danseur accompagne ordinairement sa gesticulation d'obscénités & de mots lubriques qui divertissent la compagnie.

Il y a en Portugal ainsi qu'en Espagne des combats de taureaux, où malgré la précaution qu'on prend toujours d'envelopper les cornes de ces animaux, il arrive quelquefois des accidents par



la prodigieuse mal-adresse des combattans : mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il est permis aux plus grands Seigneurs d'être acteurs de ces courses en masque, & à chaque combat quelqu'un d'entr'eux use de cette permission. Ils sont à cheval avec de petites lances qu'on nomme en Espagne Rejones; le cavalier, s'il perd l'étrier, ou si son chapeau tombe, ou s'il essuye une décompostura ou dérangement, est obligé de mettre pied à terre pour vanger cet affront, & de combattre le taureau seul, non pas comme les Espagnols derrière un manteau, mais en face à coups de sabre, ce qui est un spectacle éfrayant & d'une noble barbarie: à la vérité, les taureaux du Portugal ne ressemblent nullement à ceux d'Espagne, ni pour la force, ni pour la taille, ni pour la férocité, & ils ont une boule à chaque corne. Ainsi les Portugais ont le même spectacle sangui-naire, mais avec moins de crainte & de férocité que les Espagnols.





## C H A P I T R E II.

*Habillemens, maisons, police de Lisbonne, son climat, tremblement de terre, quintas.*

Ayant dépeint l'ajustement des femmes, il ne reste plus à parler que de l'habillement des hommes qui est l'habit européen, mais taillé & porté de mauvaise grace, accompagné d'une cape à l'Espagnole & d'une longue épée; ces habits sont fort mal faits, fort mal propres, & sentent le judaïsme, ce qui ne relève pas la mauvaise mine Portugaise; les personnes de la cour portent presque tous des uniformes.

Les maisons sont aussi fort mal-propres, mal bâties & incommodes; les cousins, les punaises & les insectes de toute espèce, nés dans la fange de Lisbonne & des autres villes, en rendent le séjour insupportable, & la légèreté des toits & des murailles ne met point les habitans à l'abri de la rigueur de l'hiver & des vents du nord. Depuis le tremblement de terre, on n'ose conf-

truire des bâtimens solides; le Roi lui-même est logé dans une barraque: on a pris le parti de faire construire ces barraques en Hollande, d'où les vaisseaux les apportent toutes faites, on n'a que la peine de les assembler & les consolider avec un simple enduit de plâtre; ces maisons peuvent se bâtir en vingt-quatre heures, & se transplanter en aussi peu de tems.

Les rues de toutes les villes sont remplies d'immondices, sans aucunes lumières que celles de quelques Madones; peu sûres la nuit, & infectées par tous les chiens qui couchent dehors & qui passent les nuits à aboyer; il est même étonnant qu'il n'arrive pas plus d'accident par ces animaux affamés, dont un seul qui auroit la rage suffiroit pour répandre en deux ou trois heures de tems ce fléau dans tous les quartiers de la ville; on compte à Lisbonne seul plus de quatre-vingt mille chiens dans les rues. Vers les huit heures du soir en hiver, tous les bourgeois & le peuple se tiennent sur le seuil de leurs portes à réciter le rosaire en espèce de plein-chant; ce vacarme dure une heure, passé lequel tems les rues sont inondées de voleurs, de pots de chambre, de chiens & de gens de justice. Les

sbirres qui font en assez grand nombre marchent par bandes de quinze ou vingt, armés de leurs longues épées qu'ils présentent nues devant les passants qu'ils entourent, en les interrogeant de façon à les éfrayer : cette troupe de police est peu redoutée des malfaiteurs & peu estimée du Ministre, qui fait faire dans Lisbonne des patrouilles dans tous les quartiers par la garnison, qui est toujours de quatre ou cinq mille hommes : une partie des désordres est causée par la quantité de Nègres & de Métis qui passent dans Lisbonne le nombre de cent cinquante mille ; par la misère du peuple, & par la facilité de se cacher dans les ruines encore subsistantes & impénétrables de cette malheureuse ville. Lisbonne, dont j'ai fait ailleurs la description, est un amas éfrayant de palais renversés, d'églises brulées, de décombres pareils à ceux d'une fortification que l'on a fait sauter en l'air ; dans beaucoup d'endroits on marche au travers de l'emplacement des maisons dans des rues pratiquées sur ces décombres, que l'on a relevé des deux côtés pour former des passages : on voit çà & là s'élever quelques maisons isolées, & des ruines aussi bizarres & aussi horriblement belles que les restes

des édifices des Romains & des Grecs.

Le climat y est tempéré & rafraichi dans la saison des plus grandes chaleurs par un vent de mer qui purifie l'air & le rend assez sain. Il y pleut par déluges cinq mois de l'année, alors les rues basses sont impraticables par les torrents qui descendent des parties hautes de la ville, & qui noyeroient quiconque voudroit s'y hasarder. Dans le cours des sept mois de sécheresse, il s'élève des ouragans fréquents qui causent une poussière si épaisse qu'elle obscurcit le ciel.

Les tremblemens de terre y sont si fréquens, qu'il ne se passe pas d'année que l'on n'en éprouve deux ou trois légers, & les vapeurs bitumineuses qui s'élèvent souvent sur le Tage indiquent que le dessous de ce fleuve & l'intérieur des montagnes de Lisbonne & des environs, sont remplis de bitume & de matières ignées toujours en agitation, dont l'activité continuelle occasionne de grandes explosions & de violentes secousses périodiques, puisque le tremblement de terre de 1755 avoit été précédé, un siècle & demi auparavant, par un autre tout à fait pareil pour sa violence & ses déplorables effets, & ce premier par plusieurs autres successifs de-

puis mille ans dans la même proportion séculaire.

Il n'y a point de promenades publiques, ni dans cette ville, ni dans ses environs, mais ils sont ornés de quintas ou maisons de campagne assez agréables, dont quelques unes sont passablement entretenues; la plus belle & la plus curieuse pour les eaux & pour les plantes rares est celle de Mr. de Vismes négociant Anglois, homme aimable, instruit & passionné pour la botanique & l'histoire naturelle, autant que soigneux pour la recherche & la culture des plantes les plus singulières de toutes les parties du monde: la beauté de sa quinta, son goût & sa politesse lui attirent beaucoup de visites des étrangers, qui en sortent aussi satisfaits de ses mœurs & de son esprit, qu'étonnés du choix & de la variété des plantes qu'il a rassemblées. C'est dans ces quintas que se réunit la bonne compagnie, c'est-à-dire les négocians étrangers, qui seuls sont en état de soutenir ces dépenses & d'en goûter les plaisirs.



### CHAPITRE III.

*Justice , prisons , Tribunaux , Cités , Ordres , Archevêchés , Evêchés , Patriarcat , Religion , Inquisition , expulsion des Jésuites , thèse du P. Fereira. Schisme du Portugal.*

**L**A police de Lisbonne & de tout le Portugal, aussi mal exercée que les désagrémens de la vie qu'on y effuye le prouvent, est entre les mains des Juges nommés Juez de fora, lesquels sont subordonnés à des Corregidors & Oydors; tout le Portugal est divisé en Corregidories & Oydories: rien n'est plus insolent & plus avide que cette grande quantité de différens Juges. La justice est administrée avec les mêmes extorsions, le même fatras de loix, & la même quantité de plaidoiries & de chicanes qu'en Espagne, c'est à dire, plus mal encore que dans le reste de l'Europe.

Les prisons sont le séjour de la barbarie & du désespoir; on en sort ruiné si l'on est innocent; ruiné & absous

si l'on est coupable : l'impunité du crime enhardit. J'ai vu à Lisbonne un domestique assassiner son camarade en plein midi au milieu de la rue, se retirer froidement avec son couteau à la main, être conduit en prison en riant, & en sortir quelques mois après pour faire le métier de bourreau. Le Limero est la prison publique de Lisbonne, remplie ordinairement de quatre ou cinq mille malheureux. Les criminels d'Etat, les Nobles, les Officiers, depuis même le grade de Lieutenans-Généraux, que l'on veut punir pour des fautes ou graves, ou légères indifféremment, les débiteurs, les étrangers y sont mêlés avec les plus grands malfaiteurs sans distinction de rang, ni de traitemens, que selon ce qu'ils peuvent payer au géolier, & plus ils sont riches, plus on les maltraite pour en tirer d'avantage; il est ruineux pour les gens riches d'être mis en prison. Les pauvres y sont à la merci de la charité publique, car le Roi ne paye rien pour les prisonniers; c'est pour cela que l'on emprisonne tant de monde & avec tant de légéreté. Il y a d'autres prisons secrettes d'Etat bien plus éfroyables, séjour des tourmens & du désespoir; ce sont des souterrains au



niveau ou au dessous même de la rivière, dans les tours de St. Vincent, de St. Julien & de Bougio, dans lesquelles languissent, sans espérance de revoir jamais le jour, beaucoup de Fidalgos, chefs des premières familles, victimes lentes & irrévocables de la politique, de la justice, de la force ou du despotisme. La disparition & les enlèvemens perpétuels de personnages connus impriment un éfroi & une consternation dans Lisbonne & le Portugal, dont je ne vois pas de plus fidele peinture que celle que Narbâl fait à Télémaque de l'état de Tyr sous le gouvernement du tiran Pigmalion.

Le chef de la justice & de la police est l'Archevêque d'Evora Saldanha, grand ami du Comte d'Oyeras, du même caractère que ce Ministre, & le plus riche ecclésiastique de tout le royaume; il a beaucoup de pouvoir & beaucoup de faste.

Le premier tribunal est celui de justice, nommé le Desembargo do Paço ou le Parlement, divisé en deux; celui de Lisbonne a seul le droit de juger en dernier ressort, & celui d'Oporto, qui en relève, est sujet à révision: ce Parlement a été fondé au commencement du quinzième siècle par Jean I;

le nombre des Conseillers nommés Desembargadors n'est pas fixe. Celui de Lisbonne a la juridiction des Algarves, de l'Alentejo, de l'Estremadure, & du district de Castel-Branco & Riba de Coa : celui d'Oporto a le Tra-los Montes, l'Entreminho y Douro & le Beira : chaque Parlement est divisé en deux chambres, celle de supplication qui est de trente-neuf Ministres, & celle de justice civile qui est de vingt-quatre ; le reste des Conseillers sont nommés extravagantes, ce qui répond à honoraires.

Le Conseil d'Etat, fondé en 1557 par la Reine Catherine Régente du royaume pendant la minorité de Don Sebastien, est composé de quatre Conseillers ecclésiastiques, cinq séculiers & un Secrétaire d'Etat, qui ordinairement est le Ministre du Roi ; son département est pour les Archevêchés, les Evêchés, les Capitainies générales, Gouvernemens, Vice-royautés, Ambassades, alliances & mariages.

Le Conseil de Guerre est composé de quatre Conseillers & un Secrétaire, qui est ordinairement Ministre de la guerre, c'est à présent Don Luis d'A-cunha ; dans les cas pressans il se réunit au Conseil d'Etat.

Le Conseil des finances est divisé en quinze tribunaux particuliers, comme ceux des comptes, de la douane, des Indes, des mines, des magasins, de Madere, maisons des monnoyes, flottes &c. Ce Conseil est régi en trois inspections ou répartitions, celle du royaume, celle d'Afrique, & celle des Indes & des flottes.

La secrétairerie d'Etat a été rectifiée par Jean IV; elle se divise en deux parties que le Comte d'Oyeras a réunies sur sa tête: la secrétairerie des signatures, dont l'office est de faire signer au Roi tous les papiers ou ordonnances qu'il donne sur toutes les parties du gouvernement, excepté ceux qui regardent la seconde secrétairerie, qui est celle des graces & des récompenses, qui ne passent que par les mains de ce secrétaire: le titre de *Secretario das mercês y graças* est le seul que se soit donné le Comte d'Oyeras, qui a laissé prendre aux autres les titres & les ministères, en se réservant la puissance & les richesses.

Outre ces tribunaux, on assemble dans les cas pressans les Cortes ou les Etats du royaume pour faire des changemens dans les loix ou dans la constitution politique, ou pour faire rece-

voir des nouveautés dans les finances ou dans le gouvernement : mais les Rois n'aiment point ce tribunal inspecteur & puissant qui demande des comptes, & ces assemblées de la nation sont extrêmement rares & toujours barrées par les Monarques & leurs Ministres qui ne peuvent jamais qu'y perdre, & qui regardent le consentement de la nation comme une inutilité, & son opposition comme une désobéissance.

Il y a trois ordres en Portugal, dont le Roi, comme Grand-maître, tire plus de deux millions de crusades. L'ordre du Christ, institué par le Roi Denis en 1319, a cessé d'être estimable avec la guerre des Maures, & il est avili par l'orgueil sot & mal placé qui y a introduit la plus indigne espèce de Chevaliers. La grande vanité des Fidalgos a été & est encore d'avoir pour commensaux de leur maison, & même pour leurs valets derrière leur voiture & pour les servir à table, des Chevaliers; cet abus étrange se soutient toujours, & cependant ces mêmes Fidalgos, le Roi & les Princes sont décorés de ces mêmes ordres que leurs valets déshonorent : aussi ces ordres, sur-tout celui du Christ, sont méprisés même en Portugal. Cet ordre a le grand prieuré de

Thomar, quatre cent cinquante-quatre commanderies, & plus d'un million de revenu. L'ordre de St. Jacques, séparé de celui d'Espagne depuis l'an 1290 & par conséquent schismatique, a le grand prieuré de Palmela, cent cinquante commanderies, & six cent mille livres de rente. L'ordre d'Avis fondé à Evora, sujet à celui de Calatrava, a été transplanté à Avis en 1161, dont il a pris le nom en faisant schisme; il a le grand prieuré d'Avis, cinquante commanderies, & cinq cent mille livres de rente.

Ces ordres de chevalerie ont été fondés dans les tems d'anarchie par le fanatisme & la brutalité des Chevaliers chrétiens; ils se font longtems soutenus par leur courage & leur esprit d'union, & sur-tout par l'opposition des Maures, ennemis toujours existans, qui les rendoient nécessaires aux Princes chrétiens: celui de Calatrava avoit été fondé par deux moines plus braves soldats que bons prêtres; celui de St. Jacques devoit son institution à un fameux voleur nommé Fernandès, qui pour gagner le ciel consacra à Dieu toutes ses iniquités, & tourna contre les infidèles sa bravoure, ses pillages & ses cruautés: bientôt les grandes acquisitions que ces Chevaliers firent sur les Mau-

res les rendirent infolens & redoutables à leurs propres Rois. Ils faisoient des alliances avec leurs ennemis, ravageoient le royaume, & joignoient la tyrannie à l'indépendance. On a vu plus d'une fois des Grands-maîtres s'allier avec les Rois Maures, conduire les troupes infidèles dans leur propre patrie, & les aider à ravager le pays des chrétiens; c'est là le sujet de l'extinction des Templiers & de la chute de beaucoup d'autres ordres. Les Rois de Portugal, à l'exemple des autres Monarques de l'Europe, ont trouvé le vrai moyen d'éteindre les abus du pouvoir en ne confiant plus la charge de Grands-maîtres à des sujets, mais en se la réservant. Ils ont ainsi affoibli & énervé les ordres de chevalerie, qui ne sont plus à présent que de vaines marques d'honneur & des moyens de gratifier les sujets fidèles: mais ils ont trop avili ces ordres, qui sont tombés dans le mépris, ce qui a l'air d'être une vengeance des Rois. Milord Tirawley ancien Ambassadeur d'Angleterre en Portugal, qui gouvernoit & pouvoit tout sous le règne de Jean V, faisoit à ce sujet un conte assez plaisant. " Jésus-Christ, di-  
" soit-il, étant descendu sur terre dans  
" le tems de la fureur de la chevalerie,

5 arriva à la cour de Bourgogne , &  
22 sollicita la toison d'or qui lui fut re-  
22 fusée. Le Roi de France lui refusa  
22 de même l'ordre de St. Michel. Ar-  
22 rivé en Espagne , il crut pouvoir ob-  
22 tenir une croix dans un des quatre  
22 ou cinq ordres qui dévastoiēt ce  
22 royaume : mais le Roi d'Espagne,  
22 ayant examiné l'obscurité de ses ti-  
22 tres & la légéreté de ses prétentions ,  
22 lui dit ; vous ne pouvez prétendre  
22 à aucun de mes ordres , parce que  
22 vous n'êtes pas gentilhomme , mais  
22 allez trouver mon frère le Roi de Por-  
22 tugal , il en instituera un exprès pour  
22 vous , où l'on recevra tous les gens  
22 sans aveu & la lie du peuple. ”

Outre ces trois ordres , celui de St. Jean ou de Malthe a vingt-cinq com-manderies , & sept cent mille livres de rente. En Espagne & en Portugal on arbore facilement la croix de Malthe , & on la quitte de même , ce qui diminue beaucoup l'estime qui est due à cette croix , que beaucoup de Portugais portent par pure fantaisie , sans examen & sans tenir en rien à cet ordre.

On compte en Portugal dix-huit ci-tés , dont cinq sans siège épiscopal , qui sont Bragança , Beja , Lagos , Silves & Tavira. Trois archevêchés , Lisbon-

ne subordonné au Patriarche d'une manière défagréable, Evora qui vaut plus de quatre-vingt mille cruzades de rente, & Braga qui est occupé par un frère naturel du Roi, qui n'ose sortir de son diocèse & venir à Lisbonne de peur d'être renfermé, ainsi que le sont deux autres frères naturels. Dix évêchés, Porto, Miranda, Coimbre, Guarda, Lamego, Viseu, Leyria, Elvas, Porteaigre & Faro. En Asie trois archevêchés, Goa primatie d'orient, da Serra & Cranganor; quatre évêchés, Cochinchin, Malaca, Meliapur & Macao, les trois premiers sont *in partibus*. En Amérique un archevêché, la Bahia; quatre évêchés, Rio-Janeiro, Pernambuco, Maranhao & le grand Para. En Afrique un archevêché, le Funchal dans l'Isle de Madere; quatre évêchés, Angola, St. Thomé, Caboverde & Angra.

Le clergé du Portugal est beaucoup trop puissant, & multiplié dans une proportion trop forte en comparaison de la population, car les moines, prêtres ou religieuses passent deux cent mille dans ce royaume, qui ne contient que deux millions d'ames: aussi le Comte d'Oyeras a-t-il fait entrer dans son plan de gouvernement le projet de le diminuer, sur-tout les religieuses, en



éteignant la moitié de leurs couvens, les rassemblant de deux en deux, & défendant à tout ordre religieux, mâles ou femelles, de recevoir aucun novice avant l'âge de vingt-cinq ans, & sans une permission expresse du Roi. Le clergé est en Portugal fort ignorant & fort dissolu; l'impunité, la licence & le pouvoir, attachés à cet état, en occasionnent la profanation la plus publique. Le scandale, qui lui enlève la vénération du peuple, est encore plus nuisible à la religion que les perpétuelles railleries des Anglois, l'introduction des livres philosophiques & les querelles avec la cour de Rome. Les moines vivent dans le libertinage le plus éfrené, & les religieuses ont été jusqu'à présent des courtisanes cloîtrées. Tous les couvens du Portugal prennent modèle sur celui d'Odivelas, où trois cent religieuses belles & coquettes formoient un ferrail à Jean V, d'où sont sortis tous les bâtards de ce Roi, & lesquelles avoient chacune un ou plusieurs amants qui les entretenoient: ces religieuses parées, ne portant jamais leurs habits de religion, couvertes de rouge, de mouches & de diamants, excitoient la galanterie la plus recherchée, & passoient pour les maîtresses les plus at-

trayantes de la noblesse Portugaise. Ce scandale a été un des points de la févérité du Comte d'Oyeras; il a servi de prétexte à sa politique pour diminuer le nombre des couvens & les restreindre à des règles austères, ce qui n'a pas cependant entièrement déraciné le mal: le clergé mâle & femelle du Portugal peut encore passer pour le plus libertin & le plus corrompu de la chrétienté.

A la tête de ce clergé est le Patriarche, primat du Portugal & chef de la religion: cette dignité a été érigée au commencement de ce siècle à la prière de Jean V, à qui cette grace a couté beaucoup d'argent; elle fera peut-être un jour très préjudiciable à la cour de Rome, en occasionnant un schisme, dont on parle déjà avec liberté, & que la cour de Londres appuyera de toutes ses forces. Le Patriarche a les mêmes habillemens que le Pape quand il officie, & les Chanoines de la métropole (ou l'église patriarchale) sont aussi habillés de même que les Cardinaux. C'est déjà beaucoup que d'accoutumer les yeux du peuple de Lisbonne à voir le Pape chez eux, & si l'interdit, jetté sur le royaume avec beaucoup d'imprudencce pour l'expulsion des Jésuites, n'est

pas bientôt levé, il est à craindre que les Portugais ne s'accoutument au schisme qu'ils éprouvent depuis dix ans; qu'un Patriarche ne prenne sur lui, du consentement du Roi & de la nation, de marier les cousins avec les cousines sans dispenses, de faire faire gras le carême sans payer de bulles, & d'accorder lui-même les indulgences qui viennent de Rome, ce qui ôteroit au St. Siège un revenu considérable, qui ne passant alors que par les mains du Patriarche, ne sortiroit pas du royaume. Dans un siècle raisonneur, calculateur & politique, les innovations sont à craindre; & l'autorité du St. Siège a déjà reçu trois atteintes considérables en Portugal: 1°. l'expulsion des Jésuites & le renvoi du Nonce (\*), 2°. la thèse

---

(\*) On nommoit ce Nonce Acciayuoli, il étoit emporté & fier; c'est lui qui par les oppositions mal-adroites & téméraires qu'il a voulu mettre aux volontés du Ministre & à l'expulsion des Jésuites en 1757, a précipité leur perte; c'est lui qui a attisé le feu de la brouillerie régnante entre le St. Siège & la Cour de Lisbonne: ce Prélat a débuté dans sa nonciature par un équivoque qui a fait beaucoup rire cette Cour qui n'est pas très grave: le Roi voulant lui demander des nou-

du père Fereira oratorien , dont je parlerai, 3°. la durée de l'interdit que le Comte d'Oyeras a regardé avec tant d'indifférence & de mépris , qu'il n'a même pas voulu faire de démarches ni en laisser faire par les Souverains, qui ont voulu interposer leur médiation, pour faire lever l'interdit, & finir cette guerre si inégale du spirituel contre le temporel.

L'inquisition est extrêmement modérée en Portugal; elle est plutôt un tribunal de police conduit par le gouvernement, la politique & la puissance ministériale, qu'une chambre ardente telle qu'elle a été autrefois: ses jugemens ne tombent en général que sur de la canaille, quelques moines ou prêtres scandaleux qui font des hérésies par ignorance & les soutiennent par fanatisme, quelques Juifs imbécilles & quelques

---

velles de la fanté du Pape, lui dit, *como fica o santissimo Padre? como ficaon os Cardinaes?* le Nonce croyant que le Roi vouloit plaisanter, lui répondit avec impatience, *come ficano tutti gli uomini?* en portugais, *como fica* veut dire, comment se porte; *ficare*, en italien, signifie l'action générative.

ques imposteurs forciers ou forcieres. L'auto-da-fé que j'ai vu au commencement de l'année 1766 étoit composé d'une quarantaine de misérables, dignes du fouet par tout pays, sans pudeur & sans honte; il n'y avoit point de *figuron*: on nomme ainsi ceux que l'on brule, à cause du rôle qu'ils jouent; quand la fête se passe sans *figuron*, les Portugais n'y trouvent rien d'intéressant. Les punitions étoient proportionnées aux crimes, & même avec assez de douceur; la plûpart étoient condamnés au fouet & au bannissement: les plus à plaindre étoient deux ou trois prêtres & un avocat convaincus d'avoir mal parlé du saint tribunal, condamnés en conséquence à une prison perpétuelle dans les cachots de leurs ennemis, qui sans doute vangent avec zèle leur propre cause: l'espèce de Juifs que l'on mène aux auto-da-fé est méprisable aux yeux même des vrais sectateurs de la loi de Moïse, dont ils n'ont pris que quelques sottises, & dont ils ignorent le fonds.

Un Juif du Levant étant amené par son commerce à Lisbonne où il s'étoit déclaré pour tel, étoit toujours accompagné par un familier que l'inquisition lui avoit donné pour sa sûreté, & pour

répondre de sa conduite: il apprit de son familier qu'il devoit y avoir un auto-da-fé, il demande & obtient du St. Office la permission de voir célébrer cette fête nouvelle pour lui: ayant été bien placé dans l'église de St. Domingo, il écouta avec beaucoup de curiosité les sentences de ces malheureux: mais quand on vint à ceux qui étoient punis comme Juifs, cet homme entendant avec étonnement que leur judaïsme ne consistoit qu'en des sottises qui n'avoient rien de commun avec sa loi, entra dans une grande colère, & jura que ces misérables n'étoient pas des Juifs, mais des scélérats qui profanoient également les deux cultes, & qu'on devoit les bruler, ce qui cependant ne fut point fait.

Dans la liste dernière de l'auto-da-fé de 1766, je vis le nom d'une Comtesse d'Atouguia, veuve d'un des assassins du Roi: elle avoit été sous la direction du père Malagrida qui lui avoit communiqué ses visions & ses extases, mais par égard on ne la fit point paroître à la procession.

Ce que je remarquai d'encore plus singulier à la tête de cette liste fut le nom de deux Chevaliers du Christ, frères, morts dans les prisons de l'inqui-

sition , déclarés innocens après leur mort : l'un d'eux étoit ennemi particulier des Carvalhos ; il avoit été gouverneur de Mombaça en Afrique. A son retour il avoit rapporté des petites pagodes & des idoles de ce pays qu'il avoit mis sur sa cheminée , au dessus étoit un crucifix auquel il adressoit tous les jours ses prières ; le voisinage du Christ avec les pagodes suffit pour le faire accuser d'idolâtrie : il fut trainé en prison ainsi que son frère , leurs biens furent confisqués & ils y moururent , mais on leur donna la triste consolation de les faire déclarer innocens ; on trouvoit à Lisbonne que cette mort sentoit furieusement le ministère.

Le Comte d'Oyeras n'auroit pu entreprendre aucune des innovations hardies qu'il a exécutées, s'il n'avoit pas commencé par faire donner la place de grand Inquisiteur à son frère Paul Carvalho ; avec tout autre chef , conduisant ce terrible tribunal , il n'auroit pas impunément insulté l'encensoir : ce Paul Carvalho est un homme entièrement dévoué à son frère qu'il craint & qu'il adore , de qui il tient toute son existence , & auquel il est prodigieusement inférieur.

Milord Townshend , Général du se-

cours Anglois en Portugal pendant une partie de la campagne de 1762, fut présent à une cérémonie de vanité du Comte d'Oyeras. Ce Ministre avoit fait bâtir une maison assez belle dans la rue Fermosa, occupée à présent par Mrs. Pury & de Vismes négociants: devant cette maison on avoit construit une place en demi cercle, entourée d'une rampe fort lourde, le tout bâti fort massivement. Au milieu de cette place, vis-à-vis la grande porte, étoit une fontaine que l'on venoit d'achever: le Ministre avoit assemblé toute la Cour pour être témoin de l'arrivée de l'eau à cette fontaine; il fait un signe & la fontaine coule. Milord s'écrie, avec le caustique Anglois, parbleu ceci me rappelle la bible! voilà Moïse faisant sortir l'eau du rocher, voici le grand prêtre Aaron (en montrant l'Inquisiteur Paul Carvalho) & voilà le peuple Juif.

Cette plaisanterie étoit d'autant plus amère que le judaïsme est le vice favori des Portugais, & qu'ils ont besoin du frein sévère du St. Office pour résister à leur inclination. Les Juifs Portugais, répandus en grand nombre en Europe, ont offert à Jean V, de lui payer par an deux millions de cruzades, & de faire la moitié des frais pour édifier



la patriarchale, à condition qu'on leur accordât les montagnes pelées d'Armada, village & château sur la rive gauche du Tage vis-à-vis Lisbonne; ils s'offroient même à bâtir un nouveau fort & à payer la garnison que le Roi y entretiendrait; on leur a refusé cette grace.

La chaleur du climat, la force du tempérament, l'ignorance & l'oisiveté font des Portugais de fort mauvais chrétiens; ils ne connoissent qu'un péché, celui de la chair, & c'est celui auquel ils sont le plus adonnés, auquel ils sont le moins capables de résister: aussi cherchent-ils à suppléer à la pureté des mœurs & aux vertus morales par des pratiques pieuses, des messes, des rosaïres, des reliques, des indulgences & mille autres superstitions. Il n'y a aucun pays catholique où l'on ait autant de confiance au crédit des Saints, aux miracles, aux prières d'autrui, parce qu'on a besoin de ces échappatoires dans l'état crapuleux de sale-débauche, de honte, d'avarice, de haine & de vengeance qui agitent presque toujours l'âme des Portugais. St. Antoine est le plus grand Saint du Portugal; il partage avec égalité le culte de la nation avec Dieu & la Vierge: on fait

aussi beaucoup de cas de St. George depuis l'alliance avec les Anglois, & tous les ans on porte en procession sa statue équestre armée de toute pièce & couverte de tous les diamants de la couronne: moins les Portugais sont bons chrétiens, plus ils sont attachés à l'extérieur de la religion, c'est pourquoi le Comte d'Oyeras ne va qu'en tatonnant dans les entreprises qu'il a déjà commencées vis-à-vis de la cour de Rome.

La première de ses opérations a été l'expulsion des Jésuites. Cet ordre singulier, contre lequel une partie des Souverains de l'Europe est déchainée, étoit tout puissant en Espagne & en Portugal; abandonnant le peuple au commun des moines, il dirigeoit les consciences des Grands, de la Cour & des Ministres.

L'ordre des Jésuites est une association politique de gens spirituels & ambitieux liés par un intérêt unique: l'obéissance aveugle à un seul chef est la base de leurs actions; toutes les vues, tous les plans, toutes les opérations particulières tendent au même but, & partent du même principe, par conséquent point d'esprit de propriété, point d'intérêt personnel, point de division. Cet ordre est l'image d'une république parfaite,

par conséquent il est contraire à tous les gouvernemens : un Jésuite n'est jamais citoyen que de son ordre, est ennemi né de toute société, & en bonne politique, n'est supportable dans aucun état policé, à moins qu'il ne se dispense de ses vœux, qu'il ne jure des formules contraires, enfin qu'il ne cesse d'être Jésuite.

Il est étonnant qu'un pareil ordre ait été reçu nulle part, cependant il s'est glissé sous le manteau de la religion. Bientôt les arts, les sciences, l'éducation des enfans ont été les services par lesquels cet ordre a mérité toutes les distinctions. Une pareille association est au dessus du médiocre. Plusieurs états, ne se laissant point éblouir par ces utilités réelles, ont calculé plus en grand que ceux qui les ont adoptés.

Ces mêmes Philosophes austères & savans, qui se consacroient à éclairer les nations, s'occupaient aussi de la politique, du commerce, des guerres; plus habiles encore dans les intrigues que dans les sciences, & maniant toujours de grands intérêts, ils étoient soupçonnés d'employer les moyens les plus vastes, c'est à dire, les plus machiavéliques, les plus criminels : ils ont été accusés d'avoir allumé les buchers,

préparé les poisons, éguisé les poignards, armé le fanatisme. Plusieurs Potentats ont en dernier lieu ouvert les yeux sur leur ambition : les Parlemens en France, le Sénat à Venise, le soupçon craintif de Carvalho, la révolte de Madrid, les ont chassés successivement de France, de Venise, de Portugal & d'Espagne. En politique, tous les états ont eu raison d'employer les moyens les plus violens pour extirper cette société ; en morale, on a commis beaucoup d'injustices contr'eux & nommément en Espagne & en Portugal.

Une grande affaire les avoit presqu'entièrement ruinés dans ces deux Cours, & leur avoit totalement enlevé la pratique de la confession des Rois & des Ministres, & par conséquent leur plus grand crédit. Le Marquis de Carvajal, favori du Roi d'Espagne Ferdinand VI, maître du gouvernement sans le titre de Ministre, avoit été gagné par la Reine Barbe Infante de Portugal. L'état constaté du Roi son époux & l'intimité de cette Reine avec le fameux Farinelli, musicien Italien, ne lui laissant aucune espérance d'avoir des enfans, elle avoit tourné toute sa tendresse, ses vœux, ses soins, ses intrigues vers sa patrie. Mr. Keene, Ambassadeur d'Angleterre,

qui avoit toute sa confiance , lui avoit tracé, conjointement avec le Ministère Portugais, le Duc d'Albe & quelques autres, le plan d'un traité avantageux au Portugal, & plus encore à l'Angleterre. Mr. de Carvajal s'étoit uni à la Reine pour le faire réussir, enivré par sa parenté avec la maison de Bragança, dont la Cour de Lisbonne faisoit parade.

Ce traité étoit un échange de la colonie du Sacrement sur le Rio de la Plata contre les établissemens du Rio San Pedro & autres, qui en arrondissant le Brésil, rapprochoit les frontières des Portugais, les étendoit le long des grandes *Cordilleras* & des rivières qui en sortent, & multiplioit à l'infini les différentes entrées pour la contrebande dans les provinces Espagnoles les plus riches. Cependant le prétexte de cet échange étoit d'éteindre la contrebande de la colonie du Sacrement, qui étoit borné dans un seul point resserré & connu : c'étoit principalement aux dépens des Jésuites que se faisoit l'échange ; il n'y a eu d'exécuté que ce qui regardoit le Paraguay.

Les oppositions du Marquis de la Ensenada, Ministre des affaires étrangères, de la marine & des Indes, furent

attribuées aux Jésuites ses partisans, & suspendirent, pendant plus de deux ans, l'échange des ratifications de ce traité; ce Ministre refusa absolument sa signature: il fut dépouillé de ses emplois, relégué à Grenade, & on nomma aux places de confesseurs du Roi, de la Reine & des Infans, des religieux ennemis des Jésuites. Ce fut alors qu'on commença à bâtir la fable de leur royaume du Paraguay, qui a occasionné une mauvaise brochure connue sous le nom de Nicolas I; voici l'origine de cette fable.

Le Paraguay est une immense portion de l'Amérique méridionale, qui s'étendant depuis la Capitainie de St. Vincent dans le Brésil jusqu'à la rive gauche du Rio de la Plata, remonte ensuite par derrière le Chili & le Pérou jusqu'aux pays inconnus de l'Amazone, & n'a point de bornes fixes: cet immense pays est arrosé par de belles rivières, dont les bords étoient peuplés par différentes nations Sauvages lors du partage de l'Amérique méridionale entre les deux nations, qui seules y ont des possessions. Les deux Cours de Madrid & de Lisbonne, après de longues contestations sur les limites, ne pouvant rien fixer sur ce pays où

personne n'avoit encore pénétré, & craignant mutuellement qu'il ne leur prit fantaisie d'y pousser des établissemens, qui ensuite pourroient approcher trop, ou les Espagnols du Brésil ou les Portugais du Pérou (\*); elles réunirent leur confiance sur les bons pères, dont le zèle infatigable pour la propagation de la foi paroissoit mériter cette récompense. Elles firent d'un commun accord une concession de ces immenses contrées à la société, en y faisant une démarcation exacte dans sa largeur, car sa longueur est indéterminée. Jamais la politique de ces deux Cours n'avoit été plus en défaut & n'avoit plus mal placé sa confiance.

Bientôt les Jésuites, supérieurs aux autres hommes dans l'art de la persuasion, travaillant pour eux mêmes, eurent un succès incroyable: on vit au

---

(\*) Les Portugais craignoient que les Espagnols ne s'approchassent du Brésil, & surtout de leurs mines de St. Paul, par des établissemens le long de la rivière du Parana: les Espagnols redoutoient pareillement que les Portugais, par des postes sur le Paraguay & le Rio de la Plata, ne s'avoisinaissent de leur colonie de Buenos-Aires, du Chili & de leurs mines du Potosi.

bout de cinquante ans , à la honte des autres colonies , le pays des Missions rempli de villages , le catholicisme triomphant , les Sauvages civilisés , heureux , assujettis au plus sage des gouvernemens. Aucun peuple sur la terre n'étoit plus heureux , tout le travail étoit en commun , tous les biens aussi ; il n'y avoit ni riches , ni pauvres , ni dignités , ni grands , ni petits ; point d'inégalités , par conséquent point d'avarice , point d'ambition , point de jalousie ; chacun contribuoit également de sa portion de travail , & en recevoit une rétribution égale d'avantages : chaque village étoit une nombreuse famille , dont le Jésuite étoit le père ; la compagnie de Jésus étoit la mère de cette heureuse république.

La puissance des révérends pères , par une politique opposée à celle de la plupart des gouvernemens humains , étoit fondée sur un mélange parfait de l'utilité publique avec le bonheur particulier.

Cette étonnante république existoit en paix : les Jésuites , par douceur & pour éviter les éclats , payoient aux Rois d'Espagne & de Portugal des tributs modiques , sans murmurer sur l'illegalité avec laquelle ils étoient exigés sur des peuples libres , qui pour s'être



réunis en société n'étoient devenus ni Espagnols, ni Portugais. Bientôt les deux Cours, jalouses des progrès de cette population, se réunirent pour partager entr'elles le fruit du travail des Jésuites. Ceux-ci eurent beau représenter la légitimité de leurs droits par la concession, l'injustice de vouloir violenter un peuple libre, qui en embrassant la religion Catholique & les mœurs Européennes, n'avoit pas prétendu se donner des maîtres : on traita de rébellion & de félonie toutes les justes raisons des Jésuites, & on entra à main armée dans leurs colonies. Les Indiens se battirent de leur mieux, mais vaincus par l'expérience militaire Européenne, les uns, en petit nombre, acceptèrent le joug, les autres allèrent s'établir plus loin, emmenant leurs pères consolateurs, protestant contre la tyrannie & l'injustice des barbares Européens.

Les Jésuites se trouvoient dans une position très perplexe, menacés en Europe d'être persécutés & chassés, leurs missions se défendoient, coupables envers leurs prosélites s'ils leur conseilloient de perdre leur liberté, leur prudence fut souvent déconcertée, & un fait, auquel ils mirent un machiavé-

lisme mal adroit, dévoila leur conduite.

Un Capitaine de dragons Espagnols, François de nation, nommé le Chevalier de Bonneval, trouva dans un village de la mission du Paranna, où il commandoit après la conquête, les instructions de l'ordre adressés au Jésuite commandant; il m'en a cités lui-même trois articles que voici. " 1°. Si l'E-  
 „ veque de Buenos-Ayres ou quelque  
 „ chef de juridiction ecclésiastique veut  
 „ venir faire une visite pastorale, &  
 „ se mêler dans les affaires de la mis-  
 „ sion, on cherchera à l'arrêter par  
 „ des présents, sur-tout de l'herbe du  
 „ Paraguay; si on ne peut pas le dis-  
 „ suader de cette visite par intérêt, on  
 „ se servira de tous les moyens pour  
 „ l'empêcher de prendre des connois-  
 „ sances. 2°. Si le Commissaire des fi-  
 „ nances ou un préposé du Roi vient  
 „ dans le pays pour taxer les imposi-  
 „ tions, on enverra la moitié du peu-  
 „ ple dans la montagne ou dans les  
 „ bois pour lui cacher la force du vil-  
 „ lage. 3°. Si le Gouverneur de Bue-  
 „ nos-Ayres, ou quelqu'autre Général  
 „ ou Commandant, veut visiter les vil-  
 „ lages de la mission, on essayera de le  
 „ détourner de son entreprise en le  
 „ comblant de présents comme ci-des-

„ fus, & si on n'y réussit pas, on em-  
„ ployera tous les moyens & même  
„ la force pour repousser l'effet de ses  
„ prétentions.

Ces instructions qui furent rapportées en Europe & qui pensèrent coûter la vie au Capitaine, que les intrigues des Jésuites retinrent deux ans en prison à Ceuta pour l'empêcher de parler, sont une des principales pièces du procès qu'on vient de leur faire en Espagne. Si cependant on examine sans partialité les circonstances précédentes, on les trouvera moins coupables, puisque leur intérêt dans cette affaire étoit lié avec celui d'un peuple libre qu'on opprimoit par rapport à eux. Les Espagnols & les Portugais jouissent encore dans cette occasion du triste avantage de leurs premières conquêtes, c'est à dire, de dominer absolument sur de vastes contrées dépeuplées.

A la suite de cette mortification, les Jésuites, dépouillés en Amérique, humiliés à Lisbonne & à Madrid, dévoient leur chagrin dans le silence; ils se conduisoient dans les deux Cours avec beaucoup de modération & de prudence, supportant leur disgrâce avec une résignation apparente, défavouant hautement ce qui se passoit au Paraguay,

protestant de leur soumission & couvant leur vengeance.

L'assassinat du Roi de Portugal est exécuté à la suite de l'affaire du Paraguay par tous les pénitens des Jésuites; ils sont soupçonnés d'avoir voulu se vanger par ce crime de l'injustice avec laquelle ils viennent d'être dépouillés: les pères Malagrida, Matos & Alexandre sont arrêtés, mis à la question & enveloppés dans la catastrophe de la conjuration. On confisque partout les biens des Jésuites. Leur résistance au Paraguay semble justifier cette confiscation; on traite en ennemis des religieux qui se défendent; enfin on les chasse tous: on donne au Pape des sujets malgré lui, & on surcharge les malheureux états Ecclésiastiques de quatre mille bouches devenues inutiles, dès qu'elles sont déplacées de leurs postes. Le Nonce, en voulant protéger trop hautement l'élite de la milice Romaine, gâte encore leurs affaires; ils sont bannis sans ressource, & tous leurs biens confisqués & dénaturés.

Cette affaire du Paraguay est injuste, quoique dans les règles de la politique elle soit prudente, mais l'expulsion des Jésuites de presque tous les états de l'Europe prouve que cet ordre est dan-

gereux , a des vues machiavélistes & particulières , nuisibles au bien public. S'ils ont fait le bonheur des Sauvages du Paraguay, c'est qu'ils les dominoient ; mais dans tous les pays où ils sont sujets , ils élèvent des cabales , fomentent des conjurations , & prennent tous les moyens pour se soustraire aux loix , s'emparer de l'autorité , & servir l'ambition réunie , qui est le principe & la baze de l'institut de ces moines hardis.

Cependant le Nonce irrité sort du Portugal ; la Cour de Rome trouve que le procès fait aux Jésuites est un attentat , & pour le punir jette un interdit sur le royaume : alors le Ministre poussé à bout va plus avant , il attaque le St. Siège lui-même. Son premier acte d'hostilité est un livre fait sous ses yeux ( on dit par lui-même ) pour prouver que les Papes ne doivent point avoir approuvé affirmativement l'institut des Jésuites , & qu'en cas qu'ils l'ayent réellement approuvé , ils doivent se rétracter sans craindre d'être compromis , parce qu'ils ne sont pas infallibles , & que dans les Conciles il y a des exemples de pareille rétractation , dans des cas où la religion des Papes a été surprise : ce livre ayant fait sentir à la Cour de Rome le danger du rigorisme ,

elle a cherché à employer des médiateurs pour terminer cette affaire à l'amiable: mais le Ministre a été inflexible, & loin de rechercher les bonnes grâces du St. Siège, il lui a fait une attaque encore plus forte l'année dernière, en faisant soutenir, par le père Fereira fameux théologien, une thèse en seize points, pour prouver la non-infaillibilité du Pape. Cette thèse est appuyée sur les autorités des synodes de France, & sur les livres canoniques du Clergé de France; elle est forte de raisons & écrite avec beaucoup de feu. Le peuple de Lisbonne a vu assez indifféremment cette levée de boucliers, qui n'a fait fermenter que quelques têtes chaudes de jeunes moines, mais la réputation du père Fereira, l'autorité & le crédit de l'ordre de St. Philippe de Néri dont il est membre, & surtout l'inflexibilité redoutable du Comte d'Oyeras, ont fait taire les plus féditieux (\*). L'effet de ces différentes hos-

---

(\*) Il arriva une anecdote que les Portugais regardèrent comme un demi miracle, & qui donna à rire aux Anglois: le jour que la thèse devoit être soutenue, le père Fereira fut attaqué d'une paralysie sur la lan-

tilités contre la Cour de Rome a été d'aigrir les deux partis, & il se pourroit que la Cour de Portugal, après avoir commencé par adopter les libertés de l'église Gallicane, ne s'arrêtât pas en si beau chemin, si le Patriarche de Lisbonne étoit un homme de tête & plus dans la main du Ministre, & sur-tout si le Comte d'Oyeras étoit de dix ans plus jeune.

---

gue, & un autre moine fut obligé de prendre sa place: les Romains triomphèrent, publiant que c'étoit une vengeance céleste; mais le Comte d'Oyeras prétendit que le miracle n'étoit pas complet, puisque la paralysie n'avoit pas attaqué la main avec laquelle le religieux écrivoit ses thèses.





## C H A P I T R E IV.

*Université de Coimbre, Collège des Nobles, Littérature, Auteurs, Historiens, Poètes, Arts.*

LA croyance & les mœurs tiennent à l'éducation & à l'instruction de l'ame; rien n'est malheureusement plus borné en Portugal que les lettres & les arts, & les moyens d'y faire des progrès.

L'université de Coimbre, la mere des savans en Portugal, est une école barbare, remplie de tous les préjugés scolastiques; on n'y connoit que la philosophie d'Aristote, arriérée de dix siècles, hérissée de tous les sophismes théologiques des premiers savans de l'ère chrétienne & de toutes les subtilités honteuses, déraisonnables & absurdes de l'école & de la pédanterie. Cette université contient plus de 4000 écoliers, qui passent leur vie dans la dissipation & l'ignorance; leur grande occupation est de faire des petits curedents de buis, connus en Espagne & en Italie sous le nom de *palilos*: la classe de la langue grecque étoit en 1766 de sept écoliers.



Les Jéfuites avoient en Portugal, comme dans tous les autres pays catholiques, la confiance pour l'éducation de la jeunefſe; le Comte d'Oyeras les a remplacés par un collège des nobles, dirigé par lui-même, & ouvert en 1766; il a choiſi des Profefſeurs habiles pour tous les points d'une éducation fort étendue; mais dont l'objet ſemble mêler la pédanterie à l'univerſalité: on a aſſigné à ce collège les rentes des Jéfuites, au moins en grande partie.

Les lettres & la librairie ſont en fort mauvais état en Portugal, quoique cependant ce peuple ait de l'eſprit & de la diſpoſition; mais il a été fort long-tems ſans application, il l'eſt encore, & ce n'eſt que depuis quelque tems que les jeunes Seigneurs commencent à ſe jeter dans la littérature; ils ſont paſſionnés ſur-tout pour Voltaire, Rouſſeau & la nouvelle philoſophie: preſque tous ces livres ſont traduits en portugais. Les plus diſtingués parmi les jeunes Fidalgos par leur application ſont les deux Comtes de Caſtelmelhos, les deux Lavradio, Marquis de Caſcaés, les Comtes de Prado, da Ponte & un nommé Pinto; ils forment une petite ſociété littéraire fort eſtimable, qui a déjà donné au public la traduction du théâtre

de Voltaire, de la Henriade, d'Emile; de l'Esprit des loix & de l'art de la guerre du Roi de Prusse. On traduit continuellement des livres de chirurgie & de médecine. Peu-à-peu le goût se formera, & les Portugais sortiront plutôt de l'ignorance que leurs voisins les Espagnols; ils sont mieux fournis qu'eux en auteurs anciens; leurs historiens sont fort bons, quoique trop chargés de miracles, de fanfarronades, de harangues & de merveilleux: le meilleur de tous est Jean de Barros, le Tite-Live du Portugal, qui a écrit avec beaucoup de pureté les décades des Indes. Les éditions en sont fort anciennes & fort rares; sa continuation par Diego Couto n'est pas de la même force pour l'élégance du stile, la facilité de la narration, la noblesse des harangues, la vérité des réflexions; mais les faits sont toujours intéressans, & ces deux auteurs s'ils étoient moins prolixes seroient agréables à lire. Manuel Faria a composé une histoire de Portugal, bien écrite en espagnol, il vivoit du tems des trois Philippes; c'est un auteur de bon stile, mordant, critique, ami du merveilleux, ainsi que Barros. Jacinto Freire de Andrada a écrit une vie de Don Juan de Castro, d'un stile aussi extravagant,

que son héros est outré; cet auteur a de l'esprit & du feu, mais il cherche trop les pointes & les hyperboles, ce qui gâte beaucoup son livre, qui n'est pas sans mérite: ses harangues sont trop figurées, trop emphatiques, & toujours déplacées, comme sont presque toutes les harangues dans l'histoire. Voici un exemple de leur extravagance! pendant l'incroyable siège de Diu, Don Juan de Castro assemble son armée à Goa pour aller porter du secours à la place; les principaux chefs doutent de cette expédition, parce que le trajet de Goa à Diu, qui est de plus de 500 lieues de mer, leur paroît trop hasarder pendant l'hyver: Don Juan finit un fort long bavardage, par leur dire, " eh bien! „ compagnons, si nos vaisseaux ne peuvent pas tenir la mer, nous prendrons „ nos épées aux dents, & nous arriverons à Diu entre deux eaux". Ces idées gigantesques ne sont plus à notre usage, elles sont contraires à notre manière d'écrire & de parler; le stile d'hyperboles & d'images ne soutient pas la critique, il est pléonastique & vuide de fonds: ce sont des décorations de toile peinte qui représentent grossièrement les objets, & qu'on ne peut pas examiner de près sans être choqué des

défauts de proportion. Le siège de Diu est tout à la fois ennuyeux & intéressant. Frère ne cache pas assez les défauts & la bizarrerie de son héros qui est un Don Quichotte. Il y a quelques bonnes chroniques. Resende pour les antiquités, Auteur latin; Damien de Goés pour le règne de Don Emmanuel; Francisco d'Andrada pour le Roi Jean III; Buarte Nugnès de Leon pour Jean I, Edouard & Alfonse V, cet Auteur a écrit aussi la vie des 10 premiers Rois de Portugal, & la description de ce royaume. On vante beaucoup, & on a traduit en françois le Portugal reconquis du Comte d'Ericeira; cet écrivain se perd dans les détails, écrit mal & avec confusion, pèse sur des bagatelles, & explique d'une manière embrouillée le fonds des affaires du tems: cet ouvrage contient la guerre de l'aclamation depuis la révolution de 1640 jusqu'à la paix de 1668. Il y a deux mauvais traités de fortification de Don Luis Serraon Pimentel, & de Manuel Azevedo; un traité de navigation assez juste de Don Manuel Pimentel, & une description nouvelle du Portugal de Caetano de Lima, qui est la plus exacte, quoique remplie de fautes.

Il y a un nombre considérable de poètes

Poètes Portugais, dont quelques uns sont assez bons; le meilleur de tous & le plus connu dans les pays étrangers est le Camoëns. Son poëme, qu'il a intitulé assez mal à propos *as Lusíadas*, parce qu'il se nommoit Louis, est versifié avec feu & facilité; son sujet, qui est la conquête des Indes par Vasco de Gama, est traité avec une imitation fervile & plagiaire de l'*Odyssée*, de l'*Énéide* & de tous les poëmes anciens; au reste ce reproche est dû à tous les poëmes épiques de toutes les nations. Dans un des chants des *Lusíadas*, il a placé une épisode noble & touchante de la mort d'*Inès de Castro* maîtresse du Roi *Don Pedre le Justicier*, dont *Monsieur de la Motte* a fait une fort belle tragédie; mais qui ne surpasse point les traits avec lesquels le Camoëns a peint ce sujet intéressant. Ce même sujet d'*Inès de Castro* a été aussi traité par un auteur dramatique Portugais nommé *Ferreira*, dans le goût grec, avec les chœurs les épodes, les antistrophes; cette pièce est simple & remplie de belles situations; au reste le poëme de Camoëns est échaffaudé sur la charpente la plus bizarre & la plus folle: sa machine du merveilleux est la colere de *Bacchus*, qui veut soutenir le mahométisme aux

Indes, en persécutant Vasco de Gama, que Vénus soutient, pour protéger le christianisme. Outre le mélange extravagant que produit l'assemblage choquant de la mythologie païenne avec la nôtre, cette idée me paroît renversée, car nous sommes plus amateurs du vin que les Musulmans qui ne méritent pas la protection de Bacchus, qui en revanche rendent à Vénus plus d'hommages que nous. Louïs Camoëns étoit un brave spadassin, aventurier, malheureux, pauvre, & persécuté; il avoit perdu un œil en combattant contre les Maures, il avoit passé une partie de sa vie en prison, & il est mort de misère dans un hôpital: il reste de ce poëte une traduction excellente d'Amphitryon, deux autres comédies, des poésies détachées & des lettres charmantes, remplies de feu & d'agrémens. Il y a beaucoup d'autres poëmes, dont le moins mauvais est Malaca conquistado, la conquête de Malaca.

Le Portugal avoit, à la fin du siècle dernier & au commencement de celui-ci, un fameux prédicateur nommé le Pere Vieïra, qui avoit été mis deux fois à l'inquisition pour sa trop grande liberté en chaire, & sur une accusation de Judaïsme; le Pape fut obligé d'in-

terposer son autorité pour empêcher qu'il ne fût la victime de ce tribunal. Il est le Père Bourdaloue de ce pays, son style est léger, moins figuré & moins farci de textes & de citations que celui du reste des prédicateurs méridionaux, & plein de bonne logique & de morale.

Un autre Vieira a été le meilleur peintre du Portugal, qui en a produit peu de bons. Les Médecins Portugais sont mauvais, fort ignorans, & ne professent cet art que par routine; les chirurgiens sont fort lourds, fort mal adroits & grands charlatans. Il y a à Lisbonne un grand compositeur de musique nommé David Perès connu dans toute l'Europe; c'est un des plus habiles hommes du siècle en cet art. On ne trouve à Lisbonne point de maîtres ni pour la danse, ni pour l'escrime, ni pour le cheval, quoique les Portugais se piquent d'être naturellement grands cavaliers; aussi sont-ils fort mal adroits à tous les exercices du corps, & leur mauvaise grace contribue encore à les rendre plus difformes. Il n'y a cependant pas cinquante ans que les Portugais étoient encore de grands spadassins, mais ils ne se servoient pas de la pointe, ils frapoyent d'estoc, ce qu'ils nomment *pancada*, & leurs épées étant fort longues

avec des lames fort étroites ne pouvoient pas faire de profondes incisions.



## C H A P I T R E V.

*Gouvernement, marine, commerce, agriculture, finances.*

Toutes les parties de la société ont une dépendance mutuelle comme celles du corps humain, la maladie de l'une influe nécessairement sur toutes les autres. Un peuple superstitieux, qui cultive peu les arts & les lettres, ne peut pas avoir un gouvernement bien réglé: d'ailleurs la sujétion aux Anglois diminue la vigueur que le Comte d'Oyeras travaille depuis quinze ans à rétablir dans tous les ressorts relâchés de cette machine. Depuis ce siècle le gouvernement portugais a été sans force, sans attention, sans soin: les Ministres endormis aux pieds du trône l'ont laissé ébranler par l'insolence des nobles, les usurpations des Ecclésiastiques & la tyrannie des Anglois. La nature a semblé se joindre à toutes ces causes de dépérissement, pour achever de ruiner le Portugal par un tremblement de terre; & c'est du milieu



de ces ruines que le fameux Sebastien Joseph Carvalho, Comte d'Oyeras, a eu le courage de raffermir le trône, en le soutenant d'une main, & de l'autre écrasant la noblesse, abaissant le Clergé, & diminuant le pouvoir anglois. La première entreprise de ce grand homme a excité le fanatisme & les conjurations, & lui a donné occasion de déployer son caractère inébranlable, inflexible & sévère. Le Roi, échappé aux coups de ses meurtriers, est devenu leur maître & leur juge. Après ce premier obstacle levé, le Ministre a attaqué les Ecclésiastiques, & enfin il a pris vis-à-vis les Anglois les biais de la plus subtile politique & de la plus profonde prudence; partageant la haine de sa nation contr'eux, il leur a porté des coups d'autant plus directs qu'ils le paroissent moins, & qu'il n'a eu l'air que de remédier à des abus.

La marine étoit en fort mauvais état; cinq ou six vaisseaux désarmés & autant de frégates, sans matelots, sans officiers, constituoient les forces navales. Le Ministre, pour être maître absolu dans cette partie, a fait nommer Secrétaire d'Etat de la marine son frère François Xavier de Mendocça, qui vient de mourir il y a trois

mois; ce frère étoit un homme borné, mais bon travailleur & fort obéissant à son frère, qui par ce moyen s'est vu maître de ce ministère. En sept ou huit ans la marine a été rétablie sur un bon pied; des étrangers, Anglois, Suédois, Hollandois, Danois, François, sont venus enseigner la navigation aux Portugais, qui depuis deux cents ans ont conquis trois parties du monde, en ont fait le commerce, ont tourné toutes leurs vues du côté de la marine, sans pour cela apprendre à naviguer. La marine actuellement consiste en dix vaisseaux de ligne & le double de frégates; le tout construit en superbe bois de Brésil. On a lancé à l'eau à Lisbonne deux vaisseaux de septante quatre & septante deux canons d'une construction admirable pour la résistance & la durée; mais les Officiers ne sont pas assez exercés, ils sont mauvais & les matelots aussi, & je crois que sur mer les Espagnols auroient, vaisseaux à vaisseaux, un avantage considérable par l'espèce de leurs équipages: mais la marine angloise supplée à ce défaut, & c'est elle qui l'a entretenu jusqu'à présent. D'ailleurs l'état actuel de la marine portugaise suffit pour la défense de ses côtes; la guerre contre

les Saletins, qu'ils ont à soutenir seuls depuis la paix de Maroc avec la France & l'Espagne, peut être pour eux une école & les aguerrir, ce dont ils ont grand besoin, car ils n'ont pas la réputation d'être braves sur mer. La guerre contre Maroc peut être un jour funeste aux Portugais, si l'Empereur de Maroc vient à bout de fortifier Mogador, d'attirer des rênégats bons marins, & d'établir la croisière de ses corsaires du côté des îles du Cap verd, des Canaries, des Açores & de Madere; les vaisseaux venant du Brésil risqueront d'être souvent attaqués, surtout depuis l'extinction des compagnies, dont les vaisseaux forts & bien armés alloient en flottes escortés par les vaisseaux du Roi. Les Saletins ont déjà fait cette année une épreuve qui n'a manqué de leur réussir que par un grand hazard; un corsaire de Salé a été à la rencontre d'une flotte à la hauteur du Cap verd, s'y est joint comme s'il eut été de conserve, & remarquant un vaisseau de la compagnie qui alloit mal, il s'est arriéré, lui a envoyé sa chaloupe la nuit, l'a abordé, & s'en est emparé sans résistance, quoiqu'il portât plus de trois cents hommes, que les Saletins ont enfermé à fonds

de cale; par hazard un foldat portugais qui s'étoit fauvé au haut des hunes a crié & fait des signaux: un vaisseau du Roi l'a aperçu, a abordé le vaisseau de la compagnie, a massacré les Saletins, & a délivré l'équipage: le corsaire s'est fauvé à force de voiles. Mais cette aventure hardie peut se renouveler souvent, & elle est encourageante pour des pirates déterminés.

Le commerce du Portugal, malgré tous les efforts & les spéculations du Comte d'Oyeras, est encore totalement entre les mains des Anglois, dont les Portugais ne sont que les courtiers, tenus dans la dépendance la plus dure. Les Portugais n'ont point de marine marchande, & tant qu'ils en manqueront ils recevront la loi de la nation la plus puissante sur mer. Le commerce se fait presque tout entier par les mains & sur les vaisseaux des Anglois, excepté celui des provinces des Indes, d'Afrique & d'Amérique, qui sont régies en compagnies, lequel se fait par les flottes du Roi; mais sur ces flottes les Portugais ne sont que prête-noms. Les factories les plus considérables du Brésil & d'Afrique appartiennent à des capitalistes anglois, qui ont pour correspondans les maisons angloises de Lis-

bonne, d'Oporto & de Londres, de qui les Portugais rachètent de seconde main les denrées provenantes de leurs propres colonies. Les vaisseaux même appartiennent aux Anglois, ils sont à la tête de ces compagnies; ainsi tout le profit leur en revient.

Le Comte d'Oyeras, après avoir bien spéculé cette partie, s'est décidé à une opération singulière, qui leur a porté un grand préjudice, & qui a occasionné leurs plaintes, ç'a été d'intervertir tout à fait l'ordre de la circulation & du profit, en changeant les moyens du commerce; il a aboli toutes les anciennes compagnies, & il a remis les parties qu'elles régissoient en commerce libre, pendant qu'au contraire il a établi en compagnies les parties qui n'étoient point régies. En faisant ce bouleversement il a eu soin d'éplucher scrupuleusement les nouveaux actionnaires & capitalistes; mais comme les Anglois ont plus de fonds, & sont plus riches, ils se sont toujours trouvé les maîtres dans ces nouveaux arrangemens, qui cependant leur ont occasionné des pertes considérables au commencement, & ils se sont encore emparé de toutes les nouvelles actions sous des noms étrangers. Il a résulté

encore un autre inconvénient, que le Ministre n'avoit pas prévu, & qui occasionne aujourd'hui les fédérations du Brésil & la ruine totale des colonies. Les anciens actionnaires des compagnies avoient obtenu des ministres, & nommément du Comte d'Oyeras lui-même, des taxes pour la vente de leurs marchandises, & l'achat de celles des provinces régies par les compagnies : ces taxes étoient onéreuses pour les habitans du Brésil à qui on faisoit une loi dure. Les Provinces surchargées par ces taxes & par la perte qu'elles faisoient vis-à-vis de leurs denrées devoient des sommes considérables aux compagnies. A l'abolition de ces compagnies les actionnaires ont soldé les comptes & exigé les payemens ; le Comte d'Oyeras a été obligé de prendre des arrangemens qui ont mécontenté les deux partis : cependant les particuliers qui survenoient après les compagnies ont voulu continuer les ventes & les achats sur le pied des taxes, & qui pis est argent comptant. Les habitans du Brésil ne pouvant pas payer se sont trouvés manquer de tout, & tout est tombé en désordre & en confusion ; les créanciers les ont persécutés, les Gouverneurs ont fait des sottises, &

le Ministre se trouve dans l'embarras de chercher des remèdes à ces maux ; ce qui n'est pas facile à trouver.

Le Comte d'Oyeras a porté aussi un autre coup aux Anglois, en favorisant le commerce des bleds avec la France, qui y a fait un profit considérable en 1766, par la sage & adroite ordonnance de Mr. le Duc de Choiseul, pour l'exportation des grains : cette opération a réussi pour cette partie : la spéculation en étoit bonne, mais en général elle a nui, parce que l'avidité qui nourrit le luxe dévorant qui consume la France, soutenue de l'intrigue, de la faveur & de l'égoïsme, a étouffé sous les abus sans nombre les vues étendues du Ministère. Le Comte d'Oyeras a trouvé moyen de diminuer à la ville de Lisbonne la dépendance vis-à-vis des Anglois ; mais cette branche de commerce n'est que précaire & momentanée, à moins que la marine de France ne devienne assez forte pour balancer celle des Anglois.

Cet heureux essai lui a donné jour à une tentative qui a fait beaucoup crier, & qui n'a pas aussi bien réussi. Pour affoiblir le crédit des Anglois sur les bleds, & leur profit immense sur

les vins du Portugal, il a ordonné d'arracher une partie considérable de vignes & d'y semer du grain; cette levée de boucliers a trop découvert son intention, & n'a produit que des plaintes, les particuliers même, qu'on vouloit forcer à un nouveau genre de culture plus pénible, ont crié, se sont trouvés tyrannisés, & ont refusé d'obéir: cependant il a été sourd aux clameurs, rigoureux sur l'obéissance, & il a fait observer son édit avec sévérité.

Pour l'intelligence de cette opération, il faut savoir que le Portugal est tout en vignes, excepté quelques petits cantons dans l'Entreminho-y-Douro & le Tra-los-Montes. Les Anglois ont acheté & possèdent tous les bons terrains autour d'Oporto, de Lisbonne, de Sétubal & de Faro, dont les vins sont les meilleurs, & sont même renommés; ainsi le sol du Portugal & sa production leur appartiennent. Cet arrangement ruineux pour les Portugais sert cependant si bien leur paresse, qu'ils n'en sentent pas eux-mêmes tout le désavantage; ils préfèrent la culture de la vigne qui ne leur donne presque aucune peine à une culture plus laborieuse: le commerce du



Portugal (\*) étant uniquement entre les mains des Anglois, & le Portugal manquant absolument de pâturages & de grains, la dépendance de ce royaume est absolue, parce que l'Angleterre lui fournit toutes les denrées les plus nécessaires qui lui manquent. Ce sont là les liens de servitude qui retiennent le Portugal dans l'alliance angloise, & que le Comte d'Oyeras a essayé de briser, pendant qu'il ne devoit que les limer fourdement, peu à peu, & en se donnant le tems.

Il a cherché encore à attaquer les Anglois par des établissemens de manufactures pour des foyes, des draps, des cuirs, & par une savonerie. Il a fait des ordonnances sévères pour empêcher l'importation des étoffes étrangères; mais l'imperfection de ces manufactures, la lenteur de leur progrès, la mauvaise qualité & la cherté des denrées qui en sortent font donner la préférence aux marchandises angloises & françoises, en foyeries, en draperies & en tanneries, & l'importation des

---

(\*) Etant d'un seul genre, l'objet de ce commerce.

fabriques étrangères se soutient dans le royaume malgré les édits.

Ce Ministre s'est efforcé aussi d'attirer à Lisbonne par des traités le commerce direct du Dannemarck, de la Suède & de la Russie; rien n'est plus sage ni plus utile, parce que plus il y a de peuples qui concourent au commerce de Portugal, plus la division des branches fait sortir le total de ce commerce des mains des Anglois: mais ce n'est faire les choses qu'à moitié que d'établir ce commerce purement passif, & il doit encourager les Portugais à naviguer eux-mêmes dans les mers du nord, aller y chercher les genres qui leur conviennent, & faire un commerce actif. Tout cela est une affaire de longue haleine, & dont ce Ministre ne verra pas la fin; & il est probable malheureusement pour le Portugal que son successeur dans le Ministère n'aura pas des vues aussi profondes que ce grand homme.

Comme le Comte d'Oyeras a l'agriculture à cœur, & qu'il la regarde comme la base de tout gouvernement, il avoit résolu pour la remettre en vigueur de faire faire un cadastre général pour connoître la valeur des terres & pouvoir combiner avec certitude les

travaux à faire ; mais ce cadastre se fait mal & lentement, c'est une opération fort difficile, & il est à craindre que dans un pays aussi ignorant il ne soit fort mal fait. Le Ministre a créé une place d'Intendant général d'agriculture en faveur d'un nommé Don Louis Ferrari, transfuge d'Espagne, où il étoit commissaire des guerres, fort connu à Paris où il a été Agent de la nation espagnole ; cet homme n'est pas sans talens, il a de la facilité & de l'adresse, il n'est cependant pas capable de travailler assez en grand pour monter solidement cette partie essentielle : il a fait des calculs de population & des projets de culture fondés sur des progressions arithmétiques qu'un coup de vent peut détruire. Cependant les terres restent en friche, la province entière de l'Alentejo est inculte, le Beira & les Algarves sont déserts, & le Ministre donne dans l'aventure & dans les chimères pour la partie de l'agriculture & de la population.

Les finances du Portugal ont attiré la plus grande attention du Comte d'Oyeras ; il s'est réservé cette partie sans y attacher aucun titre : les sentimens sont variés sur l'état des finan-

ces du Portugal & des revenus du Roi. On dit assez généralement que le trésor est rempli, que le Portugal est fort riche, & que ses revenus sont considérables; mais il me semble que les finances ne doivent pas être en bon état dans un royaume qui n'a ni agriculture, ni marine, qui vient d'essuyer un tremblement de terre qui a produit des banqueroutes considérables, & de soutenir une guerre qui lui a occasionné de grandes dépenses; dont les colonies, qui sont sa partie essentielle & la source de ses richesses, sont si pauvres, si mal administrées & si vexées, que les peuples trop foulés désertent ou se révoltent; surtout si l'on considère que ce royaume a d'anciennes dettes (\*), que ses richesses & surtout son or ont passé jusqu'à présent par les mains des Anglois qui seuls en jouissent: enfin que les diamans qu'il possède en quantité sont une richesse

---

(\*) En 1752 & 1754, il n'y avoit dans le royaume que quinze millions de livres en monnoye d'argent mêlée d'alliage. A la fin de 1754, le Roi de Portugal emprunta 400.000 écus; il devoit 50 millions aux Anglois.

morte, & qui n'est point de circulation. Le peuple portugais n'a que très peu d'impôts à payer, & cependant il vit dans une misère affreuse.

Avant le ministère du Comte d'Oyeras, il falloit ajouter à ces vices réels des finances du Portugal celui, plus terrible encore, de leur mauvaise administration; vingt-deux mille écrivains, repartis en une quantité considérable de tribunaux, dévoreroient les revenus, embrouilloient la comptabilité, engloutissoient le trésor: le Ministre, par une seule ordonnance du mois d'Octobre 1761, a réduit ce nombre énorme de sang-sues à trente deux personnes, bien examinées, bien épluchées, & qui ne peuvent faire que peu de tort. Il a réduit à un ordre simple la rentrée & la sortie des fonds du trésor, en établissant des livres de compte journaliers pareils à ceux des banquiers & des négocians; ces livres sont vérifiés toutes les semaines, le Roi arrête les comptes précédens, signe ceux qui existent, donne ses dispositions sur l'avenir, & on a soin de ne point laisser de comptes arriérés: la netteté, la précision & la sûreté de ce travail paroîtront incompré-

hensibles; surtout dans différens pays de l'Europe, où la finance est devenue un art très compliqué, très difficile, un dédale inextricable, pour lequel il n'est point de peloton de fil; mais pour convaincre l'incrédulité, qu'on aille en Portugal, qu'on lise l'ordonnance du Comte d'Oyeras, qu'on en vérifie l'exécution; ce seul trait de ce grand homme lui fait autant d'honneur que tout le reste de sa conduite: il surpasse même tout ce que l'on a fait en ce genre.

On varie sur les revenus du Portugal, que les uns font monter à septante, d'autres à huitante millions de livres; c'est ce que je ne fais pas positivement: les mines produisent annuellement de cinquante à soixante millions de livres.



C H A P I T R E VI.

*La Cour.*

**L**A cour de Portugal est fort triste & fort cérémonieuse. Le Roi n'a point de représentation, il ne voit les Ministres étrangers que les jours de baïsemains; il passe le reste du tems dans sa famille, ou à la chasse qu'il aime passionnément: ce Prince ne voit & n'agit que par son Ministre, dans lequel il a placé une confiance à toute épreuve, mais parfaitement méritée. Il est singulièrement robuste & infatigable; il est rarement accessible à Lisbonne, & fort sérieux. Il passe deux mois vers le carême à Salvaterra sur la rive gauche du Tage, où il est le plus magnifique souverain de l'Europe; il y traite à ses dépens tous les étrangers qui y arrivent, & qui sont connus pour honnêtes gens; il y entretient un bon opéra, des tables & des chevaux de chasse pour tout le monde indifféremment: il passe aussi quelque tems à Pinheiro sur le bord du Sadaon

& à l'abbaye de Maffra; les voyageurs ne trouvent dans ces endroits aucune commodité.

La Reine de Portugal conserve une aversion prodigieuse contre la cour de France, où elle avoit été élevée pour être assise sur ce trône en épousant Louis XV, elle n'a point encore perdu la sensibilité que lui causa son renvoi à la cour d'Espagne; elle est extrêmement attachée au Roi qu'elle accompagne partout; elle aime la chasse autant que lui, & l'excès de ses courses à cheval lui a hâlé singulièrement le teint qu'elle a fort rouge & bazané; elle est fort instruite, elle a de l'esprit & beaucoup de prudence; c'est elle qui par ses négociations a détourné le danger des armes espagnoles en 1762; elle déteste le Comte d'Oyeras, qui la ménage peu, mais elle n'ose parler contre lui. Tous ses favoris ont été victimes de la haine de ce Ministre, qui les a enveloppés dans les punitions qui ont suivi la conjuration contre la personne du Roi; entr'autres le Comte d'Obidos, un des plus puissans seigneurs du Portugal, qui n'étoit mêlé en rien dans la conjuration, a perdu sa liberté bien innocemment pour un bon mot; il y a une tradition populaire sur le



Roi Don Sebastien, que les Portugais croient, ou disent n'être pas mort, & qu'ils prétendent devoir revenir par mer à Lisbonne pour reprendre sa couronne (c'est leur Messie). Un jour que la Reine étoit à la fenêtre avec sa cour, il s'éleva sur la mer un trombe d'eau considérable, la Reine dit en riant que c'étoit le Roi Don Sebastien qui revenoit; le Comte d'Obidos lui répondit, cela ne se peut, Madame, Don Sebastien est ici, c'est lui qui règne: deux heures après cette plaisanterie le Comte fut arrêté, & mis au fond d'un cachot de la tour de St. Julien, où il est pour le reste de la vie du Comte d'Oyeras. Telle est la cruelle sévérité de ce Ministre, sur qui tomboit la plaisanterie, parce qu'il se nomme Sebastien Carvalho. Cette aventure me rappelle un mot de M. lord Tirawley, qui disoit, que peut-on faire d'une nation dont une moitié attend le Messie, & l'autre attend le Roi Don Sebastien, mort depuis deux-cents ans.

La Reine est mère de deux Princesses, dont l'aînée est mariée à l'Infant Don Pedre, Prince dévot, sombre, & silencieux, dont elle a eu le Prince de Beira qui est héritier présomptif de

la couronne; la seconde fille du Roi est une belle personne, bien élevée, remplie de talens: cette jeune Princesse avoit été proposée pour épouser le Roi des Romains, mais la politique & la circonstance de la guerre s'y étoient opposées. Le jeune Empereur étant devenu veuf, cette affaire est encore une fois sur le tapis, & elle le mérite.

Le vieux Prince Emmanuel, oncle du Roi, mort cette année, avoit été un Prince dévot & galant, & il avoit parcouru toute l'Europe en aventurier. Il n'y a point d'autres grands Seigneurs à cette cour que le jeune Duc de Cadaval, c'est un gros homme crapuleux & borné, & le Marquis de Marialva, homme d'esprit, vieux chevalier, singulièrement adroit à tous les exercices du corps, ainsi que ses deux fils. Le père du Duc de Cadaval, prince du sang, étoit fort estimé du tems de Jean V, par son esprit, sa causticité, sa fermeté & son mérite. J'ai vu quelque chose d'assez plaisant dans une bibliothèque, fondée par Jean V, chez les PP. de l'oratoire, c'est un gros in-folio intitulé, *ultimas palavras do celebre Duque de Cadaval*, dernières paroles du Duc de Cadaval. Le Roi a plusieurs frères naturels, dont un est Ar-

chevêque de Braga, les autres sont en prison depuis l'époque de l'assassinat. Don Juan de Bragance, Prince du sang, a pris pour sa sûreté le parti de voyager; il est Lieutenant Général au service d'Autriche, où il s'est distingué par sa valeur, son esprit & ses talens: ce Prince reparoitra en Portugal après la mort du Ministre.

Les deux personnages les plus connus dans la partie ministériale, & qui pourront entrer en concurrence pour succéder au Comte d'Oyeras, sont Don Martin de Mello, & Don Joseph de Sylva Passanha; le premier est ambassadeur en Angleterre, il est homme d'esprit, instruit, mais décidé, dangereux, inhabile sur beaucoup d'objets, tenant entièrement aux Anglois, & s'appuyant sur la cour de Londres pour ses prétentions; il est aussi soutenu par le Ministre dont il est parent: le second est un homme sage & instruit, uniquement attaché aux intérêts de sa nation, animé de la haine commune contre les Anglois, actuellement en discredit & sans emplois, après avoir été longtems Ambassadeur à Naples & à Madrid.

Le reste de la noblesse n'approche pas du Roi, est sans crédit, sans ar-

gent, sans pouvoir, sans honneurs ; & rampe devant le Comte d'Oyeras & chez sa femme ; Princes du sang, particuliers, noblesse, peuple, tout le monde se réunit pour caresser cette puissante famille & pour la détester.

## C H A P I T R E V I I.

### *Précis de l'histoire du Portugal.*

**L**E royaume de Portugal est connu dans l'histoire ancienne sous le nom de Lusitanie. Ses peuples ont soutenu de grandes guerres contre les Romains qu'ils ont souvent vaincus, étant conduits par deux fameux Généraux, Viriatus, qui de chef de voleur étoit parvenu au commandement d'une armée & à faire trembler les Romains ; & Sertorius, grand Général romain, que des mécontentemens avoient rendu ennemi de la république ; les Romains ne purent venir à bout des Lusitaniens qu'en faisant assassiner ces deux Généraux.

Lorsque l'Empire offroit de toute part une proie aisée aux Barbares, les  
Alains

Alains s'emparèrent du pays situé entre le Minho & le Tage, où ils fondèrent un royaume, qui, après avoir été conquis par les Goths, devint avec eux la proie des Arabes; la capitale de ce royaume étoit Coimbre. Alphonse VI, Roi de Léon & de Castille ayant commencé avec avantage la guerre contre les Maures, engagea plusieurs Chevaliers françois, gascons, italiens, anglois, à venir faire la guerre contre les infidèles; le plus distingué de ces Chevaliers fut Henri de la maison de Bourgogne. Le Roi, pour le fixer dans son pays, lui donna sa fille bâtarde Thérèse, & pour dot la Galice, avec ce qu'il pourroit conquérir du Portugal, avec titre de Comté: ce Prince poussa la guerre avec tant de vigueur qu'il conquit tout le pays jusqu'au Tage. Son fils Alphonse Henriquez ayant vaincu cinq Rois, ou plutôt cinq Gouverneurs Maures dans les campagnes d'Ourique dans l'Alentejo, se fit déclarer Roi, l'an 1135; il prétendit que Jésus-Christ le lui avoit ordonné, & que son crucifix avoit étendu son bras & parlé, c'est ce dont les Castillans ne conviennent pas.

Vingt cinq Rois depuis cette époque ont gouverné le Portugal; je renvoye

à l'histoire de ce royaume ceux qui voudront suivre avec précision les détails de leurs règnes, & je ne m'arrête qu'à quelques traits frappants & décisifs, & même je ne fais que les tracer légèrement.

Au commencement du quatorzième siècle le Roi Denis parvint à chasser entièrement les Maures des Algarves, en prenant Faro, leur dernière retraite; ce fut aussi lui qui ajouta au Portugal le petit pays nommé Riba de Coa, arrosé par la Coa, petite rivière près de laquelle est situé Almeyda, qui en est la capitale. Ce même Roi Denis eut de grands chagrins à effuyer de son fils, qui lui succéda sous le nom d'Alphonse IV, & qui fut surnommé l'Afriquain pour avoir conquis Tanger, Ceuta, Safa, Larrache, Tetuan, Mazagan. Il ne reste plus aux Portugais que cette mauvaise place en Afrique, encore sont-ils sur le point de l'abandonner.

Le fils du Roi Alphonse IV fut Don Pedre I, fameux par la mort de l'infortunée Inès de Castro sa femme & par les cruelles vengeances qu'il exerça. Un des assassins se nommoit *Coelho*, qui en portugais signifie un lapin; Don Pedre le fit mettre à la broche

& le fit servir à manger à ses complices. Le Portugal a eu le rare bonheur d'avoir un plus grand nombre de bons que de mauvais Rois. Jean I, que la victoire & l'amour des peuples couronnèrent, quoique bâtard, Alphonse V & Jean II, surnommé le Prince parfait, furent de grands Rois, & firent fleurir le Portugal.

Mais l'époque brillante de ce royaume fut celle des Rois Don Emmanuel & Jean III. Le premier de ces Princes avoit un oncle nommé le Cardinal Don Henri, qui résidoit à Lagos dans les Algarves; ce Prince, qui étoit riche, engagea par de grandes libéralités deux gentilshommes, nommés Trifran Vaz & Zarco à tenter des découvertes sur la partie occidentale de l'Afrique, & c'est à l'encouragement qu'il donna à la navigation que l'on doit les fameuses conquêtes des Portugais. Bientôt Alvaro Cabral & Vasco de Gama découvrirent l'un le Brésil & l'autre les Indes. Au bout de cinquante ans les Portugais se trouvèrent par leur courage maîtres de toutes les côtes de l'Afrique, depuis le Cap Blanc jusqu'à l'île de Socotora, & depuis le Cap Guardafu de tout le tour de l'Asie, de toute la Mer Rouge, du golphe

d'Ormuz , des deux presqu'îles du Gange , & des îles Moluques. Ils faisoient alors seuls tout le commerce de l'or , des étoffes de soye , des porcelaines , des perles , de l'ivoire , enfin de toutes les denrées des trois parties du monde , connues par eux seuls. Bientôt les puissances européennes devinrent jalouses de leur grandeur.

Une révolution inattendue & terrible changea en un moment la face du Portugal , le plus funeste de tous les événemens précipita les Portugais de leur gloire & les réduisit au plus grand malheur. Don Sebastien , jeune Prince de la plus grande espérance , vif , spirituel , courageux , appliqué , monta sur le trône en 1572 , avec le projet de s'illustrer par quelque action éclatante ; rempli des idées de chevalerie , il ne méditoit pas moins que de conquérir l'Afrique sur les ennemis de notre religion. Il assembla une armée de vingt mille hommes , composée de toute la haute noblesse & de l'élite des guerriers de son royaume , il se mit à leur tête & passa en Afrique , où il fut vaincu & tué à la bataille d'Alcazarquivir avec la plus grande partie de la noblesse portugaise. Les Portugais , nation crédule , & dont l'histoire est remplie de mer-



veilleux , prétendoient & prétendent encore qu'il n'étoit pas mort dans le combat , parce qu'on n'avoit pas trouvé son corps sur le champ de bataille ; cette idée a donné lieu à ce que plusieurs imposteurs se soient donnés pour lui , même longtems après la possibilité de sa vie , selon le cours ordinaire de l'existence humaine. Philippe II, Roi d'Espagne, le Duc de Bragance, & un bâtard oncle de Don Sebastien, furent les compétiteurs qui eurent à se disputer la couronne, qui , après la mort ou la disparition de Don Sebastien, étoit occupée par un vieux Cardinal , nommé Don Henri , qui ne régna que quelques mois. Philippe soutint ses droits par une armée aguerrie , conduite par le fameux Duc d'Albe ; en vain les Portugais, excités plutôt par leur haine contre les Castillans que par attachement pour le bâtard Don Antonio , firent quelques foibles efforts pour éviter le joug espagnol ; le désastre de Don Sebastien les avoit laissés sans troupes, sans flotte & sans argent ; aucune puissance de l'Europe ne protégeoit leur cause , & ils furent vaincus & subjugués en deux mois de tems.

L'époque de Don Sebastien tire un voile funèbre sur la nation portugaise.

Toutes les familles anciennes sont interrompues par la mort de leur chef, toute la force nationale est abattue par la perte de l'armée, toutes les conquêtes cessent, & sous le règne des trois Rois Castillans, nommés les trois Philippes, on ne voit pour cette malheureuse nation qu'opprobre, rebellions & malheurs. Cette catastrophe est de 1580, & la captivité du Portugal ou son obéissance à l'Espagne dure soixante ans. Les Hollandois profitent de la foiblesse du Portugal, du peu de soutien que lui accorde l'Espagne, languissante elle-même sous le règne des trois Philippes; ils s'établissent à Olinde & Fernambouc au Brésil; ils possèdent ces colonies trente ans, ils chassent les Portugais des isles Moluques, des isles de la Sonde, de celle de Ceylan, & ils s'emparent de la souveraineté des mers des Indes qu'avoient possédée les Portugais pendant les règnes glorieux de Don Emmanuel & de Jean III; ils forment en même tems un établissement solide au Cap de bonne Espérance à la pointe de l'Afrique, & ils les dépouillent pendant ces soixante ans de toute leur puissance. Il semble que ce soit précisément contre les Por-

tuais que les Hollandois se sont acharnés pour se venger des Espagnols.

Le malheur étoit arrivé à son comble. La nation vexée & méprisée paroïssoit trop foible pour être ménagée ; la cour de Madrid punissoit les plaintes arrachées par le désespoir, & croyoit le désespoir impuissant, quand enfin la patience des Portugais se lassa. En 1640, une trentaine de gentilshommes, sans communiquer leur projet, sans s'être assuré aucun appui, poignardèrent Vascencelos qui tyrannisoit le peuple sous une Princesse d'Autriche, gouvernante du royaume pour Philippe IV. Le feu de la rebellion se répandit dans le même moment, & devint universel ; en un mois de tems tous les Espagnols furent chassés, sans même beaucoup d'effusion de sang. Le timide Duc de Bragance fut forcé par sa femme de monter sur le trône mal assuré, sous le nom de Jean IV. Ce Prince foible étoit peu digne de gouverner de braves gens, mais la nation avoit pris son parti : elle soutint contre l'Espagne une guerre de vingt-huit ans avec beaucoup de courage & de succès. La mort de ce Roi, celle du Prince Théodose son fils, que la nation regardoit comme un héros naissant, ni le règne de

l'imbécille Alphonse VI, ne purent diminuer l'enthousiasme des Portugais, ni rendre aux Espagnols leur supériorité. Les Espagnols perdirent quatre grandes batailles en Portugal, & ne furent pas tentés d'y rentrer. Le même esprit de liberté se communiqua dans les colonies portugaises; les Espagnols furent chassés de Goa & de tous les comptoirs portugais aux Indes, du Congo, des présides d'Afrique & du Brésil.

Enfin en 1668, le Roi Charles II fut forcé d'accorder la paix au Roi Don Pedre II, frère & successeur du Roi Alphonse VI, & de le reconnoître pour Roi de Portugal, renonçant à ses prétentions sur cette couronne. Le Roi Alphonse VI étoit un imbécille furieux, il avoit épousé une Princesse du sang de France, nommée Louise d'Orléans, qui, conseillée par le Comte de Schomberg & surtout révoltée par l'insolence du Comte de Castelmelhor, favori de l'imbécille Alphonse, & maître absolu du royaume, eut la hardiesse d'accuser son mari d'impuissance & de frénésie, & de plaider en séparation devant les Etats du royaume. Don Pedre, frère du Roi, fut chargé de la régence & de la Reine Louise, qui devint grosse. Alphonse, dans une se-

conde assemblée des Etats, fut déclaré indigne de régner & d'être marié; on le priva du trône, on lui ôta sa femme, & Don Pedre reçut l'une & l'autre: Alphonse fut enfermés; il y avoit de quoi devenir fou s'il ne l'eut pas déjà été: le Pape pardonna toutes ces injustices pour de l'argent, & un bel auto-da-fé appaisa la colère de Dieu.

Don Pedre jouit tranquillement de son bonheur, & transmit paisiblement son royaume à Jean V son fils. Le Portugal, depuis la paix de 1668, a repris son ancienne constitution, mais il n'a pas pu reprendre son ancienne vigueur. Ses puissans protecteurs & le changement des circonstances ne lui laissent qu'un rôle subalterne, & ce royaume est devenu dès lors subordonné aux Anglois, dont l'alliance obligée est devenue une chaîne étroite, indissoluble, & que le tems n'a fait qu'appesantir.



## C H A P I T R E V I I I.

*Anecdotes. Jean V, Joseph I, tremblement de terre; conspiration, guerre de 1762, incendie de la douane, mort de Graveron; révolte du Brésil.*

L'Histoire du Portugal conduit jusqu'au règne de Jean V; ainsi je réduirai à quelques traits anecdotiques mes remarques sur ce Roi & sur celui qui règne à présent, en suivant mon plan sans passion & sans flatterie. Jean V, monté sur le trône au commencement du siècle avoit régné avec assez de gloire & beaucoup de bonheur; c'étoit un Prince spirituel, grand dans ses vues, magnifique, galant & fier, il tenoit beaucoup des qualités de Louis XIV, dont il avoit tout le caractère, à l'amour de la guerre près, que Jean V abhorroit: il étoit fort attaché à l'alliance des Anglois, & il n'examinoit pas assez quel empire il laissoit usurper à cette nation avide. Il avoit pris une amitié violente pour Milord Tirawley Ambassadeur d'Angleterre, qui abusoit

de cette facilité pour être le plus insolent des favoris, & pour accabler de mépris & d'injures la nation portugaise. Ce Roi s'étoit fait respecter de ses voisins en montrant de la sagesse & de la fermeté, lorsque dans la guerre qui plaça Don Carlos sur le trône de Naples, il fut menacé par l'Espagne; il avoit alors armé en trois mois de tems une armée de trente-cinq mille hommes, commandée par d'habiles gens, avec une artillerie nombreuse & une marine respectable: cette vigueur lui avoit procuré une paix solide, que le feu de la discorde allumé dans toute l'Europe en 1741 ne vint pas à bout d'entamer. Dans le sein d'une paix florissante il cherchoit une gloire solide & utile; il avoit ajouté des embellissemens au beau palais des Rois, dont il ne reste plus aucun vestige; il avoit bâti une superbe église patriarcale, devenue de même la proie du tremblement de terre; il avoit élevé le superbe couvent de Mafra à quatre lieues de Lisbonne, endroit curieux, où il avoit rassemblé une bibliothèque bien choisie; il avoit fait construire un aqueduc digne des Romains pour la conduite des eaux de Lisbonne (ce monument a été respecté par le tremble-

ment) il faisoit le bonheur de ses sujets, & il en étoit adoré. Mais ce Prince étant tombé sur la fin de sa vie dans une dévotion outrée, abandonna le soin des affaires à frère Gaspard son confesseur, protecteur & parent du jeune Carvalho; il dissipa la plus grande partie des revenus de l'Etat à doter des chapelles, renter & bâtir des couvens & faire dire des messes; ce dernier article surtout devint une manie. On étoit forcé de lui cacher bien soigneusement les morts qui arrivoient à Lisbonne, parce que dès qu'il aprenoit qu'un de ses sujets étoit mort, fût-il de la lie du peuple, il lui faisoit dire à ses dépens au moins cent messes ou davantage: les Portugais disoient, que Jean envoyoit les vivans en enfer, pour tirer les morts du purgatoire: sa dévotion empira, dégénéra en foiblesse, & il mourut presque imbécille.

Le règne de Joseph I sembloit destiné à présenter les plus grands dangers & les catastrophes les plus singulières. Ce Roi, étant monté sur le trône en 1750, trouva les trésors vuides, l'Etat chargé de dettes, & les Anglois maîtres du royaume & des colonies. Son Ministre Diego de Mendocça n'é-



toit pas assez habile pour remédier aux abus. Carvalho, revenu de l'ambassade de Vienne, gagna la confiance du Roi, culbuta le Ministre, qui fut exilé à Mazagan, & prit sa place; il passa les deux ou trois premières années de son ministère à lutter contre les cabales, examiner & débrouiller les causes du dérangement des affaires, & essuyer les insolences des nobles qu'il cherchoit à abattre.

L'année 1755, le 1 Novembre, arriva le fameux tremblement de terre qui désola tout le Portugal, renversa dans toutes les villes du royaume un nombre considérable de maisons, & fit périr plus de cinquante mille ames à la même heure. Lisbonne fut la plus maltraitée de toutes les villes, le tremblement y fut affreux, les élémens se réunirent pour accabler les malheureux habitans, la mer & la rivière se débordèrent, la terre s'ouvrit, la flamme dévora les maisons; c'étoit le jour de la Toussaint à neuf heures du matin, tout le monde étoit à la messe: les églises & les plus gros bâtimens furent ceux qui s'écroulèrent avec le plus de fracas, & presque toutes les personnes conduites dans ces saints aziles, ou par crainte ou par dévotion,

y furent écrasées sous leur chute. Les vieillards, les enfans & les malades, restèrent étouffés dans leurs lits, ou furent consumés par les flammes, sans secours, parce que le feu des maisons renversées gagna de près en près, & s'établit dans les ruines à l'aide d'une tempête qui accompagnoit le tremblement. On a vu dans les gazettes la description de cette effrayante catastrophe; les vaisseaux se fracassèrent les uns contre les autres, beaucoup périrent dans le port: cependant au milieu de cette désolation générale la brutalité humaine se déployoit, l'avidité excitoit au crime & au brigandage une foule de matelots, de soldats, de nègres & de scélérats, à qui cet événement ouvroit les prisons; ils se répandirent dans la ville, fouillant dans les ruines, entrant dans les maisons encore subsistantes, pillant, violant, massacrant, commettant les plus grands excès: ce désordre affreux augmentoit encore l'horreur & la crainte. La ville étoit, pour comble de disgrâce, menacée de la famine, & la puanteur des corps morts, des matières brûlées, du soufre, corrompoit l'air & faisoit craindre la peste.

Le Comte d'Oyeras seul ne perdit

pas courage dans cette désolation générale, où chacun trembloit, où la crainte de l'avenir étouffoit les plaintes sur les maux préfens; ce Ministre ne prenant aucun repos, n'ayant pour demeure, pour lit, pour bureau, *qu'un carrosse*, se porta par-tout, encouragea, consola les malheureux habitans; il fit en huit jours plus de deux-cent-trente ordonnances pour les différentes précautions à prendre: on a rassemblé ces ordonnances en un gros livre intitulé, *Providencias sobre os terre motos* (\*). Il fit éteindre le feu, il fit bruler dans de la chaux vive, ou enterrer en haute mer tous les cadavres que l'on put déterrer, il fit ouvrir des chemins au travers des ruines, il rendit le courage à la garnison, il fit faire des exécutions militaires contre les bandits qui infestoient la ville, & il fit venir des provinces & par mer des subsistances; il arrêta par son exemple & sa fermeté

---

(\*) Une entr'autres ordonnoit une neuvaine à St. François de Borgia Jésuite, qui est le patron des tremblemens de terre; ce n'étoit pas le Saint auquel eut plus de foi le Comte d'Oyeras, mais il se prêtoit aux idées du peuple qu'il vouloit rassurer.

le peuple qui vouloit aller s'établir ailleurs & abandonner un terrain si malheureux, déjà dévasté plusieurs fois par cet affreux fléau. Cependant malgré tous les soins du Comte d'Oyeras, qui fut alors le *dieu tutelaire* & le sauveur de Lisbonne; outre la perte des personnes, des effets & des meubles, il se perdit en marchandises ou en argent, ou par les banqueroutes, qui suivirent nécessairement cette catastrophe, plus de cent cinquante millions de livres, réparties entre les différentes familles commerçantes & les nations correspondantes; & le commerce fut ruiné: il ne resta pas pierre sur pierre du magnifique palais des Rois de Portugal. Des richesses immenses y devinrent la proie des flammes, ainsi que dans l'église patriarcale, ou furent ensevelies sous les ruines. La cour tremblante n'eut pendant huit jours pour azile que des berlines; & le jardin de Belem, petite maison de campagne à une lieue de la ville; le Roi & sa famille, montrant beaucoup de résignation & de charité pour le malheureux peuple, s'employèrent de tout leur pouvoir à son soulagement, & lui donnèrent l'exemple de la fermeté & de la grandeur d'ame.

La récompense de Carvalho après cette glorieuse conduite dans un si funeste événement, fut de gagner la confiance entière du Roi d'une manière irrévocable; c'étoit une justice que ce Prince lui rendoit, mais qui porta à son comble la jalousie & la rage des nombreux ennemis de cet habile homme: muni de la puissance souveraine, il commença à frapper les grands coups, il attaqua à la fois le corps de la marine, le commerce, les finances, le clergé, la noblesse & les Jésuites: ces derniers sur-tout furent les premiers en butte à ses traits, & la conquête du Paraguay fut décidée & arrangée avec la cour de Madrid. Les grands irrités & effrayés reconnoissoient leur impuissance, ils n'eurent pas l'audace d'attaquer directement cet homme supérieur, dont à peine ils osoient soutenir les regards. La vengeance est l'élément des Portugais, ils aiment à la conduire sans péril, & ils ne trouvent pas de crime dans l'assassinat, parce que ce moyen (comme dit Molière) est le plus sûr.

Une horrible conspiration s'ourdit avec le plus grand secret (\*); les plus

---

(\*) Une partie des détails de la conju-

grands de l'Etat y entrèrent. Le Duc d'Aveiro, de la maison de Mascarenhas, qui en étoit le chef, étoit allié à la famille Royale, *Mordomo-mor* (grand maître de la maison du Roi) & le plus puissant seigneur du Portugal: c'étoit un petit homme, laid, borné, vain, entêté, dérangé dans ses affaires, capable de tous les crimes, bas & rampant vis-à-vis du Ministre qu'il détestoit, haï & méprisé généralement. Cet homme fut aisément excité & conduit au crime par la Marquise de Tavora, l'ame de la conjuration; cette femme, une des plus belles de l'Europe, remplie de grandes passions & d'un génie supérieur, capable de tout en bien & en mal, étoit redoutée à la cour par sa violence, sa hauteur, ses plaisanteries dures & ses emportemens, ennemie déclarée de Carvalho, elle ne par-

---

ration & de l'expulsion des Jésuites du Paragay est tirée d'un mémoire sur ces deux événemens, fait pour la cour de France, par Mr. Favier, ancien négociateur, connu dans toute l'Europe par l'étendue de ses lumières & de ses connoissances, qui a fort peu de rivaux dans la partie sublime de la politique, & par conséquent beaucoup d'envieux.

loit de lui que dans des termes injurieux, elle ne ménageoit pas plus le Roi, dont toute la conduite étoit publiquement l'objet de ses satires insultantes; ennemie de la Reine & des Princesses, elle les traitoit à égalité; mais cette terrible femme avoit un grand nombre de clients, des vassaux puissans & de grands biens. Sa magnificence, sa profusion, sa bonne mine, lui attiroient l'affection du peuple qu'elle ménageoit adroitement; alliant au crime & à l'orgueil une haute dévotion; elle étoit dirigée par un vieux Jésuite, nommé Malagrida, visionnaire, fanatique, & qui se croyoit inspiré: son mari, Général de la cavalerie, ses deux enfans, son gendre le Comte d'Atouguia, & sa belle fille la Marquise de Tavora, étoient pareillement dirigés par les Pères de la compagnie, & ne se conduisoient que par la volonté de cette femme impérieuse. On a cherché en Portugal à disculper les conjurés d'en avoir voulu au Roi, ils ne prétendoient, dit-on, assassiner que Carvalho; cette excuse est fondée sur ce que c'est dans la calèche de Carvalho que par hazard le Roi avoit été assassiné, & les carrosses du Roi avoient passé avant, vuides à la vérité, dans le poste

que les conjurés avoient choisi ; sans qu'ils les eussent attaqués : cette décharge peut avoir quelque croyance ; il est certain que le profond mystère dans lequel a été ensevelie la procédure laisse la liberté aux conjectures de toute espèce.

La conspiration fut conduite en même tems avec beaucoup de secret & d'imprudence. Le Duc d'Aveiro, le Marquis de Tavora, ses deux fils, le Comte d'Atouguia, des Almeidas & des Soufas, furent les noms respectables qui parurent à la tête de plus de deux cent cinquante personnes des deux sexes qui furent complices, sans que le secret transpirât ; cependant le Duc d'Aveiro, tantôt fier, tantôt rampant, se rendit suspect par des propos indiscrets & des menaces : l'amour fut aussi un des moteurs de cette cruelle scène. La jeune Marquise de Tavora avoit avec le Roi une intrigue que toute sa famille regardoit comme un affront ; (c'est ce qui agrave l'accusation faite contre les conjurés d'en avoir voulu directement à la personne du Roi) on se servit de l'occasion des visites mystérieuses qu'il faisoit tous les jours à cette Dame.

Le jour destiné à l'exécution de cet



affreux complot ; les conjurés au nombre de plus de cent-cinquante se divisèrent par pelotons sur le chemin du Roi ; ce Prince n'étoit accompagné que d'un valet de chambre dans une calèche trainée par deux mules avec un seul postillon. Les premiers conjurés le laissèrent passer, & ce ne fut que lorsqu'il se trouva bien au milieu de la troupe, qu'il partit une quarantaine de coups de mousquet qui firent plusieurs grands trous à la calèche, & atteignirent le Roi à trois endroits ; mais la blessure la plus considérable fut à l'épaule : le valet de chambre nommé Texeira eut la présence d'esprit & le courage de faire couler ce Prince sous lui, & de s'asseoir dessus, se sacrifiant généreusement pour son maître & le couvrant de son corps. Cependant le postillon aussi brave & aussi fidèle que Texeira, au lieu de suivre le chemin, ou de retourner en arrière, monta avec beaucoup d'adresse, à toute bride, une côte, malgré plusieurs autres coups de fusil, coupa à travers champs, & revint au palais de Belem par des chemins détournés : ces deux hommes à qui le Roi doit la vie ont été bien récompensés.

Le Roi, en arrivant au palais, se cou-

vrit du manteau d'un de ses gardes ,  
 & fit appeller sur le champ Carvalho ,  
 qu'il attendit avec patience à la porte  
 même du palais ; sans vouloir se faire  
 pauser , & sans donner le moindre si-  
 gne de douleur ou de crainte. L'inal-  
 térable Ministre ne s'éfraya pas davan-  
 tage à cette nouvelle ; il défendit aussitôt  
 à Texeira , au postillon & aux gar-  
 des de parler ; & il recommanda à son  
 maître le silence & la dissimulation ; ce-  
 pendant malgré ces précautions la nou-  
 velle se répand , peut-être par les con-  
 jurés mêmes : le peuple de Lisbonne  
 consterné accourt à Belem , la noblesse  
 se rend au palais. Le Duc d'Aveiro pa-  
 roit le plus empressé de tous & le plus  
 inquiet , il s'offre à se mettre à la tête  
 de la cavalerie & à courir après les as-  
 sassins ; Carvalho le rassure , lui fait  
 de fausses confidences , & d'un air de  
 mystère lui recommande le silence & la  
 dissimulation : cependant il le soupçon-  
 noit déjà ; il connoissoit sa haine , son  
 génie turbulent & capable de tout. Le  
 Roi fait rassurer le peuple par les grands ,  
 il paroît lui-même à une fenêtre , il dé-  
 clare que le bruit de son assassinat est  
 faux , que sa calèche a versé , & qu'il  
 s'est blessé légèrement ; ce Prince prend  
 sur lui , s'éforce , reprend ses exerci-

ces ordinaires, avant même d'être guéri, & bientôt la confiance se répand dans la ville; les conjurés même, rassurés par l'apparence, ne prennent aucune précaution, & restent tranquilles. Un seul, nommé Polycarpe, domestique des Tavora, ne se fiant pas à cette mystérieuse inaction, s'enfuit, & sort du royaume.

Cependant Carvalho recherche en silence & secrètement les auteurs de la conjuration; un hazard les lui découvre. Un valet avoit une intrigue & des rendez-vous dans le jardin de Tavora avec une suivante de la maison; un soir qu'il attendoit sa maîtresse, les conjurés s'assembloient dans le jardin, fort près de lui, parlent du passé, & ourdissoient une nouvelle trame; le valet tremblant d'être découvert entend tout, se sauve, & le rapporte au Ministre: d'autres perquisitions confirment les soupçons, & fournissent des preuves. Plus Carvalho trouve Aveiro & Tavora coupables, plus il les flatte & les caresse. Le premier par crainte, & peut-être par le conseil de ses complices, plus prudents que lui, demande la permission de passer un mois dans ses états, sous prétexte de santé, Carvalho se charge de lui faire accorder

un congé de trois mois; le second avoit sollicité précédemment une commanderie, le Ministre lui annonce cette grace de la part du Roi: on ne parle plus absolument de cette affaire, que le Roi & son Ministre viennent à bout de faire oublier au peuple.

Cependant six mois après, Carvalho propose le mariage de sa fille avec le Comte de Sampayo, seigneur d'une grande famille; le Roi signe le contrat de mariage, & se charge des frais de la nôce; tous les grands y sont invités: Aveiro revient promptement de ses états pour y assister. Dix bataillons & autant d'escadrons arrivent secrètement le même soir à la même heure dans la capitale. Il y avoit deux bals qui occupoient toute la ville, & surtout la noblesse, l'un à Belem chez le Ministre, l'autre au *Lang Room*, maison publique appartenante aux négocians étrangers, qui donnoient ce bal à l'honneur du mariage; à la même heure tous les conjurés sont arrêtés, leurs palais investis & saisis: le procès déjà tout fait & instruit, & huit jours après dix des principaux sont exécutés devant la place du palais de Belem. Le Duc d'Aveiro est écartelé; le Marquis de Tavora, ses deux fils, sa femme,

le Comte d'Atouguia son gendre, sont décapités, & quatre complices subalternes sont brulés vifs. Aveiro mourut comme un lâche; les autres supportèrent les tourmens avec fermeté; cependant les deux criminels qui montrèrent le plus de constance sont une femme (la vieille Marquise) & un enfant de dix-neuf ans, (Jose Maria son second fils) celui-ci avoit souffert les plus cruelles tortures sans rien avouer, à la fin on fut obligé de faire paroître son père, qui lui dit que c'étoit se faire tourmenter inutilement, puisqu'il avoit tout confessé, ainsi que les autres complices; à quoi le fils ne répondit que ces mots: *vous m'avez donné la vie, vous pouvez me l'ôter.* Pour la vieille Marquise elle n'eut pas la question par égard pour son sexe, mais elle reçut sa sentence & vit les préparatifs de son supplice avec une indifférence qui auroit fait honneur à une meilleure cause. Elle avoit adopté la coutume de déjeûner à l'angloise; après la lecture de son arrêt, elle se fit habiller par ses femmes à l'ordinaire, elle demanda son déjeûner; le Confesseur qui étoit auprès d'elle lui représenta qu'elle avoit autre chose à faire, elle répondit, *il y a du tems pour tout.* Elle déjeûna tran-

quillement, & fit déjeuner ses femmes avec elle; lorsqu'il fallut monter sur l'échaffaud, on voulut l'aider; elle dit; *je monterai toute seule, je n'ai pas eu la torture comme les autres.* En effet elle monta fort vite & avec un visage ferein; le Marquis de Tavora, beaucoup plus foible qu'elle, lui faisant alors des reproches d'avoir précipité sa famille dans le malheur, elle lui répondit, *hé bien, supportez-le comme moi, & ne me le reprochez pas.* Elle se banda les yeux elle-même, dit au boureau de se dépêcher, abrégéa l'entretien du Confesseur, & donna avec son mouchoir le signal de frapper. La jeune Marquise de Tavora fut reléguée dans un couvent, ainsi que la jeune Comtesse d'Atougua, qui a été mise depuis à l'inquisition comme visionnaire. La plus grande partie des nobles furent enlevés & renfermés dans des cachots, & quelques-uns s'échappèrent; de ce nombre furent les Almeyda & les Soufa; un entr'autres réfugié en Hollande, & rappelé d'une manière rassurante par le Roi, Mr. Carvalho, répondit, qu'il avoit consulté les chirurgiens, qui l'avoient assuré *qu'il ne pouvoit pas vivre sans tête.* Quant aux Jésuites, ils furent chassés entiè-

rement de tous les états du Roi de Portugal, comme complices de cette affreuse conjuration, mais sans procédures ni preuves: il n'en resta que vingt-deux vieillards décrépits, qu'on renferma dans la *quinta* du Duc d'Aveiro, & de huit prisonniers dont les plus criminels, Malagrida Italien, Alexandre Irlandois, Matos Portugais, ont été exécutés secrètement dans les prisons, après avoir été d'abord annoncés comme chefs de cette trame. On croit que la querelle du Nonce & l'espèce de schisme qu'elle occasionna empêchèrent la publicité de leur punition.

On accuse le Ministre d'avoir servi ses vengeances particulières; mais ce crime méritoit les plus affreux châtimens, & d'ailleurs il étoit de la bonne politique d'abaisser une noblesse insolente qui insultoit le Roi, & tirannisoit le peuple. La consternation & la méfiance tourmentent depuis ce tems les malheureux Portugais; chacun voit le glaive suspendu sur sa tête, on craint les délateurs & les espions: des enlèvemens perpétuels prouvent que la persécution n'est pas encore finie, & depuis ce tems les habitans de Lisbonne n'ont pas eu un jour serein, n'ont pas goûté un moment de joye pure. Le

crime est passé, mais la punition est permanente. Le Ministre sûr d'être haï, pour avoir peut-être poussé trop loin la rigueur, ne voit de sûreté que dans la durée de la consternation générale; cette cruelle nécessité l'a rendu peu exact sur les formes juridiques & très violent sur les punitions, qu'il pousse toujours à l'extrême: sa puissance est cimentée avec le sang le plus noble du Portugal, & le titre de Comte d'Oyeras que le Roi lui a accordé en récompense de sa fermeté, est scellé de ce même sang & acheté par bien des têtes.

Ces deux événemens funestes arrivés coup sur coup avoient occupé toute l'attention du Ministre, avoient suspendu toutes les autres parties de l'état, dont ils épuisoient les forces. La guerre étant allumée dans toute l'Europe, les Portugais qui n'y avoient aucun intérêt commençoient à se remettre & à retirer quelque avantage de la paix qu'ils conservoient, mais leur neutralité n'étoit pas exacte: ils étoient regardés comme fort attachés aux Anglois, ils triomphoient de leurs victoires, ils les recevoient avec joye dans leurs ports, ils profitoient de leurs prises, ils étoient regardés non comme les alliés, mais comme les sujets de l'Angleterre. On



en étoit si persuadé en Europe que l'Espagne se déterminâ à attaquer le Portugal, jugeant que c'étoit attaquer les Anglois vivement & leur faire une diversion dangereuse que de porter la guerre chez ces alliés soumis; on regardoit Lisbonne & Oporto comme un des foyers du commerce anglois. Il est certain que le succès de cette guerre devoit avoir une influence considérable dans les négociations de la paix; c'étoit pour l'accélérer que l'Espagne se déterminoit à rompre la neutralité. Il n'est pas douteux que si le Portugal eut été conquis, les articles eussent été plus avantageux; mais la démarche de l'Espagne étoit de celles que le succès seul peut justifier. Cette puissance avoit un très grand intérêt à la guerre, celui d'empêcher les Anglois de s'agrandir trop en Amérique, & de ruiner tout-à-fait la marine françoise, mais cet intérêt ne lui fournissoit pas des motifs valables pour sortir de la neutralité: elle pouvoit être partielle, favoriser les François, leur ouvrir ses ports, leur donner de l'argent, mais il n'y avoit point de raison juste pour faire la guerre aux Anglois. Les pirateries de quelques corsaires défavoués par la Cour de Londres, la visite rigoureuse,

mais légitime, des vaisseaux Espagnols qui portoient des munitions aux François, n'étoient pas des prétextes suffisans : les Hollandois, les Génois, les Vénitiens, toutes les nations commerçantes effuyoient les mêmes avanies qu'entraîne la guerre, sans se croire autorisées à prendre les armes pour les empêcher; tout cela d'ailleurs ne regardoit pas le Portugal, mais enfin la guerre fut décidée & déclarée en 1762.

Les Portugais s'attendoient si peu à cette rupture, ils y étoient si peu préparés, que l'état militaire de ce royaume étoit fort mal monté. Le Ministre, naturellement ennemi des gens de guerre, ne connoissant rien à cette partie, comptant sur une longue paix & sur sa politique, il l'avoit totalement négligée, en avoit employé les fonds à d'autres objets, & n'avoit pas même pensé à remplacer la plupart des emplois vacans par les suites de la catastrophe précédente.

L'état de l'armée Portugaise montoit sur l'almanach à dix-sept mille hommes dont deux mille quatre cent de cavalerie, mais il n'en existoit pas réellement la moitié. Lorsque le Comte de la Lippe, Prince Souverain d'Allemagne, que les Anglois indiquèrent pour comman-

der les armées du Portugal, voulut à son arrivée rassembler un corps de troupes pour faire face, il ne put mettre ensemble, à son premier camp de Villa Viciosa, que cinq mille hommes, la plupart sans uniformes & sans armes; Elvas, Almeyda & quelques autres places occupoient le reste: il n'y avoit ni artillerie, ni munitions, ni hôpitaux, ni fourages, ni Ingénieurs, ni Officiers, ni cartes, ni chariots.

Don Martin de Mello eut recours, de la part du Roi de Portugal, à la Cour de Londres; qui fit embarquer six mille hommes, dont deux mille Irlandois de nouvelle levée, aussi incapables de défendre le Portugal que les Portugais mêmes, & qui arrivèrent à moitié campagne. Milord Tirawley, qui commanda ce secours, étoit un mauvais Officier & un homme violent, plus propre à ruiner les affaires qu'à y porter remède: c'étoit le même qui, étant Ambassadeur en Portugal, avoit joui si insolemment de sa faveur auprès de Jean V: il reprit ses hauteurs & ses mépris, & il eut avec le Comte d'Oyeras des scènes violentes; ce Ministre vint à bout de le faire rappeler. Loudhon qui lui succéda, Townshend qui remplaça Loudhon, Crafft qui fut le

deruier, se firent également haïr par leur orgueil, campèrent séparément, & tinrent toujours tête au Comte de la Lippe dont ils ne voulurent jamais recevoir les ordres, & enfin ils poussèrent si loin leur mépris contre les Portugais, que ceux-ci perdant patience se soulevèrent par-tout contre ces alliés cruels & insolens, & en massacrèrent plus de la moitié; il en périt plus de quatorze cent dans une révolte à Santarem: il n'y eut pas d'excès auxquels ne se portassent ces troupes indisciplinées, pires que les ennemis. Les Irlandois sur-tout étoient si défordonnés, si lâches & si scélérats, qu'en arrivant en Angleterre ceux qui avoient échappé à la vengeance portugaise furent cassés & punis.

On ne tira pas plus de services de deux régimens prétendus Suisses; que leva le Roi de Portugal, dont un Colonel fut pendu en éfigie, un autre mourut en prison, & que l'on refondit en un régiment de grenadiers, dont je parlerai ensuite.

Le Comte de la Lippe eut aussi les mêmes difficultés avec le Ministre, qui se fioit plus avec raison aux négociations qu'au fort des armes, qui l'arrêtoit sur toutes ses entreprises, le bar-

roit en tout, repouffoit la fierté allemande par la morgue portugaise. Les Généraux Portugais, jaloux des honneurs que le Roi rendoit à cet étranger, étoient ses plus grands ennemis. Le Comte de la Lippe est un Prince rempli de talens militaires; il a sur-tout des connoissances étendues sur le génie & l'artillerie, qu'il avoit commandée en Westphalie, pendant six ans, dans l'armée des alliés: il est hautain, présomptueux, vif, hazardeux, & il donne beaucoup à l'avanture: il fut obligé en Portugal de plier son caractère vis-à-vis des contrariétés, & il fit un apprentissage de patience. Quoiqu'il n'ait point eu dans cette campagne occasion de se signaler, il fit bonne contenance & se conduisit en habile homme.

Voilà quel étoit l'état intérieur du Portugal lors de l'entrée des Espagnols: aussi le Comte d'Oyeras ne comptoit-il point sur les moyens militaires pour sa défense; il eut recours à la politique. Il engagea la Reine à supplier sa mère, la Reine Douairière d'Espagne, d'écarter l'orage qui alloit écraser le Portugal; il répandit de l'argent à propos, il entama des négociations adroites, & par ces armes plus puissantes

que celles des guerriers Espagnols, il fut faire échouer leurs entreprises.

Cependant la Cour d'Espagne fit marcher quarante mille hommes sur le Portugal: par l'état de la défense on peut juger de la facilité de l'attaque & de la conquête: mais contre toute apparence cette armée ne fit rien que nuire à l'Espagne même, & la ruiner en hommes, en chevaux, en bestiaux, en grains & sur-tout en argent. Le Marquis de Sarria Colonel des Gardes Espagnoles, vieux, dévot, & sans talens, fut chargé du commandement de cette armée: outre le peu de capacité & de vigueur de ce Général septuagénaire, des personnes de la plus grande considération, qui avoient nécessairement le plus d'influence dans les affaires du tems, qui même les décidoient, barrièrent toutes les opérations. Le Ministre de la guerre étoit Irlandois, toute l'Europe porta contre lui des soupçons de partialité pour ses nationaux, chez lesquels il avoit passé sa vie en ambassade, auxquels il avoit obligation de son élévation sous le règne de Ferdinand: quoiqu'il en soit, le salut du Portugal coute à l'Espagne sa gloire, une armée & ses trésors.

L'ignorance prodigieuse des Géné-

raux Espagnols; l'indiscipline des troupes; le peu de soin pour les fourages & les munitions de toute espèce aidèrent encore au salut du Portugal. On entra dans le pays sans avoir fait un plan de campagne fixe; le premier camp fut à Zamora le 21 Avril 1762. On s'approcha de la frontière sans connoître le pays, sans avoir ni cartes, ni guides, ni espions; une partie de l'armée se porta sur Miranda qui sauta en l'air par un accident. Cette conquête détermina à entrer par le côté du Tra-los-Montes, mais alors on apprit qu'on avoit une rivière à passer; il n'y avoit point à l'armée de pontons, point de ponts ni de bateaux pour en faire; on perdit du tems à les construire. Le 4 May le Général étant à Alcanifas dit publiquement: *no puedo saber a donde estan estos avechuchos*: je ne peux savoir où sont ces insectes; il étoit bien instruit, & la plaisanterie étoit bonne. Bragance, Outeiro & Chavès n'ayant aucun soldat, se rendirent sans coup férir à l'approche de l'armée.

Le Général osa le 21 May faire un détachement sur Moncorvo, pendant qu'Orelly, commandant les troupes légères, partit de Chavès pour aller conquérir Oporto, ce qu'il se garda ce-

pendant bien de faire ; il fut arrêté entre Villa Real & Villa Pouca par trois ou quatre cent payfans qui chassèrent son détachement fort de trois mille hommes, & le repouffèrent jusqu'à Chavès : il ne dut cette défaite qu'à l'air d'irrésolution & de crainte qu'il montra, & qui fut toujours le principe des tâtonnemens & de la conduite timide de tous les commandans détachés de l'armée Espagnole.

Le soir de la Pentecôte il y eut une allarme dans le camp, le Général fit remener son artillerie sur les derrières pour ne pas l'exposer ; méthode nouvelle de se priver du secours de son canon, lorsqu'une armée craint d'être attaquée par l'ennemi, de peur qu'il ne lui soit enlevé.

Le 21 Juin un Officier nommé Alvarez attaqua le village de Freixel, le pilla & y mit le feu. Trois cent payfans qui y étoient renfermés & qui firent quelque résistance furent convertis, dans les gazettes de Madrid, en six mille hommes, & le Général témoigna à cet Officier la satisfaction du Roi, sur ce qu'avec deux cents hommes il en avoit battu six mille.

Après une si brillante expédition, l'armée reprit le chemin de Zamora,



& on se déterminâ au siège d'Almeyda. Le 4 Aoust la place fut investie. Le 15 la tranchée s'ouvrit enfin sans difficulté, car les ennemis ne tirèrent pendant tout le siège que quatre ou cinq coups de canons, encore les Officiers Anglois qui les avoient tirés eux-mêmes passèrent pour des téméraires. Le 25 la place se rendit, quoiqu'il n'y eut pas de brèche, & que la première parallèle de la tranchée ne fut pas encore perfectionnée. Les batteries des assiégeans tiroient à plus de trois cent toises; il n'y a pas eu un homme blessé de coups de fusil pendant ce siège, qui n'a coûté qu'un palefrenier, un travailleur & quatre chevaux. On trouva dans la place quatre-vingt-seize pièces de canon de tout calibre, toute sorte de munitions de guerre & de bouche, & trois mille six cent Portugais de garnison, tous intacts & bien portans. Almeyda étoit une assez bonne place, & pouvoit arrêter un mois les Espagnols, mais le Gouverneur avoit quatre-vingt-un ans; il avoit été Capitaine de cavalerie dans la guerre de la succession; c'étoit un fanfaron. Un Ingénieur habile, nommé Miron, qui s'étoit jetté dans la place, vouloit la mettre en état de défense, le Gou-

verneur lui ayant refusé l'argent nécessaire pour les travaux, une douzaine d'Officiers Anglois & Ecossois, qui étoient à la tête des régimens de la garnison, bourfillèrent, & firent entr'eux une somme de vingt mille livres. Alors sur ce que Miron vouloit faire travailler & parloit trop hautement, le Gouverneur le fit mettre aux fers, & l'envoya avec son procès fait à Lisbonne; ce fut là son unique acte de fermeté. S'étant privé de son Ingénieur, il se retira dans sa chambre où il passa tout le tems du siège à réciter son chapelet. Lorsque les Officiers Anglois voulurent engager la garnison Portugaise, officiers & soldats, à garnir les ouvrages extérieurs, ils se révoltèrent & n'obéirent pas; il n'y eut pas un homme dans le chemin couvert ni sur les courtines pendant tout le siège; aussi jamais place n'a été prise avec autant de facilité, & si les Espagnols eussent imaginé ce qui se passoit au dedans, ils ne se seroient pas donné la peine d'ouvrir la tranchée.

Après le siège on fut plus embarrassé qu'avant pour savoir où aller & que faire; on avoit calculé que le siège occuperoit toute la campagne, & on n'a-

voit pas fait de projet ultérieur : d'ailleurs la guerre se faisoit par couriers, & la Cour décidoit les opérations & les dictoit mot à mot de cent lieues. La Cour mécontente du vieux Sarria lui substitua le Comte d'Aranda : ce nouveau Général se porta sur Villa Velha sur les bords du Tage. Cependant les Portugais encouragés par l'indécision des Espagnols, fortifiés du secours des Anglois, animés par le Comte de la Lippe, osoient déjà se montrer en campagne ; ils étoient campés au nombre de douze mille hommes à Abrantes & Punhete, & un petit camp de volontaires Portugais, commandés par un brave Ecoissois nommé Hamilton, renforcé de deux bataillons Anglois & de quelques compagnies de grenadiers, étoit posté sur la rive gauche du Tage vis-à-vis Villa Velha, dont trois cent Portugais occupoient le château. Alvarez avoit pris ce château sans péril, parce que la garnison se rendit aux premiers coups de fusil : il y eut un grenadier Espagnol blessé au talon, & la perte des Portugais fut encore moins considérable.

- Pendant la marche sur Villa Velha le Comte de la Lippe avoit envoyé le

Colonel Burgoyne avec ses dragons Anglois & six compagnies de grenadiers, dont quatre Portugaïses, pour faire une expédition sur Valença d'Alcantara, dont ce Colonel s'étoit emparé sans résistance & qu'il avoit pillé. Valença est entourée de murailles féches; elle avoit une garnison de mille ou douze cents hommes de milice sous les ordres d'un Brigadier.

Cependant cette avanie avoit été bientôt oubliée par les Espagnols. Le glorieux succès de la prise du château de Villa Velha avoit enflé l'orgueil & augmenté la confiance du détachement d'Alvarez; le mépris de l'ennemi occasionnoit du relâchement; on ne faisoit plus la garde avec exactitude; on ne veilloit pas sur la rivière; on s'abandonnoit à la sécurité. Hamilton s'aperçut de cette négligence; il passa une nuit la rivière à gué avec trois cents hommes, la moitié Anglois, surprit le camp d'Alvarez fort de deux mille hommes, l'élite de l'armée; encloua les six pièces de canon qui y étoient, & repassa le Tage sans perte, laissant derrière lui le désordre & la confusion: un Brigadier Espagnol nommé Alvarado envoya redemander aux ennemis un pot de cham-

bre d'argent, dont sa femme lui avoit fait présent.

Voilà quels furent les événemens de cette campagne qui finit avec le mois de Septembre. L'armée Espagnole se retira sur Alcantara; on crut cependant devoir encore tenter une expédition sur Campo Mayor, mais elle manqua, parce que ce détachement arriva pour surprendre cette place en plein midi: cependant l'armée Espagnole se trouva réduite à vingt-cinq mille hommes à sa rentrée sur la frontière, & jamais troupes ne souffrirent tant, ne furent plus délabrées, & n'eurent une plus affreuse campagne: les malades & les traîneurs furent presque tous massacrés par les payfans devenus féroces par les crimes & la maraude de l'armée Espagnole, & enhardie par la timidité de ses Généraux.

L'Espagne eut des succès plus heureux en Amérique contre les Portugais: Cevallos, Gouverneur de Buenos-Ayres, s'empara de la colonie du St. Sacrement & de l'isle St. Gabriel, que les Portugais défendirent fort mal, & qu'ils s'efforcèrent inutilement de reprendre, mais ce petit avantage ne balança pas un moment les pertes de la campagne

de Portugal, qui couvrit l'Espagne de honte, & qui l'épuisa au point de rester tranquille jusqu'à la paix.

Le Comte de la Lippe employa 1763 & une partie de 1764 à former un corps de troupes respectables en Portugal, & il fut récompensé d'une façon honorable & décente par le Roi, de qui il refusa avec une fierté désintéressée toute solde ou payement.

Le Comte d'Oyeras fut encore dans cette occasion le sauveur du royaume par ses négociations, mais il n'en est pas moins blamable d'avoir négligé le militaire, & il a repris le même train depuis la paix; il ignore sans doute qu'il n'y a pas de bonne politique sans force, & que les armes doivent être l'appui des négociations, la solution des difficultés & le moyen inmanquable de la conciliation de la paix.

Cette guerre, qui auroit dû écraser le Portugal, lui a donné une espèce de vigueur & de ressort qui lui manquoit: il s'y est établi un esprit militaire qui y règne encore, mais que l'absence trop longue du Comte de la Lippe a beaucoup diminué, & que son retour prochain dans le royaume peut seul rétablir. Le Comte d'Oyeras profita de

ces succès & du rétablissement de l'état militaire pour se rendre encore plus puissant & aller à ses vues.

Mais tous les accidens n'avoient pas cessé pour le règne de Joseph I: deux ans après la guerre la douane fut brûlée entièrement, sans qu'il fût possible d'en sauver aucune marchandise. Ce nouveau coup fit encore une grande playe au commerce; quantité de personnes furent ruinées, & les banqueroutes recommencèrent. On prétendit que cet incendie n'avoit pas nui également à tout le monde, que les marchandises principales étoient hors de la douane, & que le feu y avoit été mis exprès; cela peut être, mais le commerce s'en ressentit, & cet accident diminua encore la confiance de la place de Lisbonne.

On avoit remarqué, pendant la guerre & depuis, un vice considérable dans l'armée Portugaise; c'étoit une désunion générale, non seulement d'étrangers à nationaux, mais d'étrangers entr'eux. Les Officiers de l'armée étoient & sont encore partagés en deux factions, l'Angloise ou l'Ecossoise, & l'Allemande qui comprenoit les Suisses & les François. L'histoire anecdotique des

petites révolutions arrivées dans le militaire Portugais seroit un tissu fort peu intéressant de vilainies & d'horreurs passées entre militaires, c'est-à-dire, entre hommes que l'honneur, le courage & la probité devoient distinguer: cependant comme on a parlé dans toutes les gazettes de l'aventure du malheureux Graveron, Colonel du régiment de royal étranger, il sera curieux de trouver ici le récit impartial de sa mort.

Graveron, connu en France sous le nom de Peifferier, étoit bon gentilhomme: il avoit servi en France mousquetaire, ensuite Capitaine de dragons & enfin Aide-de-camp du Comte d'Hérouville Lieutenant-général, qui en 1762 lui avoit procuré des recommandations pour le Portugal, où l'espérance de faire une grande fortune l'avoit attiré. Le Comte de la Lippe prit d'abord en amitié cet Officier que ses qualités sociales rendoient recommandable, & le fit faire Major de cavalerie. Le commencement de son élévation fut taché par des menées politiques, qui ont donné dans la suite un air de justice & de vengeance sur-humaine à la catastrophe qui lui est arrivée.

Pendant que Graveron étoit Major



de cavalerie, il y avoit dans l'armée deux régimens prétendus Suiffes levés par deux Officiers de cette nation : la faction Angloife voyoit avec chagrin leur établiffement ; on chercha & on réuffit à noircir & faire mettre en prifon ces deux Officiers fur des accusations vrayes ou fauffes : l'un nommé De Sauffure mourut en prifon, & fut déclaré innocent après fa mort ; l'autre coupable, mais brave foldat, fe fauva & fut pendu en éfigie. Graveron, guidé par fon intérêt, avoit fait fa cour aux Anglois en aidant au malheur des Suiffes ; il en fut récompensé : on ne fit qu'un régiment des deux, fous le nom de grenadiers de royal étrangers, & on le lui donna. Il commit beaucoup de fautes de prudence dans la conduite de ce régiment, & ce qui le perdit entièrement, il parla & écrivit avec peu de retenue fur le miniftère : fon régiment coutoit plus que deux Portugais, & cette confidération hâta fa ruine.

On le fit venir à Lisbonne en 1766 ; on l'arrêta ainfi que les Officiers de fon état major, & on défarma le régiment : on l'accufoit d'avoir mal géré les finances de cette troupe, d'avoir eu des paffe-volans, d'avoir changé de nom. Tous

les chefs d'accusation étoient de la même foiblesse, mais ils suffisoient, appuyés par l'autorité sans réplique, & le manque de défense & de protection de l'accusé, dont les crimes les plus réels étoient de l'indiscrétion dans ses propos sur le gouvernement, & un mauvais choix dans les emplois qu'il distribuoit dans son régiment. Comme aucune loi militaire ne portoit arrêt de mort, il fut absous par le conseil de guerre, mais sa mort étoit prononcée: on lui donna des Juges civils qui, par d'anciennes loix du royaume, le condamnèrent à être pendu; par grace on lui cassa la tête. La dureté outrée de cette sentence fut appuyée par une confirmation des Juges militaires, qui signèrent tous son arrêt de mort par ordre du Roi, excepté Don Bernardo Mello, frère de l'Ambassadeur en Angleterre, Maréchal de camp, gouverneur d'Elvas, homme intègre & humain: il étoit aisé de voir qu'on avoit cherché un prétexte pour perdre cet homme & pour licentier le régiment, puisque le Lieutenant Colonel fut absous, le Major cassé avec infamie & le corps entier réformé, quoiqu'il ne dût être nullement responsable des fautes

de ses chefs, s'ils étoient criminels; mais indépendamment des crimes ou de l'innocence de Graveron, cette réforme étoit décidée, & on n'imagina pas de solution plus facile.

„ Ce malheureux Officier fut abandonné par le Ministre de sa nation.  
„ Les Anglois ont blâmé hautement cet abandon, parce qu'ils se conduisent tout différemment, & qu'ils estiment assez la vie d'un citoyen, fût-il coupable, pour ne pas l'abandonner au caprice des étrangers.

Enfin le Portugal éprouva une secoussé qui l'attaqua jusqu'au vif, c'est la révolte générale du Brésil; on en a vu les causes dans l'article du commerce: on y envoya le général Böhm, créature du Ministre, avec cinq bataillons.



---

 C H A P I T R E IX.
*Etat politique du Portugal.*

**L'**Etat politique du Portugal est forcé, il n'admet point de choix, & cette nation ne peut pas consulter ses passions, ni dans ses inimitiés, ni dans ses alliances; c'est ce qui arrive aux plus foibles. La Cour de Lisbonne est attachée à celle de Londres par nécessité, ennemie de l'Espagne par nature, & de la France par la circonstance de sa rivalité avec l'Angleterre. La puissance la plus forte en marine doit toujours avoir plus que de l'influence dans le gouvernement Portugais, parce que leurs possessions d'au-delà les mers leur sont plus essentielles que tout le reste, qu'elles sont aisées à envahir, & qu'ils n'ont ni assez de vaisseaux, ni assez de troupes pour les défendre par eux-mêmes contre une puissance forte en marine.

Il auroit été possible autrefois de faire entrer le Portugal dans le pacte de famille, c'eut été l'avantage de toute l'Europe méridionale; le mal vient de longue

gue main ; la décadence de la marine Françoise & l'accroissement des forces Angloises, leur marine nombreuse, les secours efficaces qu'ils ont toujours accordés aux Portugais depuis l'acclamation, l'union ancienne & intime des Cours de Lisbonne & de Londres, la confédération des Cours de Versailles & de Madrid contre l'Angleterre, ont décidé les Portugais à l'unique parti que leur indiquoit leur intérêt : indépendamment de la crainte qui est le principe de leur alliance inégale & toute à l'avantage des Anglois, ils sont attachés par des liens qui ressemblent fort à des chaînes par leur force & leur pesanteur, & ils sont plus sujets qu'alliés. D'ailleurs on ne leur a pas laissé le choix de la neutralité, on les a attaqués, on les a aigris, & la honteuse campagne de 1762 a achevé d'aliéner les esprits, & de mettre des obstacles insurmontables à l'alliance, dont la guerre malheureuse de 1757 avoit déjà détruit les possibilités : cependant si la marine de France se rétablit solidement, si dans une guerre prochaine les armes Françoises sont plus heureuses, on pourra détacher les Portugais de l'alliance de l'Angleterre, & les obliger, première-

ment à la neutralité, ensuite à une confédération contre cette même puissance qui les tient asservis, c'est à la France à briser les liens du Portugal, non par des négociations, mais par la supériorité de ses armes. Ce seroit ôter la plus grande ressource aux Anglois que de leur ôter le Portugal; c'est à quoi doivent tendre toutes les nations intéressées à l'abaissement de cette puissance.

Le Portugal ne respirera qu'alors, car son état actuel, quoiqu'assez florissant, est un état de servitude que la nation ressent, & dont les Anglois n'ont pas la prudence de lui cacher les désagrémens; il n'y a jamais eu d'alliés plus maîtres & de maîtres plus durs: ils insultent en obligeant, & font des ingrats par leur façon de rendre service. En éclairant les Portugais, ils leur inculquent le ressentiment de leur captivité, & le désir de réformer leurs restaurateurs.

L'intérêt de l'Espagne, pour sa parfaite tranquillité, seroit de se procurer une amitié solide avec les Portugais pour se débarasser d'un ennemi contre lequel les Espagnols feront toujours une guerre honteuse tant qu'ils les mépriseront, & qu'ils ne sauront pas les at-

taquer ; cet ennemi est au milieu de leur pays tout ouvert, & peut leur donner beaucoup de désagrément : mais la fierté & la haine nationale s'opposeront au bien réel, jusqu'à ce que les François donnent l'exemple.

Cependant on parle beaucoup à présent de la bonne intelligence du Portugal avec l'Espagne & la France ; on semble même prévoir une alliance prochaine qui éteindra toute semence de guerre : je veux le supposer pour un moment ; seroit-elle avantageuse ? Les Portugais auroient toujours une neutralité partielle : ainsi il vaut mieux les avoir pour ennemis déclarés que pour neutres, parce que cette guerre est au moins un moyen de revanche contre l'Angleterre à qui elle fait une puissante diversion, & qu'une simple paix avec le Portugal ne feroit que mettre à l'abri la partie du commerce anglois qui tient à Lisbonne & Oporto sans aucune utilité, & priveroit l'Espagne des indemnités que présente cette guerre, peu dangereuse, si elle étoit bien conduite : la neutralité ou une paix simple ne conviennent donc pas vis-à-vis le Portugal, qu'il faut tenir ou dans une guerre ouverte ou dans une alliance

positive; il faut donc mettre le Portugal dans le cas de choisir décidément entre la France & l'Angleterre.

Voilà la grande difficulté. Comment croire que la Cour de Lisbonne abandonnera l'alliance de l'Angleterre, qui la nourrit, qui tient toutes ses factoreries, qui est à la tête de toutes ses compagnies, de qui il dépend d'escorter les flottes du Brésil ou de les prendre, de protéger cette colonie ou de la ruiner, de fournir la subsistance à Lisbonne ou de la faire mourir de faim en bloquant le port, qui règne absolument sur la mer qui environne le Portugal, qui tient dans sa main le gouvernement par la crainte, & la nation par l'intérêt? Quel avantage trouveroit-elle dans l'alliance de la France & de l'Espagne qui pût la dédommager de ses pertes & empêcher sa ruine.

Ce qui paroît probable, c'est que deux raisons peuvent engager le Comte d'Oyeras à tourner ses négociations & son habileté du côté des ennemis de l'Angleterre. 1°. Sa vieillesse & son aversion pour les gens de guerre doit lui faire désirer de terminer en paix sa vie & son ministère, & d'amuser par conséquent les deux Cours vis-à-vis des-



quelles il traite, par des apparences de bonne volonté. 2°. Le veuvage du jeune Empereur renoue les prétentions du Portugal, & le rapproche nécessairement de ces deux Cours, qui peuvent barrer les vues de celle de Lisbonne pour le mariage de la jeune Infante. Voilà les vrais motifs de la bonne volonté apparente du Comte d'Oyeras, de la bonne intelligence qui règne, & des négociations qui peuvent être sur le tapis.

J'ose conclure que la force seule peut rompre des traités cimentés par la force, & que l'inimitié ou l'amitié des Portugais est dépendante des succès d'une guerre prochaine: il faut donc se résoudre à couper ce nœud gordien que l'on ne peut pas délier.



## C H A P I T R E X.

*Le Comte d'Oyeras.*

**J**E ne peux pas mieux finir cette description du Portugal que par le portrait de ce grand Ministre qui en est le créateur, entre les mains duquel ce royaume a retrouvé sa vigueur, & a repris l'ordre que l'on y voit actuellement; c'est un hommage qu'on doit rendre avec plaisir à un grand homme que ses ennemis ont noirci, & que les Espagnols, par ignorance ou par fierté, n'estiment pas autant qu'il le mérite. †

Le Portugal doit sa force & son état brillant actuel au Comte d'Oyeras; c'est lui qui a tiré sa nation de la barbarie, de l'ignorance & de l'abrutissement où elle étoit tombée; il a profité de l'alliance des Anglois pour policer son peuple, fortifier le gouvernement & rendre le royaume respectable.

Sa vie est un tissu d'avantures extraordinaires qui montrent sa supériorité sur sa nation, qu'il étoit fait pour gouverner. Sebastien Joseph Carvalho

est né en 1699 d'une famille noble de Coimbre; il fut élevé dans cette université où il fit de bonnes études, & où son génie le fit distinguer; mais étant rempli de passions & entraîné par sa grande vivacité, il voulut suivre le parti des armes, & il entra fort jeune dans un corps de vingt-quatre archers de la garde du palais, sous le règne de Jean V: il se distinguoit dès lors par un esprit & un courage extraordinaire, mais ni l'un ni l'autre n'étant réglés, il fit beaucoup de sottises, & il fut renvoyé de ce corps.

Dans ce tems l'Infant Don Antonio, frère du Roi Jean V, homme féroce & cruel, se faisoit un plaisir de se battre continuellement. Les rues de Lisbonne étoient infestées toutes les nuits par des bandes d'hommes armés qui couroient & cherchoient les aventures. Le Prince moteur & chef de tous ces désordres couroit les rues pour aller attaquer & insulter les passans à la tête d'une bande de gentilshommes; on appelloit ces bandes ranchos: une barbare émulation s'étoit emparé de la haute noblesse. Le Duc de Cadaval, les Marquis de Marialva & de Cascaës, les Aveiras, les Obidos avoient chacun

leur rancho. La rencontre de ces illustres bandits étoit toutes les nuits signalée par des meurtres ou des blessures, ce qui produisoit des haines, des vengeances & des espèces de guerres civiles dans la capitale & sous les yeux du Roi. Les étrangers formoient aussi des ligues offensives & défensives : sous ce prétexte, des troupes de matelots descendoient à terre, attaquoient les braves de Lisbonne, & les détrouffoient quand ils étoient les plus forts.

Carvalho distingué par une taille avantageuse & presque gigantesque, une force extraordinaire, un courage invincible, une belle figure & un esprit supérieur, voulut renchérir sur tous les braves de son tems : il s'associa un autre brave à peu près pareil à lui ; ils se firent faire chacun une cape blanche, un chapeau & des souliers blancs pour être facilement reconnus la nuit, & ils se mirent à attaquer seuls tous ces ranchos qu'ils vainquirent souvent, mais toujours avec beaucoup de dangers & de blessures.

A ces efforts d'une valeur téméraire, ces deux champions joignoient une galanterie chevaleresque. Carvalho ayant captivé le cœur d'une Demoiselle de

l'illustre maison d'Aveiras, l'enleva & l'épousa malgré sa famille, qui trouvant cette alliance trop inégale & honteuse, employa tous les moyens pour l'empêcher. Carvalho soutint quelque tems tous les efforts de cette famille, se tira de toutes ses embuches, & brava impunément le poison & les assassinats fréquens. Le frère Gaspard qui étoit son parent trembla pour ce jeune homme, & prévoyant alors ce qu'il pourroit être un jour, voulut le délivrer de tous ses périls; il l'envoya à Vienne Secrétaire d'Ambassade: ce fut dans cet emploi que les talens supérieurs de Carvalho se développèrent. Il apprit dans cet intervalle la mort de sa femme, qui ne fut pas exemte de soupçon de poison de la part de la famille.

Libre de ce lien, il eut le bonheur de plaire à Vienne à une parente du fameux Comte de Daun: il éprouva encore beaucoup de difficulté dans cet amour, mais le Marquis de Tancos son Ambassadeur le favorisa, & pour applanir les obstacles demanda qu'il fût nommé à sa place à cette Ambassade; ce titre lui procura le mariage auquel il prétendoit. Il commençoit dès lors à remplir les espérances qu'il avoit données:

ses dépêches faisoient l'admiration du Conseil ; on y distinguoit cette politique supérieure, cette netteté & cette justesse qu'il a employées depuis dans toutes les affaires.

A la mort de Jean V, il fut rappelé en Portugal & placé dans le Conseil, dont il devint bientôt l'oracle & le maître. Diégo de Mendocça son prédécesseur fut exilé, & Carvalho prit les rênes du gouvernement ; jamais ministère n'a été plus orageux ni plus glorieux que le sien : il retrouva autour de cette place ses ennemis, sur-tout les Aveiras qu'il vient, il y a deux ans, d'achever de détruire, en faisant emprisonner le dernier à son retour de la vice-royauté des Indes. Toute la haute noblesse, indignée de voir l'autorité entre les mains d'un homme du second étage, se ligua contre lui ; on connoissoit son génie altier ; ses anciennes prouesses promettoient un gouvernement ferme, incapable de plier, & fait au contraire pour renverser tout obstacle & subjuguier les plus fiers. Il lui fallut tout son courage pour vaincre tous les dangers qu'il rencontra, tant par la méchanceté de ses ennemis que par les événemens les plus extraordi-

naires; plus les momens furent fâcheux, plus il montra de grandeur d'ame. Il ne perdit point dans toutes ces tempêtes le fil de ses projets pour le bien de l'état; son génie universel embrassa toutes les parties, attaqua tous les abus, remédia à tous les maux, coupa les mauvaises racines, en planta de meilleures & plus profondes.

Malgré les attaques continuelles de ses ennemis, leurs médisances, leurs calomnies, il est le restaurateur du Portugal, & ce royaume a couru un grand risque en 1766, lorsqu'il a pensé perdre ce grand Ministre; il étoit malade depuis quelque tems; des humeurs qui avoient pris leur cours par les jambes avoient cessé de fluer, ce qui lui causa une révolution apoplectique; il fut en grand danger de mort, mais plusieurs saignées faites à propos & des caustiques le tirèrent d'affaire: le Roi & les vrais citoyens furent consternés; la haine ou l'aveuglement seuls animoient ceux qui y furent insensibles. A l'ordre, au plan le plus sage de gouvernement eut succédé l'anarchie. Le Portugal, qui sous son ministère s'est avancé d'un demi siècle, eut tout d'un coup reculé d'autant. Toutes les par-

ties de ce gouvernement sont nouvelles, elles n'eussent pas résisté à la perte de leur moteur.

On peut regarder le Portugal comme un terrain nouvellement défriché, dont toutes les plantations sont neuves & tendres, dont ce grand homme est le jardinier, & fait seul diriger les sèves; s'il eut manqué, tout retomboit dans la confusion, & les mauvaises herbes remplissoient le jardin.

Malheureusement pour le Portugal, le Comte d'Oyeras est déjà fort vieux, ses plans seront mal exécutés par un successeur, en cas qu'il ait la probité & l'esprit de les suivre, & il faudroit encore au moins vingt-cinq ans d'un même gouvernement vigoureux pour voir les fruits de ce grand travail.

Ce Ministre a la passion d'écrire sur des matières abstraites; il donne même un peu dans la pédanterie: il a attaqué personnellement les Jésuites avec sa plume, & presque tous les écrits qui ont paru depuis dix ans en Portugal sur l'agriculture, sur les Jésuites, sur le collège des nobles, sur la non-infaillibilité, sont de sa main: il est impossible que les affaires ne se ressentent pas du tems qu'il employe à des bagatelles.



les, sur-tout dans un âge aussi avancé.

Le Comte d'Oyeras est d'une grande taille, d'une physionomie imposante, très spirituel & prodigieusement instruit; sa politesse envers les étrangers, sa douceur dans la société, sa fermeté inaltérable, sa profonde politique, son éloquence fleurie & ses connoissances étendues, peuvent le faire comparer au Cardinal de Richelieu. On peut établir entre ces deux Ministres un parallèle assez exact. L'un & l'autre sont parvenus d'une médiocre naissance & d'une basse fortune aux plus grands honneurs; tous deux ont gouverné par la crainte, ont rétabli l'autorité royale en faisant couper des têtes, & abataient une noblesse insolente; tous deux ont eu le ridicule du bel esprit & de l'universalité; tous deux ont été grands politiques, maîtres impérieux, ennemis irréconciliables, aimables en société; tous deux ont monté par des voyes nobles, sans jamais plier vis-à-vis de la fortune; tous deux ont amassé de grandes richesses.

Le Comte d'Oyeras est, ainsi que le Cardinal, l'honneur & le soutien de la nation, dont il essuye ainsi que lui la légèreté, l'ingratitude & la haine con-

tre laquelle il employe, ainsi que lui, la fermeté & la rigueur qui le mettent au dessus de la crainte. Il a trouvé tous les vices enracinés dans toutes les parties du gouvernement; il a sévi sans craindre l'orage; il a renversé les plus grands; il a fait trembler les plus braves; il travaille sans relâche & avec zèle à jeter les fondemens solides de l'indépendance vis-à-vis des Anglois par le commerce, la population & l'agriculture; il fait tout par lui-même.

Il jouit de grandes richesses, mais acquises à bien juste titre; elles sont si considérables qu'il n'a pu éviter l'accusation d'avarice, dont on peut même d'autant moins le disculper qu'il ne dépense point en proportion de sa richesse & de son rang: il a pour sa sûreté une compagnie de quarante gardes à cheval qui le suivent par-tout, ce qui fait crier à la tyrannie, parce qu'il est extraordinaire de voir le Ministre environné de soldats l'épée nue, pendant que le Roi se promène souvent à Lisbonne sans gardes, qu'il n'en a point de fixes, & qu'il se sert des régimens de cavalerie de l'armée pour son escorte: cette précaution, quoi qu'étrange, est nécessaire au milieu d'une nation mutine;

ignorante, superstitieuse, & dont les plus grands Seigneurs ont toujours été les premiers ennemis de l'état, d'autant plus dangereux qu'ils étoient foibles & lâches.

Ce Ministre a de sa seconde femme deux garçons & deux filles qui ne lui ressemblent en rien, & ce qui est plus étonnant, c'est qu'il les élève fort mal & qu'il néglige tout à fait leur éducation, qui au reste n'en pourroit faire que des hommes médiocres; le mérite n'entre point en ligne de compte dans les successions.

Le Comte d'Oyeras ne jouira de sa gloire qu'après sa mort, mais alors elle sera entière, & il fera justement regretté, parce qu'il fera difficilement remplacé; il n'y a pas même apparence qu'il le puisse être bien: le mérite, comme je viens de le dire, ne se succède pas, il n'est pas non plus fixe à la place de Ministre, dont il n'est que trop souvent séparé pour le malheur de l'humanité.

F I N.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai parcouru ce manuscrit & n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, ce 22 Fevrier 1774,

DE BONS, *Censeur.*

49,

